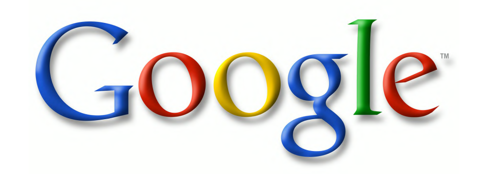
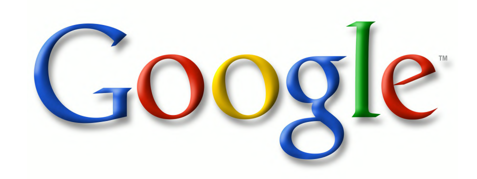

Google




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06667143 3

LA
GUERRE
DE 1866,

PAR

LE MAJOR VANDEVELDE.

PARIS,
CH. TANERA, ÉDITEUR,
LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS,
Rue de Savoie, 6.

1869

SOMMAIRE.

Pages.

En quoi la guerre de 1866 a-t-elle démontré la nécessité de modifier les éléments qui constituent la force militaire des États, et en quoi a-t-elle modifié la science de la guerre? . . . 1

En quoi la campagne de Bohême de 1866 diffère le plus de ses aînées, et quelles sont les principales causes des rapides succès de la Prusse 6

Campagne de Custozza (23 juin). — L'armée italienne passe le Mincio. — Force des deux armées en présence. — Répartition de ces forces. — Premier engagement dans la journée du 24. — Prise et reprise de Custozza. — Retraite de l'armée italienne sur la rive droite du Mincio. . . . 12

La note du comte d'Usedome. — Examen critique de cette note. — Considérations générales sur la campagne de Custozza, par l'auteur. . . . , ... 19

Observations générales sur la campagne de Custozza, par le colonel Borbstaedt. 31

Extrait de la description historique et militaire du colonel Rustow 32

Observations sur la première période de la campagne en Italie et sur la bataille de Custozza, par le colonel fédéral suisse Lecomte 37

Campagne de Bohême. — D'après le général de Moltke, la guerre de 1866 était une nécessité historique. — La Prusse avait préparé de longue main le succès de cette guerre. — Le 11 juillet, l'emplacement de l'armée autrichienne était connu. — Difficultés que la Bohême, comme théâtre de guerre, offrait à la Prusse. — La décision de la Diète du 14 décide la Prusse à prendre l'offensive. — Moltke cherche à justifier la trop grande extension qu'il a donnée à son front d'opération. — Irrésolution des Saxons. — Imprévoyance et faiblesse de caractère de M. de Beust. — Les armées de la Confédération entrent en campagne sur pied de paix. — L'armée de Hanovre, après sa victoire de Langensalsa, est obligée de mettre bas les armes. — Importance stratégique de Dresde. — Les Autrichiens, au lieu de profiter de l'avantage que leur donne la position centrale de la Bohême, réunissent leur armée autour d'Olmutz 50

Invasion de la Saxe. — Le 16 juin, le roi Jean, avec sa petite

armée, se retire en Bohême. — Le 17, les six corps autrichiens, réunis autour d'Olmutz, suivent tardivement le premier corps en Bohême. — Fausse théorie de Moltke en ce qui concerne l'invasion de la Bohême par trois zones. — Que c'est une erreur de croire que les montagnes se défendent dans les montagnes. — Opinion que nous avons émise sur le plan d'opération des Autrichiens avant l'ouverture des hostilités. — 23 juin. Invasion de la Bohême sans déclaration de guerre. — Benedek pouvait encore prévenir les armées prussiennes à Gitschin. — Du 25 au 29, les deux princes prussiens traversent les montagnes, battent les Autrichiens dans presque toutes les rencontres et leur enlèvent 40 mille prisonniers. 67

Croquis indiquant l'emplacement des armées au 29 juin. — Que Benedek a jeté trop de troupes dans les montagnes, qu'il aurait pu arriver à temps à Gitschin pour combattre, avec Clam et les Saxons, Frédéric-Charles isolément. — Fallacieuse théorie de Moltke sur les avantages qu'il trouve de laisser son armée divisée en présence de l'armée autrichienne concentrée. — 1er juillet. Arrivée du Roi au château de Sicherow, où M. Benedetti est venu le rejoindre. — L'arrivée de ce diplomate annonçant l'ouverture prochaine des négociations ; raison pour pousser la guerre à outrance. — La 1re armée se porte en avant d'une demi-marche ; la 2me reste autour de Kœniginhof, dans la vallée de l'Elbe. — L'armée autrichienne quitte le plateau de Dubenitz et va bivaquer entre l'Elbe et la Bistritz. — Suppositions qui se font jour, dans l'état-major prussien, sur les dispositions prises par Benedek pour recevoir la bataille, et les ordres donnés en conséquence. — On suppose l'armée autrichienne blottie derrière l'Elbe, ses ailes appuyées aux deux forteresses de Josephstadt et Kœniggratz. — Croquis indiquant l'emplacement des deux armées le 2 au soir. — Le 2 au soir et le 3 au matin, Benedek se trouve avec son armée concentré au milieu des trois armées prussiennes. 76

Bataille de Sadowa. — Instruction donnée par Benedek pour recevoir cette bataille. — Cette instruction dénote qu'il n'a nulle envie de profiter de l'état de crise dans lequel se trouvait l'armée prussienne. — Description du champ de bataille ; formation dans laquelle Benedek a accepté la bataille. — A quatre heures du matin, l'armée de Frédéric-Charles, divisée en six paquets, étendue sur un front de trois lieues, se trouve seule devant l'armée autrichienne concentrée. — Herwarth est en marche sur Nechanitz, et le prince royal est encore à une marche de la Bistritz. — La division Fransceky passe sur la rive gauche de la Bistritz, et tient seule, pendant toute la matinée, l'armée autrichienne en suspens. — Vers deux heures, la tête de colonne de la division Hiller enlève Chlum et dé-

cide du sort de la journée. — Cause de l'infériorité des troupes autrichiennes sur le champ de bataille. — Benedek, pressé de front et sur ses deux ailes, avec un fleuve à dos, ramène son armée en assez bon ordre sur la rive gauche de l'Elbe.—Le 3 et le 4 juin, les Autrichiens continuent la retraite ; les Prussiens démêlent leurs armées . 90

Observations sur la bataille de Sadowa, par l'auteur . . . 113

Observations sur la bataille de Sadowa, par le colonel Rustow. 118

Observations sur la bataille de Sadowa ou de Kœniggratz, par M. Lecomte, colonel fédéral suisse 119

Poursuite des Prussiens, retraite des Autrichiens. — Le 4, les Prussiens refont leur armée et se mettent à la poursuite des Autrichiens. — C'est devant la forteresse de Kœniggratz qu'ils trouvent le plus de matériel de guerre abandonné. — Benedek se décide à ramener l'armée en grande partie sur Olmutz, en partie sur Vienne.— Olmutz est trop en dehors de la direction des lignes d'invasion pour arrêter l'armée prussienne. — Inconvénient d'une retraite divergente sur Olmutz et sur Vienne; avantages d'une retraite concentrique sur Vienne. — Combien les actes de dévastation sont peu utiles aux troupes en retraite. — L'Autriche demande un armistice qui lui est refusé. — Le 10, l'armée de Benedek arrive à deux lieues d'Olmutz. — Le 11, Benedek reçoit l'ordre de ramener au plus vite l'armée sur Vienne. — Le 3e corps et une partie de l'armée saxonne partent par le chemin de fer pour cette capitale. — Combat autour de Tobitschau. — Les Autrichiens sont prévenus à Prerau et obligés de traverser les Petits-Karpathes pour gagner Presbourg. — Les armées prussiennes arrivent devant Vienne pendant que le gros de l'armée autrichienne gagne péniblement, à travers les montagnes, la vallée de la Waag. — Le 20, les cinq corps autrichiens, refoulés dans les Karpathes, se trouvent encore dans la vallée de la Waag. — A cette date, il était arrivé de l'armée d'Italie environ 50 mille hommes à Vienne. — Le 21, veille de l'armistice, les armées prussiennes enveloppaient Vienne et Presbourg sur un front de plus de cinq journées de marche. — Ce que l'archiduc Albert aurait pu entreprendre contre cette armée, enveloppant à la fois Vienne et Presbourg. — 22 juillet. Combat de Blumenau. — Ce combat est interrompu par la suspension d'armes qui devait commencer le 22 à midi pour finir le 27 du même mois. — Du 23 au 27, les cinq corps de la Waag traversent Presbourg. — Les Autrichiens ont alors plus de 200 mille hommes sur le Danube. — Considérations politiques et militaires sur la guerre de 1866, par l'auteur 134

L'armistice du 22 au 27 juillet; coup d'œil sur les principales phases de la campagne de Bohême, extrait de l'ouvrage de M. de Moltke. — Réflexions sur ce coup d'œil. . 166

Conclusion.— Cette guerre, comme toutes celles qui se sont succédé depuis des siècles, sans rien changer aux grands principes de la stratégie et de la tactique des batailles, a amené des modifications dans la manière de conduire la guerre; depuis trois siècles, la progression décroissante de la durée des guerres est constante. — La vapeur et les chemins de fer rendent le rassemblement et le ravitaillement des armées plus faciles et, par suite, les invasions plus promptes; les armées doivent savoir promptement passer du pied de paix au pied de guerre, et avoir un dispositif de forteresses plus concentré vers le centre du pays que par le passé. — Comparaison entre Vérone et Olmutz, entre Vérone et Mantoue. — La bonne organisation de l'armée prussienne sur pied de paix; les voies rapides favorables à l'offensive; le vicieux dispositif de défense de l'empire laissant sa capitale à découvert; les atermoiements de ses hommes d'Etat, atermoiements qui ont enfanté un plan de campagne notoirement mauvais, sont les principales causes qui ont permis aux Prussiens d'arriver si promptement sous les murs de Vienne . . . 179

Deux documents autrichiens, les mesures qui ont préludé à la conception du plan de campagne, qui ont pour titre : « *les Armements de l'Autriche,* et le plan de campagne lui-même, documents qui confirment nos conclusions . . 183

Les armements de l'Autriche (document politique et militaire) 183

Plan d'opération de l'armée du Nord. 191

Observations sur ce plan 195

Situation militaire des alliés de l'Autriche. 196

Stipulations militaires entre l'Autriche et la Bavière . . . 201

Convention supplémentaire; complément aux stipulations militaires. 204

Observations sur ces deux documents; causes de succès des armées prussiennes 207

Plan de la bataille de Custozza.

Plan de la bataille de Sadowa.

Croquis pouvant servir à suivre les marches dès deux belligérants.

LA GUERRE DE 1866.

Depuis deux ans on ne fait que répéter, mais sans le démontrer, que la guerre de 1866 a bouleversé de fond en comble le régime des armées, la tactique et la stratégie surtout.

Il ne sera donc pas inutile d'examiner en quoi les campagnes de Custozza et de Sadowa ont démontré la nécessité d'apporter de si grandes modifications dans l'ensemble des éléments qui constituent la force militaire des États, et en quoi aussi ils ont modifié la science de la guerre.

Un aperçu de ces campagnes, suivi des observations critiques des différents auteurs qui ont écrit sur cette matière et des acteurs qui s'en sont occupés, mises en parallèle et opposées les unes aux autres, jettera probablement un nouveau jour sur cette guerre et sur les faits nouveaux que ces campagnes ont révélés logiquement, en tactique, en stratégie et en politique.

La justesse du tir et la grande portée du canon rayé, la vitesse du tir du fusil se chargeant par la culasse surtout, les télégraphes électriques, la vapeur, les chemins de fer, pour le vulgaire, sont les éléments qui constituent la force des armées, qui opèrent les merveilles dans le combat, qui décident de la fortune des batailles et qui, à l'avenir,

sont exclusivement destinés à décider du sort des empires. Quant aux causes plus subtiles, sujettes à échapper au discernement des masses, moins à la portée de l'appréciation du vulgaire et qui ont cependant eu une grande influence sur la guerre : la constitution des États des deux partis en présence, le caractère des souverains et des ministres qui les gouvernent, leurs antécédents, le degré de leur prévoyance, leur politique agressive ou débonnaire ; le savoir-faire des généraux en chef, leur talent, leur caractère, leurs dispositions d'esprit ; les systèmes d'organisation des armées en présence, leur formation, leur composition, leur éducation, leur instruction ; l'esprit de corps, la discipline, la pratique de la guerre, les habitudes militaires ou antimilitaires de la troupe; toutes ces causes intellectuelles et morales de succès ou de revers sont rarement appréciées à leur juste valeur quant à l'influence qu'elles exercent sur la guerre, même par les hommes d'État, les militaires et les historiens.

En matière de guerre, comme en toutes choses, du reste, le côté matériel, les effets visibles et palpables, frappent toujours les esprits ; les causes morales, l'énergie d'un homme d'État ou les sages combinaisons d'un général, produiront, sans bataille, les plus grands résultats qu'elles passeront presque inaperçus ; l'histoire négligera même de les mentionner.

C'est ainsi que, dans la campagne de 1805, Austerlitz efface Ulm si complétement que bien de lecteurs se demanderont : que s'est-il donc passé de si merveilleux autour d'Ulm qui pourrait éclipser le drame sanglant éclairé par les rayons de ce brillant soleil du 2 décembre 1805? Ni plus ni moins que l'accomplissement de quelques manœuvres conçues et dictées à Paris et exécutées autour d'Ulm par l'armée du camp de Boulogne, manœuvres qui, sans avoir été suivies du carnage du combat, d'une tuerie toujours désastreuse pour les deux partis, ont permis au vainqueur de faire 64 mille prisonniers en quelques jours, de monter ses dra-

gons et d'armer les Bavarois, ses alliés, avec les chevaux et les fusils enlevés aux Autrichiens, de continuer la campagne avec les canons et les munitions pris sur l'ennemi et d'ouvrir à l'armée française les portes de Vienne.

Ces obscures manœuvres, si peu appréciées comparativement à l'importance qu'on attache aux systèmes de canons et de fusils, ont amené pour le vainqueur des résultats militaires plus décisifs que n'en a amené la sanglante journée de Sadowa.

Si à Ulm les Autrichiens avaient possédé des canons et des fusils d'un système plus perfectionné que ceux des Français, cette supériorité n'eût en rien changé la face des choses, puisque les deux armées ne se sont pour ainsi dire pas servies de leurs armes, qu'elles ne se sont pas battues, que ce sont des mouvements stratégiques qui ont décidé du sort de cette campagne.

S'ensuit-il qu'il faille laisser entre les mains des soldats des fusils ou des canons médiocres? Non, mille fois non. Pour qu'une armée soit bonne, il faut que le matériel, l'instruction, l'activité et le moral des officiers et de la troupe soient perfectionnés et développés au plus haut degré possible.

Il faut attacher un égal intérêt à toutes les parties constitutives d'une armée, sans perdre de vue, cependant, que le développement moral et intellectuel de la troupe exige plus de soins et d'assiduité que le perfectionnement de son matériel; et il faut surtout éviter de s'engouer, de se laisser absorber par des illusions qu'on se fait aisément sur la supériorité d'un engin de guerre ou de formations réglementaires, illusions qui ne manquent jamais de se reproduire à la suite de chaque guerre.

Après les guerres de Frédéric II, c'était le port d'arme, la régularité du pas, les manœuvres linéaires et l'ordre oblique; en un mot, le règlement prussien s'était complétement emparé des esprits.

A la suite des guerres du premier empire, ce sont

les ridicules fusées à la Congrève, destinées, d'après l'inventeur, à remplacer les armées, qui ont eu la vogue.

Pendant la guerre de Crimée, l'impuissance incontestée de la marine en bois devant les places de Sébastopol et de Cronstadt et l'écroulement des murailles vermoulues de Kinborne, causé par l'ébranlement produit par le tir de leurs propres canons, et ridiculement attribué à l'efficacité du feu des batteries flottantes (exécuté à 1,200 et à 1,500 mètres), ont enfanté les navires cuirassés, non moins ridicules que les fusées à la Congrève, mais beaucoup plus dispendieux.

Les victoires de Montebello, de Magenta, de Melignano et de Solferino ont donné la vogue au canon rayé, bien que jusqu'à présent personne n'ait pu deviner le rôle que cet engin a joué dans ces combats et dans ces batailles.

La campagne de Bohême a exhumé le fusil se chargeant par la culasse, essayé et délaissé depuis trente ans dans les manufactures d'armes de tous les États de l'Europe. La rapidité du tir de ces fusils, à tort ou à raison, a si profondément impressionné les masses et les gouvernements surtout, que ces derniers ne se sont plus crus en sécurité tant que leurs fusils n'étaient pas transformés, et ces transformations se sont faites avec une telle précipitation, qu'on doute fort qu'il y ait en Europe une infanterie armée de fusils propres à faire la guerre.

A cet égard, le doute s'est manifesté partout : sur le terrain du combat, au tir, dans les camps, sur la plaine d'exercice, et bien qu'on dise que, dans la bataille, ces nouvelles armes ont fait merveille, elles n'inspirent qu'une médiocre confiance à ceux qui doivent s'en servir.

L'adoption d'une nouvelle arme exige des épreuves plus sérieuses que celles auxquelles elle est généralement soumise sur le terrain d'exercice, avec des armes, des munitions et des tireurs de choix.

Une expérience ne peut avoir de l'autorité que pour

autant qu'elle se fasse exactement dans les mêmes conditions que celles auxquelles l'arme sera soumise en campagne : on doit s'assurer qu'elle offre les garanties de durée, de solidité et de simplicité exigées pour la pratique de la guerre, et on ne peut acquérir cette certitude qu'en faisant faire les expériences par ceux qui doivent se servir des armes, c'est-à-dire en armant une compagnie avec des fusils non pas choisis, mais pris au hasard dans la masse, et en mettant cette compagnie dans les conditions d'une troupe en campagne, bivaquant, laissant ses armes exposées aux intempéries, exécutant par tous les temps des tirs de guerre, transportant alternativement ses munitions dans les gibernes des soldats et dans des fourgons, et, si après avoir répété ces expériences pendant des mois, alors les officiers chargés d'en recueillir les résultats sont des hommes *pratiques ayant du tact*, et sous tous les rapports désintéressés dans le succès ou l'insuccès des expériences, on sera à peu près sûr de savoir à quoi s'en tenir.

Pour ce qui est du canon rayé, l'effet qu'il a produit à Sadowa est très-diversement apprécié : les uns prétendent qu'il a fait merveille ; les autres, le plus grand nombre, disent, au contraire, qu'il a joué un triste rôle. A en croire la relation quasi-officielle de l'état-major prussien, — la reproduction des rapports des différents chefs, — le plateau de Chlum, défendu par des centaines de canons placés derrière des retranchements, aurait été enlevé par une tête de colonne que le feu de front et d'écharpe de ces canons ne serait même pas parvenu à ébranler dans sa marche. Et, cependant, il est généralement admis que l'artillerie autrichienne a été bien servie et a lutté même avec avantage contre celle de la Prusse. Quoi qu'il en soit, la défense du plateau de Chlum ne prouve pas que ceux qui contestent l'efficacité du tir des pièces rayées, EN CAMPAGNE, ont tort. Sur ce point, nous en sommes encore au lendemain de la journée de Solferino, et les expériences du polygone ne se font

guère dans les conditions voulues pour élucider cette question si controversée.

En quoi la campagne de Bohême de 1866 diffère le plus de ses aînées, c'est dans le peu de temps qu'a mis l'armée prussienne à mobiliser son armée et à arriver sous les murs de Vienne.

Les causes qui ont le plus contribué à la promptitude avec laquelle s'est faite cette invasion, les voici :

1° Les chemins de fer, qui sont venus imprimer aux armées une mobilité qu'elles n'avaient pas autrefois. « En 21 jours, les Prussiens ont transporté, à des distances variant de 230 à 690 kilomètres, 197 mille hommes, 55 mille chevaux, 5,300 voitures. » Frédéric aurait dû sacrifier toute une campagne pour concentrer ses armées dans de telles conditions. Et les avantages qu'on peut tirer des chemins de fer pour ravitailler les armées sont encore plus grands que ceux que ces voies procurent pour le transport des troupes. Aussi l'emploi des chemins de fer à la guerre exige de bien plus profondes modifications dans l'organisation des armées et dans la disposition des forteresses pour la défense des États, que l'emploi de la poudre à canon n'en a exigé dans la tactique. Aujourd'hui les armées doivent être organisées en corps permanents, de manière à pouvoir passer, du jour au lendemain, du pied de paix au pied de guerre ; et les forteresses, au lieu d'être disséminées sur les frontières, doivent être concentrées vers le centre du pays.

2° Le vicieux dispositif de la défense de l'Autriche a également contribué à faciliter l'invasion de l'empire ; Olmutz surtout a causé la ruine de l'armée et renversé l'ombre encore debout du vieil empire d'Allemagne. Benedek, en se repliant avec la masse de ses forces dans une position de flanc, sur cette forteresse qui avait autrefois arrêté Frédé-

ric II, se trouvait trop en dehors de la zone d'invasion des Prussiens, opérant de la Bohême sur Vienne, pour obliger ceux-ci de s'arrêter devant cette position ou pour leur inspirer des craintes sur la sécurité de leurs lignes de communication.

Le duché d'Autriche étant le siége de la monarchie, le corps auquel sont attachés tous les membres de l'empire, et par conséquent le foyer de la puissance de l'État, c'était sur ce duché, *devenu le foyer de la défense*, que le général autrichien aurait dû ramener toute son armée. Mais, sur ce point, Benedek n'est pas le seul coupable : Olmutz jouissait d'une vieille et grande réputation ; on en avait récemment augmenté les travaux de défense, en vue sans doute d'en faire un point de concentration pour opérer en Silésie ou en Bohême, en cas de guerre avec la Prusse.

Avant l'ouverture des hostilités, par une décision prise en conseil, on avait désigné cette place comme point de réunion à l'armée et pour servir de base intermédiaire en avant de la capitale. La faute commise à l'ouverture de la campagne, d'avoir concentré l'armée d'abord à Olmutz pour la transporter ensuite précipitamment en Bohême, en fit commettre une seconde : après le désastre de Sadowa, Benedek, au lieu de ramener son armée directement sur Vienne, la replia en grande partie sur Olmutz, pour courir ensuite en toute hâte, à travers mille dangers et en faisant de grands détours, vers le Danube.

Cette double faute, de s'être basé deux fois sur Olmutz, a son origine dans l'imprévoyance des hommes d'État de l'Autriche. Depuis nombre d'années, les militaires, le maréchal Hess, entre autres, avaient conseillé de démolir les anciennes fortifications de Vienne, qui n'avaient plus aucune valeur, et d'élever un camp retranché autour de cette capitale. Ce projet, bien que très-goûté en haut lieu, était resté enfoui dans les cartons, quand, en 1858, une étude sur la défense des États, publiée en Belgique et écrite dans le même

esprit, appela de nouveau l'attention sur l'idée d'élever un camp retranché autour de Vienne.

Dans cette étude, à propos de l'empire d'Autriche, il était dit :

« C'est dans le duché d'Autriche qu'on doit établir la » défense générale de l'empire, et l'objectif de ce duché, » tant par son importance politique que par sa situation » géographique, c'est Vienne. Cette capitale sera donc le » foyer du polygone central de la défense générale de » l'empire, polygone dont Lintz sur le haut Danube, Pres- » bourg sur le bas Danube, Brunn au nord et Neustadt » au sud, occupent réciproquement les principaux passages » débouchant de la Bavière, de la Hongrie, de la Moravie » et de la Styrie, sur le duché d'Autriche. En élevant sur » chacun de ces quatre points une forteresse à grand dé- » veloppement, on couvrirait tous les chemins de fer qui » rayonnent sur Vienne; on aurait ainsi un polygone » défensif des mieux conditionnés et répondant parfaite- » ment aux grands principes de la guerre..... »

L'idée de faire du duché d'Autriche le polygone central de la défense générale de l'empire, avec Vienne pour foyer, très-goûtée dans les régions élevées, préoccupait beaucoup les esprits pendant l'hiver de 1858 à 1859. La bombe que le jour de l'an fit éclater aux Tuileries, imposant aux militaires et aux hommes d'État de l'Autriche des occupations plus pressantes que celles d'étudier des projets, la question de la défense de l'empire en resta là pour le moment.

Après la guerre de 1859, à propos de la démolition des anciennes fortifications de Vienne, l'idée de couvrir la capitale se fit jour de nouveau. Les grandes dépenses qu'aurait exigées la réalisation de cette idée et le peu de sympathie qu'elle rencontrait chez les ingénieurs militaires la firent abandonner. On trouva cependant des millions pour élever des travaux de défense dans les cols et dans les gorges des Alpes noriques et juliennes et sur beaucoup

d'autres points, travaux sans but réellement utile pour la défense générale de l'empire, comme pour la défense spéciale des montagnes, car celles-ci ne se défendent pas dans les montagnes mêmes, mais dans la plaine, à la sortie des défilés des montagnes.

On a trouvé des millions pour faire des gantelets, on n'en a pas cherché pour faire une cuirasse ; si cependant on avait réuni tout l'argent dépensé inutilement pour percer les contre-forts du Tonal et du Stelvio et pour élever des forts où l'on aurait pu s'en dispenser, à l'aide de toutes ces sommes et en tirant un bon parti du terrain des anciennes fortifications de Vienne, d'une immense valeur, on eût trouvé l'argent nécessaire pour élever des camps retranchés autour de Brünn, de Presbourg et de Vienne ; et si en 1866 ces camps avaient existé, nous doutons fort que les Prussiens fussent aussi promptement arrivés à Nicolsbourg : Après Sadowa, Benedek, au lieu d'opérer une retraite divergente et désastreuse, en partie sur Olmutz, en partie sur Vienne, eût infailliblement ramené toute son armée sur Brünn, où elle eût été convenablement basée, pour démolir l'armée prussienne, si celle-ci se hasardait de pénétrer dans le polygone défensif dont Vienne eût été le foyer.

3° La prévoyance des militaires et des hommes d'État de la Prusse a aussi grandement contribué à la rapidité avec laquelle s'est opérée l'invasion de l'Autriche : leur système d'organisation permit que leurs corps d'armée, constitués en permanence depuis 1815, fussent mobilisés et concentrés avant ceux de l'Autriche, bien que celle-ci eût commencé leur mise sur pied de guerre avant la Prusse. Le pied de paix de la cavalerie de cette dernière ne différait que de six chevaux par escadron avec le pied de guerre ; avant l'entrée en campagne, une section d'ouvriers, conduits par des ingénieurs spéciaux, avait été attachée à chaque corps d'armée, pour réparer les ponts, les routes,

les voies ferrées, etc., et, dans la prévision de l'occupation de Dresde, non-seulement ils avaient fait une étude et dressé les plans des environs de ce point stratégique, en vue d'y élever immédiatement un camp retranché, mais ils avaient poussé la prévoyance jusqu'à faire confectionner d'avance des caponnières en charpente pour ce camp, afin que pendant quelques jours il fût en état d'y tenir avec un corps de 25 mille hommes contre toute une armée.

Plus loin on verra que, sur ce point, il y a eu autant d'imprévoyance de la part de l'Autriche et de la Saxe surtout, que de prévoyance de la part de la Prusse.

La Prusse était prête pour entreprendre une grande guerre; ses adversaires ne l'étaient pas : l'armée hanovrienne, surprise, fut obligée de mettre bas les armes après une victoire remportée sur les Prussiens, parce qu'elle était entrée en campagne sans munitions, sans préparatifs, sans plan conçu d'avance avec ses alliés. Les Bavarois, dont l'organisation porte l'armée à 86 mille hommes, non compris la réserve et la landwehr, sont entrés en campagne avec 50 mille hommes seulement. Le 8me corps fédéral, formé des contingents du Wurtemberg, du grand-duché de Bade, de la Hesse-Darmstadt, du duché de Nassau, de la Hesse-Électorale et d'une division autrichienne formée avec les garnisons des places fédérales, a donné un effectif de 62 mille hommes, effectif qu'avec un peu de prévoyance ces États auraient aisément pu doubler.

L'imprévoyance de tous ces alliés ne s'est pas seulement bornée à n'être pas prêts pour la guerre, à devoir entrer en campagne avec leurs armées sur le pied de paix, mais encore on ne voit nulle part poindre une idée ou s'effectuer une opération qui puisse faire supposer qu'ils avaient conçu un plan d'ensemble entre eux seuls ou avec l'Autriche. On verra plus loin qu'à Vienne, alors que la guerre était à peu près terminée, on a tenté de convenir d'un plan d'ensemble.

L'Autriche avait cependant envoyé des mentors de son

état-major à Munich, en vue sans doute de maintenir de l'ensemble dans les opérations de l'armée austro-fédérale, composée, au début de la guerre, de 20 mille Hanovriens, 62 mille fédéraux et Autrichiens, formant le 8me corps commandé par le prince de Hesse, et de 51 mille Bavarois, en tout environ 130 mille hommes, avec 254 bouches à feu.

Le vieux prince Charles de Bavière avait le commandement de cette armée; son adversaire, le général Vogel de Falkenstein, avec une armée d'environ 50 mille hommes, réunie en une seule masse, défait successivement les Hanovriens, le 8e corps et les Bavarois, avant qu'ils pussent se réunir, ce qui prouve, de la part de leurs hommes d'État et de leurs généraux en chef, une incurie ou une ineptie coupable.

Sur le Mein, ce n'est ni la supériorité numérique, ni la supériorité des armes, ni la qualité des soldats qui ont prévalu; car les soldats de la Prusse étaient en partie de la landwehr, armés de fusils de l'ancien modèle, tandis que ceux de la Confédération étaient tous de la troupe de ligne. Là c'est le talent du général qui a amené la victoire; Vogel, avec ses masses réunies, n'a pas craint de se laisser envelopper par les 130 mille ennemis qu'il avait autour de lui; il s'est, au contraire, constamment maintenu au milieu d'eux, pour les combattre séparément les uns après les autres.

En Italie, comme sur le Mein, le talent du général a également prévalu sur la supériorité numérique : l'armée de l'archiduc Albert, composée des 5e, 7e et 9e corps et d'une division tirée des places fortes, ne comptait guère plus de 100 mille hommes, tandis que l'armée du roi d'Italie était forte de 250 mille soldats et de 40 mille garibaldiens.

Il est juste de faire remarquer que l'armée du roi, autant pour atteindre le but politique, objet de la guerre, que pour être utile à son allié, était obligée de prendre l'offensive, d'enlever ou de tourner une position formidable devant laquelle les armées victorieuses de Napoléon III et de Victor-Emmanuel avaient jugé prudent de s'arrêter en 1859,

CAMPAGNE DE CUSTOZZA.

(Voir croquis n° I.)

L'armée régulière d'Italie, forte de plus de 240 mille hommes, divisée en quatre corps d'armée, subdivisée en 20 divisions, était répartie en deux grandes masses.

Le 22 juin, douze divisions, formant trois corps d'armée commandés par le roi en personne, étaient concentrées sur la rive droite du Mincio; les huit autres divisions, sous les ordres de Cialdini, se concentraient sur la rive droite du bas Pô, en vue sans doute de passer ce fleuve à hauteur de Ferrare, pour traverser le quadrilatère par le bas Adige, pendant que les troupes du roi l'attaqueraient de front.

L'armée mobile de la Vénétie, les 5e, 7e et 9e corps, ne comptant guère plus de 80 mille hommes, son commandant en chef, en véritable homme de guerre, retira des garnisons les troupes qui n'y étaient pas absolument indispensables et forma avec elles une division de réserve de 12 mille hommes, ce qui porta l'effectif de son armée mobile à environ 100 mille hommes.

Jusqu'au 22, l'archiduc Albert, en vue sans doute de donner le change à l'ennemi, avait tenu le gros de ses forces sur la rive gauche de l'Adige; mais quand il apprit que l'ennemi se préparait à passer le Mincio, toute son armée mobile passa sur la rive droite de l'Adige et s'établit en avant de Vérone : la division de réserve et le 5e corps formaient la droite vers Pastringo, le 9e corps formait la gauche vers Santa-Lucia, le 7e corps était resté en réserve dans le camp retranché de Vérone même. (Voir le croquis.)

Pendant que, le 23, l'armée de l'archiduc rentra dans le quadrilatère en traversant l'Adige, le roi, de son côté, y entra en passant le Mincio par plusieurs points, entre Goito

et Salionze, et le 24 au matin, au début de la bataille, alors que les troupes de l'archiduc tombèrent déjà sur les avant-gardes italiennes, l'armée du roi était encore répartie comme suit (voir le croquis n° 1) :

1er CORPS, DURANDO.

5e division, Sirtori, dans le terrain montueux à Oliosi ;
3e — Brignone, id. à Custozza ;
1re — Cerale, en marche pour se mettre à la gauche de la 5e ;
2e — Pianelli, devant Peschiera, à droite du Mincio.

3e CORPS, DELLA-ROCCA.

7e division, Bixio, dans la plaine près de Villafranca ;
9e — Prince Humbert, en avant de Villafranca ;
8e — Cugia, en marche vers le terrain montueux ;
16e — Govone, en marche : une brigade vers Custozza, l'autre vers Villafranca.
C. Cavalerie de Sonnas, derrière Villafranca.

2e CORPS, CUCCHIARI.

4e et 6e divisions, Mignone et Cosenze, devant Mantoue, à droite du Mincio ;
10e et 19e — Angioletti et Longoni, à Roverbela.

4e CORPS, CIALDINI.

Les 8 divisions sur la rive droite du Pô, à Ferrare.

Cette répartition de l'armée italienne fait voir que, sur les 20 divisions dont elle était composée, les 8 placées à Ferrare, les 2 devant Mantoue, les 2 à hauteur de Roverbela et celle établie à Peschiera, ne purent prendre et ne prirent aucune part à la bataille du 24.

Au début de l'action, quatre divisions, les 5e, 3e, 7e et 9e,

étendues entre Oliosi et Villafranca, sur un front de 10 kilomètres, se trouvaient en première ligne ; trois divisions, les 1re, 8e et 16e, se portaient au secours de celle de première ligne déjà attaquée sur tout le front par les troupes de l'archiduc ; les treize autres, éloignées du lieu de l'action, ne tentèrent même pas de se rendre sur le champ de bataille.

Sur la gauche de l'armée du roi, Sirtori (5e division), attaqué avant l'arrivée en ligne de la 1re division ; isolé dans le terrain montueux sur la rive droite de la Tione ; accablé et menacé de tous les côtés par la division de réserve et une grande partie du 5e corps autrichien ; surpris en quelque sorte, parce que son avant-garde, s'étant trompée de chemin, l'avait laissé à découvert sur son front ; obligé de se former en ordre de combat sous le feu de l'ennemi, bien que ses troupes se battissent bravement, fut refoulé en désordre dans la direction de Valeggio, où il rencontra la division Cerale (la 1re), à l'aide de laquelle il parvint à tenir tête à l'ennemi et à prolonger la défense de la région montueuse à droite de la Tione.

Au bout de quelques heures de combat, les deux divisions, après avoir perdu plusieurs généraux et beaucoup de soldats, accablées sur tous les points par la division de réserve et le 5e corps ennemi, obligées de céder au nombre, sont culbutées sur le Mincio, en laissant six canons et un grand nombre de prisonniers entre les mains des vainqueurs.

Ce fut alors seulement que le commandant du 1er corps, Durando, amena la réserve au secours des troupes déjà battues, Cette réserve, une brigade de la division Pianelli et trois bataillons de bersagliers, arrêtèrent un instant la poursuite de l'ennemi et donnèrent, il est vrai, aux troupes en désordre le temps de s'écouler par les ponts sans subir un trop grand désastre.

Comme cela se pratique assez généralement, Durando, au

lieu d'employer sa réserve pour décider du sort du combat, s'en est servi pour couvrir la retraite. Si cependant, au lieu d'engager ses quatre divisions successivement l'une après l'autre, il avait pu mettre toutes ses forces à la fois en action, il est possible, probable même, que, sur la gauche du front de l'armée italienne, le succès se serait rangé de son côté.

Combiner sur un champ de bataille la coopération de différents corps vers une action commune est le fait du tacticien, et c'est en quoi les généraux de notre époque excellent le moins. On rencontre encore des militaires qui ont acquis quelques notions de la science de la stratégie, que Jomini, il est vrai, a mise à la portée de toutes les intelligences ; mais, pour ce qui est de l'emploi des troupes pour l'attaque ou pour la défense des positions, *la tactique des batailles,* Magenta comme Solferino, Sadowa comme Custozza font voir que cette partie de la science de la guerre est bien mal comprise aujourd'hui.

Nous l'avons déjà dit : on s'occupe trop de la science MILITAIRE et trop peu de la science de la GUERRE. Dans les armées on trouve des artilleurs, des ingénieurs, des mécaniciens, des peintres, des artistes de tout genre ; des tacticiens, peu.

Lisez les relations de la journée de Custozza, et nulle part vous ne trouverez ni une main ni une tête qui imprime une direction générale à l'armée italienne. On voit des divisionnaires qui se battent vaillamment, des brigadiers qui se font bravement tuer, un prince même qui se fait blesser en conduisant sa troupe au feu, mais vainement on cherche le lieu d'où partent les ordres, l'emplacement où se trouve le général qui dirige la bataille. A 7 heures du matin, il est vrai, on trouve Lamarmora à T. Cerale, où il rencontre la division Brignone (3e du 1er corps) qu'il dirige sur Custozza, centre du champ de bataille et qu'il considérait comme étant la clef de la position.

Lamarmora, après avoir donné ses instructions à Brignone, remarquant qu'en avant de sa droite, où combattait le prince royal, il s'élevait en l'air de longues traînées de poussière, accourut à Villafranca, pour s'y renseigner sur l'état des choses. Entretemps, la canonnade ayant cessé, après s'être assuré que probablement le prince pourra tenir tête aux ennemis qu'il a devant lui, le général retourne sur ses pas. Chemin faisant, rencontrant les divisions Cugia (8e) et Govone (16e), il les dirige au secours de Brignone, déjà fortement engagé à Custozza, où allait probablement se décider le sort de la journée. Il devance ces deux divisions pour encourager Brignone à tenir ferme sur les hauteurs, en lui annonçant la prochaine arrivée de deux divisions de renfort.

Avant l'arrivée de ce renfort, Brignone est vivement attaqué sur les hauteurs en avant de Custozza, par trois brigades des 7e et 9e corps autrichiens. Le prince Amédée, qui avec sa brigade défend l'une de ces hauteurs, y est blessé et ses troupes sont obligées de céder au nombre ; l'autre brigade, accablée par le feu de 40 pièces et chargée par l'infanterie autrichienne, est culbutée à son tour ; deux bataillons de grenadiers, bien postés à Custozza, tiennent ferme ; mais, abandonnés à leurs propres forces, entourés d'ennemis, ils sont bientôt forcés d'abandonner ce village. C'est alors seulement qu'arrive le premier renfort du 3e corps, l'une des brigades de la 16e division à l'aide de laquelle les grenadiers de Brignone parviennent à se maintenir sur la hauteur en arrière de Custozza.

Lamarmora, voyant que la bataille prenait une tournure défavorable pour les siens, quitta la région montueuse pour se rendre sur le Mincio, afin d'y faire dégager les ponts et de poster le long de la rivière les troupes du 2e corps, pour favoriser le passage du 3e corps, en cas de retraite.

Tout espoir de conserver les hauteurs de Custozza, de se maintenir sur la rive gauche du Mincio, ne devait cepen-

dant pas être complétement abandonné, puisqu'en quittant ces hauteurs, Lamarmora avait ordonné au commandant du 3e corps d'envoyer toutes les troupes disponibles pour reprendre ces hauteurs que l'une des brigades de la division Govone et les grenadiers de Brignone occupaient encore en partie.

La division Cugia, déployée d'abord dans la plaine sur deux lignes, et la brigade de la division Govone envoyée sur Villafranca font alors tête de colonne à gauche, enfilent audacieusement les ravins de la région montueuse à droite de Custozza et escaladent les hauteurs occupées par l'ennemi. Cette attaque inopinée, conduite avec vigueur, réussit à souhait. Monte-Torre et Monte-Croce sont réoccupés d'emblée; une forte canonnade est dirigée contre Custozza, et par un retour offensif des grenadiers qui venaient d'en être chassés, soutenus de l'une des brigades de la 16e division, le village est repris. Les Autrichiens, formés sur trois colonnes, reviennent à la charge avec un nouvel acharnement; il s'ensuit un terrible combat qui ne dure pas moins d'une demi-heure; Cugia et Govone jettent à propos leur réserve dans la mêlée; les Autrichiens sont refoulés en désordre dans les vallons et ne parviennent à se rallier que derrière leurs réserves.

Il est alors environ trois heures; les Italiens croient un instant à la victoire; ces espérances sont de courte durée; l'archiduc Albert vient de rapprocher son quartier-général du lieu de l'action (à Santa-Rocco), alors que celui de ses adversaires venait de s'en éloigner.

Bientôt les colonnes autrichiennes se reforment sous les yeux de leur général en chef; les réserves sont appelées en ligne; le 5e corps, qui jusqu'alors a combattu à la droite, n'ayant plus guère d'ennemis devant lui, est appelé à coopérer à l'attaque du centre; en un mot, les efforts combinés des 5e, 7e et 9e corps, de toute l'armée autrichienne, pour ainsi dire, vont tendre vers une même fin, vont concourir à

l'attaque des hauteurs et du village de Custozza, attaque qui décidera du sort de la journée.

De leur côté, Cugia et Govone ont érigé des batteries sur les hauteurs autour de Custozza, et leurs troupes sont disposées à bien recevoir l'ennemi.

L'archiduc, placé sur l'éminence près de Santa-Rocco, d'où il embrasse tout le lieu de l'action, dirige l'attaque dans son ensemble. Les chefs de corps, aiguillonnés par sa présence, conduisent leurs troupes au feu avec une grande vigueur. Les tirailleurs autrichiens disputent aux bersagliers les mamelons qui séparent les deux armées. Ces derniers, entourés d'un cercle de feu, obligés de céder au nombre, se replient sur le gros de leur armée. Ces mamelons, immédiatement couronnés de fortes batteries, accablent par la supériorité du nombre et par un tir convergent les batteries préposées à la défense des hauteurs et du village de Custozza. Cugia et Govone, loin de reculer, refoulent à plusieurs reprises les têtes des colonnes ennemies. Un sanglant combat s'ensuit : les masses autrichiennes avancent; des deux côtés on se bat avec le même acharnement. La fin du dernier acte du drame sanglant, qu'on appellera Bataille de Custozza, approche. Les réserves de Cugia entrent en ligne. Pendant quelques instants, les chances se balancent. La victoire, avant de se prononcer, hésite. Le feu des batteries italiennes commence à faiblir; le manque de munitions les oblige à quitter en partie le champ de bataille. L'archiduc fait avancer une grande partie de ses réserves. L'infanterie italienne, bien que privée de l'appui d'une partie de ses batteries, fait encore bonne contenance. Des attaques multipliées sont dirigées contre les hauteurs de Custozza, et une grêle de projectiles inondent ce village. Les défenseurs font un suprême effort. Les assaillants amènent de nouvelles réserves en ligne. De part et d'autre on lutte avec opiniâtreté. Le nombre des assaillants croissant toujours, les défenseurs sont obligés de recu-

ler. La fortune se prononce : Custozza est pris ! En désespoir de cause, on se défend encore sur quelques points, mais la bataille est perdue pour les Italiens.

La retraite ne s'opère pas sans faire de grands sacrifices : sur la droite, dans la plaine, les divisions de Bixio et du prince Humbert, talonnées de près par la cavalerie autrichienne, grâce à leur bonne contenance, gagnent le Mincio, sans subir de trop grandes pertes ; mais au centre, dans la région montueuse, où Cugia et Govone ont engagé jusque leur dernier homme, on essuie des pertes très-sensibles, on laisse des canons et un grand nombre de prisonniers entre les mains de l'ennemi.

La publication de la note du comte d'Usedom, ministre de Prusse à Florence, c'est-à-dire le projet d'opération imposé en quelque sorte par la Prusse à l'Italie, et remis au général Lamarmora le jour de la déclaration de guerre à l'Autriche (19 juin 1866), est venue jeter un nouveau jour et donner un nouvel intérêt à la campagne de Custozza.

« Si, dit la note, une action commune sur le même théâtre de guerre nous est interdite par les distances, nous devons y suppléer par la simultanéité d'une agression à outrance, flanquée d'une double expédition sur la Hongrie. Notre système de guerre doit donc être essentiellement offensif ; tous nos efforts doivent tendre à repousser notre adversaire dans ses derniers retranchements, sans nous arrêter ni devant les obstacles ni même devant la proposition d'une cession de territoire. Combinons nos efforts communs, donnons-nous rendez-vous sous les murs de Vienne, infligeons un désastre complet à notre adversaire, c'est ce qui peut donner à chacun de nous la plus forte somme possible d'ascendant politique et moral. »

Voilà la conception politique qui a présidé au plan de campagne imposé par la Prusse à l'Italie.

Voyons maintenant si les combinaisons militaires de ce plan répondaient à la conception politique.

« La Prusse, décidée à ne s'arrêter devant aucun obstacle, poussera résolûment sur Vienne. Quant aux Italiens, ils ne s'occuperont pas à faire le siége du quadrilatère, *ils le traverseront ou le tourneront, pour battre l'armée ennemie en rase campagne.*

» Vu sa supériorité numérique, il est à supposer que l'armée italienne sera bientôt en possession de la Vénétie, Venise, Vérone et Mantoue exceptées, dont les garnisons, il est vrai, devront être paralysées par des corps d'observation d'une force considérable.

» Les généraux italiens seront infailliblement les meilleurs juges des opérations dont il s'agit. Cependant, pour aller à l'unisson avec la Prusse, il faudra que l'Italie ne se contente pas de pénétrer dans la Vénétie ; il faut qu'elle se fraie le chemin vers le Danube, qu'elle se rencontre avec la Prusse au centre même de la monarchie impériale ; en un mot, qu'elle marche sur Vienne.

» Pour s'assurer la possession durable de la Vénétie, il faut d'abord avoir frappé au cœur la puissance autrichienne.

» Quelles seraient les conséquences si l'Italie voulait restreindre son action militaire à Udine ou à Bellune, pour s'occuper ensuite des siéges des places fortes? Elle arrêterait inévitablement la guerre entière, car elle permettrait à l'armée autrichienne de se retirer tranquillement vers le nord pour renforcer les armées impériales contre la Prusse.

» A l'aide peut-être de la Bavière, ces forces réunies pourraient arrêter l'offensive prussienne et la réduire à une défensive obligée. Si l'on est ainsi frustré des résultats des précédents succès, on conclura peut-être une paix qui, tant pour la Prusse que pour l'Italie, ne répondrait nullement à nos vues politiques ni aux immenses sacrifices qu'on s'était imposés.

» Pour éloigner cette triste éventualité, qui tôt ou tard

contraindrait les deux alliés à recommencer leur œuvre, la Prusse ne croit pas pouvoir insister assez vivement sur la nécessité de pousser l'offensive des deux côtés jusqu'aux dernières limites, c'est-à-dire jusque sous les murs de la capitale ennemie.

» Si l'Italie obligeait seulement les Autrichiens à quitter la Vénétie, en les refoulant vers le nord sans les poursuivre à outrance, en envisageant en particulier la position de la Prusse, la coopération de l'Italie lui serait funeste, moins favorable même qu'une neutralité absolue. La neutralité retiendrait du moins dans le quadrilatère et paralyserait, au profit de la Prusse, toute une armée autrichienne : la coopération victorieuse, mais mal comprise et arrêtée dans sa carrière, refoulerait cette armée contre la Prusse, et cette dernière aurait moins de chances *avec l'alliance italienne que sans elle.*

» Toutefois, sous le rapport stratégique, la marche sur Vienne de l'armée italienne pourrait paraître dangereuse : L'échelle d'opération peut sembler trop longue, les ressources être trop loin; mais à mesure que les deux armées se rapprocheront l'une de l'autre, le danger diminuera et la victoire finale deviendra de plus en plus probable.

» D'ailleurs, il existe une agence infaillible pour assurer aux deux armées la coopération la plus efficace sur un terrain commun ; ce terrain, c'est la Hongrie. Le gouvernement prussien a fait étudier dernièrement avec soin la question ; il a acquis la conviction que ce pays, soutenu également par l'Italie et la Prusse, leur servirait à son tour comme chaînon de ralliement et comme appui stratégique.

» Qu'on dirige, par exemple, sur la côte orientale de l'Adriatique, une forte expédition de volontaires sous les ordres de Garibaldi. D'après les renseignements parvenus au gouvernement prussien, on trouvera, parmi les Slaves et les Hongrois, une réception des plus cordiales. Cette expédition couvrirait le flanc de l'armée s'avançant sur Vienne

et lui ouvrirait la coopération et toutes les ressources de ces vastes contrées. Elle engagerait aussi les régiments croates et hongrois qui se trouvent dans les rangs ennemis à ne plus se battre contre des armées reçues comme amies dans leur propre pays.

» Du nord et des confins de la Silésie prussienne, un corps volant, composé d'éléments nationaux, pénétrera en Hongrie, y rejoindra les troupes italiennes et celles levées dans le pays. L'Autriche s'affaiblissant à mesure que nous nous rapprocherions, les coups que nous lui porterions alors ne frapperont plus ses extrémités, mais son cœur.

» C'est pour toutes ces raisons que le gouvernement prussien attache une si haute importance à la question hongroise et à l'action combinée sur ce terrain avec l'Italie, son alliée. Il propose donc au cabinet florentin de pourvoir en commun aux frais nécessaires pour préparer l'accueil des expéditions indiquées.

» Voilà l'idée générale du plan de campagne que le soussigné, selon les intentions de son gouvernement, a l'honneur de soumettre au cabinet italien. » (Signé Usedom.)

La conception politique de ce plan, une offensive à outrance, sans s'arrêter pour faire des siéges, se donner rendez-vous sous les murs de Vienne et appuyer cette opération d'une diversion sur la Hongrie, répondait au but qu'on se proposait ; mais, pour accomplir cette conception politique, qu'elles étaient les mesures militaires, le plan de campagne qu'on imposait aux Italiens? « De traverser ou de tourner le quadrilatère, en laissant des corps d'observation d'une force considérable devant les forteresses ; de battre l'armée autrichienne en rase campagne ; de ne pas s'arrêter à Bellune ou Udine, de poursuivre l'archiduc l'épée dans les reins, afin de ne pas permettre qu'il allât renforcer les Bavarois ; de se frayer un passage vers le Dauube, pour se réunir aux Prussiens, et d'appuyer la concentration de

leurs deux armées sous Vienne d'une forte diversion de garibaldiens qu'on jetterait par mer sur les côtes de la Croatie, pour se joindre au corps prussien dirigé par la Haute-Silésie sur la Hongrie. »

A première vue, ces mesures militaires paraissent répondre parfaitement à la conception politique ; et cependant rien n'est plus faux : les campagnes du général Bonaparte autour de Vérone, le désastre que Charles-Albert a essuyé devant cette position, les préliminaires de paix de Villa-Franca et la malencontreuse journée de Custozza même sont là pour l'attester !

« Qui est maître de Vérone est maître du terrain compris entre le lac de Garda et l'Adriatique. » Si Napoléon ne l'a pas dit, lui et ses imitateurs, Radetski en 1848, Hess en 1859, l'archiduc Albert en 1866 „ l'ont prouvé.

C'est une action de guerre: on ne traverse pas le quadrilatère et on ne tourue pas la position de Vérone, en passant dans son rayon d'action, alors qu'elle renferme une armée mobile de 100 mille hommes, pas même avec une armée du double ou du triple, sans s'exposer grandement à un désastre.

Traverser le quadrilatère ou le tourner dans la direction d'Udine, c'est-à-dire en passant entre l'Adriatique et Vérone, c'est cependant ce que la Pruse a conseillé à l'Italie d'entreprendre !!!

Tous les militaires qui se sont un peu occupés des choses de la guerre savent que le littoral de Ferrare à Venise, traversé par le Pô, l'Adige et la Brenta, offre une suite de marais insalubres qu'on ne traverse que sur des digues ou des chaussées très-étroites, sur lesquelles il est fort dangereux d'engager une armée, en présence d'un ennemi qui pourrait à volonté la contenir en tête ou l'attaquer en queue et dont elle serait débordée du côté opposé à la mer.

Un autre danger plus grave encore pour une armée opérant par le littoral de Ferrare sur Venise, ce serait

l'inondation qu'à un moment donné les Autrichiens pouvaient tendre sur tout l'espace compris entre le Pô et le bas Adige. A partir de l'embouchure du Mincio, les alluvions des siècles ont exhaussé le lit du fleuve au point que la crête des digues qu'on a été obligé de construire pour contenir ses eaux s'élève au-dessus des toits des plus hautes maisons (1); or si, pendant qu'une armée envahissante opère à travers le parallélogramme qui sépare le bas Adige du Pô, on perçait les digues du fleuve, il est très-probable que les troupes qui se trouveraient dans ce parallélogramme seraient non-seulement fortement compromises, mais encore grandement exposées à être noyées. De toute manière, une armée ainsi coupée de sa base et privée d'une grande partie de son matériel et de ses magasins, serait gravement compromise, sinon perdue.

Qu'on ne passe pas entre l'Adriatique et le lac de Garda quand Vérone est occupée par une armée ennemie, sur ce point Lamarmora semble être complétement d'accord avec nous. Voici comment le général s'est exprimé dans la séance de la Chambre du 21 juillet dernier : « Ce plan (celui indiqué dans la note Usedom) n'était d'ailleurs pas susceptible d'une application pratique, et, à ce point de vue, la communication prussienne n'était guère dangereuse.

» Marcher droit avec une armée du Mincio à l'Adige, à travers le quadrilatère occupé par l'ennemi, est une chose impossible. Ceux qui connaissent la topographie des lieux n'hésiteront pas à s'associer à cette affirmation. Par une fatalité inexplicable, ce qui, aux yeux de tout le monde, avait paru constituer une impossibilité absolue a été, au contraire, considéré par l'état-major autrichien comme un dessein arrêté de notre part.

---

(1) A hauteur de Ferrare, les digues ont plus de 20 mètres d'élévation.

» C'est cette conviction erronée, c'est-à-dire la croyance que l'armée italienne se serait franchement engagée dans une marche à travers le quadrilatère, qui a suggéré à l'archiduc Albert la double manœuvre, d'après laquelle il a d'abord évacué tout l'espace compris entre les quatre forteresses, pour revenir ensuite, le 24, surprendre l'armée royale sur les flancs et sur les derrières. »

Ainsi Lamarmora savait très-bien que le plan contenu dans la note Usedom, au point de vue militaire, « n'était pas susceptible d'une application pratique, qu'il constituait une impossibilité absolue ; » mais, chose étrange, les dispositions qu'il a prises coïncident si bien avec ce plan que son adversaire, l'archiduc, et tous ceux qui possèdent quelques notions de la science de la guerre, ont cru que c'était bien le plan prussien qu'il avait l'intention d'exécuter : que l'armée du roi avait passé le Mincio pour bloquer les forteresses du quadrilatère, tandis que celle de Cialdini avait eu la mission de le tourner en traversant le bas Pô à Ferrare, et en passant entre Vérone et Venise, pour opérer offensivement par la Carinthie et la Styrie sur Vienne.

Quoi qu'il en soit, le but politique vers lequel tendait l'Italie et surtout la Prusse : « de frapper l'Autriche au cœur de sa puissance, » exigeait une offensive à outrance, et ce n'était ni en occupant le quadrilatère, ni en le traversant, ni en le tournant par la Vénétie, que l'Italie pouvait espérer de coopérer à l'obtention du but commun.

La seule direction par où l'armée italienne pouvait espérer atteindre l'Allemagne, c'était en se basant sur Brescia et Bergame et en remontant, par la rive droite du lac de Garda, la vallée de la Chiese, pour aller rejoindre la vallée de l'Adige à Trente ; remonter ensuite cette dernière jusque près de Botzen, puis suivre celle du Fisach jusqu'à Brixen, pour passer du Tyrol italien, par un affluent de l'Inn, dans le Tyrol allemand pour atteindre Munich ou Salzbourg ; ou bien, au lieu de quitter le Fisach à Brixen, continuer à re-

monter ce cours d'eau jusqu'à sa source et passer par sa tête de vallon dans la tête de vallon de la Drave, pour descendre par ce cours d'eau vers Vienne.

Sans doute, une armée italienne, pour passer du bassin de l'Adige dans celui de l'Inn ou de la Drave et descendre ensuite sur Munich ou sur Vienne, devait rencontrer sur ce long parcours de grandes difficultés, moins cependant que le premier consul n'en rencontra pour le passage du grand Saint-Bernard. Il est vrai qu'on n'a pas toujours un Napoléon pour conduire de telles entreprises ; mais avec des généraux médiocres, on rencontre des Sadowa et des Custozza tout aussi désastreux sur les berges de la Bistriz et de la Tione que sur les grands chaînons des Alpes.

Si, en 1859, l'armée française, victorieuse, a reculé devant cette entreprise, c'est qu'alors les conditions politiques étaient tout autres qu'en 1866. Après Solferino, si Napoléon III avait fait mine seulement de franchir les Alpes noriques, il eût soulevé toute l'Allemagne contre lui. En 1866, la Bavière, le Tyrol allemand comme le Tyrol italien, étant en guerre avec la Prusse ; l'Italie, loin d'avoir des raisons politiques pour ménager ces contrées, en avait, au contraire, pour les attaquer. Ce n'était qu'en suivant cette direction qu'elle pouvait accomplir le désir de la Prusse : « Frapper, par une offensive à outrance, l'Autriche au cœur de sa puissance. »

Traverser les Alpes occupées par l'ennemi, en laissant 100 mille hommes dans le quadrilatère, sur les derrières de l'armée envahissante, était certes une entreprise difficile, très-délicate même ; mais puisque Lamarmora reconnaissait lui-même qu'on ne pouvait ni traverser ni tourner le quadrilatère, fallait-il se borner à rester les bras croisés devant le Mincio ? Et si les Prussiens en avaient fait autant devant les montagnes de la Bohême, comment aurait-on atteint le but de la guerre ?

Les deux alliées, l'Italie comme la Prusse, devaient agir

offensivement; c'était le plus sûr moyen de mener la guerre à bien et de la terminer promptement.

Lamarmora, en se jetant tête baissée avec quelques divisions seulement dans le quadrilatère, a agi sans discernement: on est tenté de croire que, de sa part, il n'y a pas eu faux calcul, mais défaut de calcul, puisqu'il reconnaît aujourd'hui qu'occuper ou traverser le quadrilatère était une impossibilité.

Au lieu de se jeter dans le quadrilatère, n'eût-il pas mieux valu se baser sur la Lombardie; partir de Brescia et de Bergame, remonter par la rive droite du lac de Garda les vallées de la Chiese et de l'Oglio; passer les Alpes avec une armée d'élite de 60 à 80 mille hommes, formée des meilleures troupes; élever dans la vallée de l'Adige, entre Roverdo et Trente, dans une position bien choisie, une base intermédiaire, un camp retranché, servant de place de dépôt à l'armée d'opération et de pivot de manœuvre pour paralyser l'action de l'armée de Vérone? En agissant ainsi et en laissant autour de ce camp une armée de 100 mille hommes, ce que les forces italiennes permettaient largement de faire, l'armée d'opération ainsi couverte contre les agressions sortant du quadrilatère, eût été bien basée et eût pu agir en toute sécurité offensivement vers le Danube.

Quant à Garibaldi avec ses volontaires, au lieu de l'envoyer dans les montagnes, à la conquête du Tyrol, ou de l'employer à une expédition maritime, impraticable pour des troupes qui ne sont pas bien administrées, il aurait mieux valu s'en servir sur le Mincio pour couvrir, avec les troupes de ligne disponibles, la Lombardie contre les agressions, peu à craindre du reste, que les Autrichiens eussent pu tenter contre cette contrée.

Les Italiens, il faut le reconnaître, se trouvaient devant une situation difficile; ils n'avaient guère d'autre alternative que de suivre le plan que nous venons d'exposer; celui que

les Prussiens avaient proposé comme celui qu'on a tenté d'exécuter se trouvant devant une impossibilité avouée, l'un comme l'autre, devaient infailliblement aboutir à un désastre.

Toute cette campagne n'a pas été menée très-judicieusement par les Italiens ; l'exécution en a été tout aussi défectueuse que le plan en a été mal conçu. Sur 20 divisions dont se composent les forces italiennes, on est seulement parvenu à en amener 5 sur le champ de bataille. Et comment y sont-elles arrivées ? L'une après l'autre, sans ensemble, sans combinaison en vue d'opérer vers une action commune. Non-seulement la stratégie, mais la logistique même ont fait complétement défaut dans l'ensemble de leurs opérations. Le jour de la bataille, les troupes se mettent en marche sans avoir pris le repas du matin ; en passant le Mincio, les divisions du 1er corps se mêlent avec celles du 8e corps, et les bagages de celui-ci obstruent les ponts et les routes et empêchent le 2e corps d'arriver sur le lieu de l'action ; les avant-gardes se trompent de chemin et découvrent les corps qu'elles sont chargées de précéder ; Sirtori, laissé à découvert par son avant-garde, abandonné à ses propres forces à Oliosi, est battu avant que Cerale soit arrivé en ligne ; Brignone, destiné d'abord à combattre à la droite de Sirtori, dirigé ensuite sur Custozza, attaqué de tous côtés, est refoulé en désordre, avant que Govone et Cugia soient à même de le soutenir.

La troupe et les officiers de troupe, les brigadiers et les divisionnaires se sont vaillamment battus, et plusieurs de ces derniers, ne recevant des ordres ni de leur chef de corps ni du grand état-major, en prenant l'initiative de leur propre autorité, en se jetant à propos dans la mêlée, ont donné des preuves incontestées du savoir-faire à la guerre.

Nous n'en dirons pas autant des chefs des corps d'armée, ni de leurs états-majors, ni de l'état-major général. En

lisant les différentes relations de cette campagne, nous avons vainement cherché le rôle qu'ils y ont rempli : on termine la lecture de cette campagne sans se souvenir des noms des chefs des corps d'armée, et on ne voit nulle part que le grand état-major se soit occupé à imprimer une direction générale à la bataille. On ne saurait même pas bien préciser quel pouvait être son plan de campagne. Dans la relation du colonel fédéral Lecomte, relation qu'on ne taxera certes pas de malveillante à l'égard du général Lamarmora, on voit que ce général, le chef d'état-major qui avait la direction de l'arme, rencontrant la division Brignone à T. Gerale, la dirige sur Custozza, court ensuite à Villafranca, revient sur ses pas de retour à T. Gerale, pour se rendre de là à Custozza, et quitter ce village au plus fort de l'action, pour aller chercher le 2e corps à Goito et prendre des dispositions de retraite sur le Mincio. On voit enfin le général Lamarmora quitter le champ de bataille précisément alors que l'archiduc Albert établit son quartier général à Santo-Rocco, en vue de Custozza. Aussi, dans l'armée italienne, le défaut d'ensemble dans les opérations se fait sentir partout, la retraite s'opère comme se sont fait les attaques, sous l'inspiration des divisionnaires, sans ordre même de la part du grand état-major.

Quand on voit celui qui dirige l'action d'une armée sur le champ de bataille, monté sur un cheval fougueux, suivi d'un nombreux et brillant état-major, galopant à travers champs et s'arrêtant de temps en temps pour braquer sa lunette et observer les mouvements d'un ennemi que souvent il ne voit même pas, sans craindre de se tromper, on peut se dire : Celui qui commande peut être un brave, un homme de cœur, mais ce n'est pas un général en chef. Le jour de bataille, Frédéric et Napoléon ne galopaient pas, ils savaient que le mouvement du cheval agite les nerfs, ils cherchaient à conserver le plus grand calme et se déplaçaient le moins possible.

Davoust ne voyait pas à cent pas autour de lui et cependant il ne conduisait pas trop mal la bataille. Wellington, le plus souvent, se tenait sur une éminence, debout sous un arbre qu'on apercevait de loin et qu'on trouvait aisément, emplacement qui facilitait considérablement l'échange des dépêches entre les différents corps de l'armée et son général.

Il est de la plus haute importance que, pendant l'action, les chefs de corps sachent où trouver celui qui dirige l'action dans son ensemble, afin qu'ils puissent promptement le renseigner sur ce qui se passe autour d'eux et faire prendre ses instructions. C'est le moyen d'éviter les retards et la confusion qui règnent généralement dans la transmission des ordres, quand pendant la bataille le général en chef se déplace fréquemment.

Sur ce point, l'archiduc Albert a donné à Custozza une rude leçon au général Lamarmora : pendant que celui-ci abandonnait la direction de la bataille à l'inspiration de ses divisionnaires, pour aller remplir l'office de vaguemestre général sur le Mincio ; pendant qu'en vue d'une retraite probable, il faisait déblayer le pont de Goito et repasser les bagages de l'autre côté du Mincio, l'archiduc, voyant les forces ennemies réparties sur un front trop étendu et hésitant à prendre l'offensive, se décide à percer leur centre, fait appuyer les masses disponibles de ses deux ailes vers Custozza, et, avec une supériorité numérique écrasante, enlève ce village et gagne la bataille.

Le fils du digne rival de Napoléon Ier, de l'archiduc Charles, on doit le reconnaître, a bien conduit cette courte campagne. Son passage inattendu d'une rive à l'autre de l'Adige, a induit son adversaire complétement en erreur. Le choix de Custozza comme point d'attaque, quoi qu'on en dise, dans la situation où se trouvaient les deux armées, laissait peu à desirer. Une attaque sur le centre, contre un front étendu et morcelé, et eu égard surtout à l'emplace-

ment de sa base, Vérone, était pour lui le parti le plus sûr et, par conséquent, le plus sage. Et, quant à la conduite de cette attaque et de la bataille dans son ensemble, il paraît que la transmission des ordres s'est faite avec beaucoup de promptitude et sans tiraillement, que la troupe a été conduite au feu avec beaucoup de vigueur et d'ensemble, et que les réserves sont entrées en action au moment opportun, toutes choses qui dénotent que l'archiduc Albert a hérité des aptitudes de son illustre père.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA CAMPAGNE DE CUSTOZZA.

Extrait de la campagne de la Prusse contre l'Autriche et ses alliés en 1866, *par le colonel Borbstaedt, traduit par Furcy Rynaud, lieutenant à l'École de Saint-Cyr.*

Deux corps seulement de l'armée italienne avaient pris part au combat : elle fut obligée de se replier sur le Mincio mais les Autrichiens, aussi épuisés que leurs adversaires, n'étaient pas en état de les poursuivre : ils durent se contenter d'avoir remporté la victoire sans pouvoir en tirer parti davantage (1).

Les pertes étaient grandes des deux côtés ; les deux corps italiens et la division de cavalerie de réserve avaient perdu 347 officiers et environ 8,000 hommes, sur lesquels plus de 4,000 prisonniers ; on estime à 5 à 6,000 hommes (dont

(1) Les Autrichiens n'avaient pas à profiter d'une victoire là où ils ne voulaient que repousser les agressions d'un adversaire presque trois fois aussi fort qu'eux. On ne se bat pas pour tuer des hommes, mais pour atteindre un but, un but politique, et l'archiduc, en repoussant l'armée du roi, avait atteint ce but. Le résultat final de la guerre devait se décider en Bohême, et c'était sur ce théâtre de guerre que les Autrichiens auraient dû agir offensivement.

600 prisonniers) la perte des Autrichiens. Les Autrichiens avaient pris 16 canons.

La bataille de Custozza avait fait manquer l'offensive des Italiens; les pertes considérables éprouvées par l'armée et son épuisement obligèrent à y renoncer jusqu'à nouvel ordre. L'armée repassa le Mincio et se retira jusqu'en arrière de l'Oglio, pour se rétablir et se renforcer. L'armée de l'aile droite (*Cialdini*) était encore occupée à ses préparatifs de passage du Pô, lorsque lui arriva la nouvelle de la perte de la bataille de Custozza; elle se retira également jusqu'à Bologne. Comme, d'autre part, les Autrichiens n'avaient pas de motif pour prendre l'offensive au delà du Mincio, il en résulta, sur le théâtre de la guerre, en Italie, un temps d'arrêt de quatorze jours dans toutes les opérations, et l'armée italienne ne reprit l'offensive que le 7 juillet, alors que déjà le sort de la Vénétie avait été décidé loin d'elle, en Bohême, à Kœniggrætz et chez l'empereur d'Autriche, à Vienne.

Extrait de la description historique et militaire du colonel Rustow.

On ne saurait nier que les troupes italiennes ne se soient parfaitement bien battues dans la région montueuse. Toutefois, dans tout le cours de la bataille, on ne peut qu'être frappé d'un défaut de liaison et d'ensemble, d'un certain manque d'habile direction générale et de persévérance, soit dans les plans, soit dans la lutte, et enfin d'une prompte lassitude, surtout chez les chefs. C'est ainsi que le général Lamarmora, qui, après avoir amené au combat la division Brignone, observait le combat depuis la contrée de La Gherla, considéra bien trop vite peut-être la bataille comme perdue. La division Brignone, une fois forcée de battre en

retraite, il engagea le roi Victor-Emmanuel, qui assistait au combat dans la contrée de Villafranca et de Custozza, à se porter sur Valeggio et, de là, sur la rive droite du Mincio. Lui-même accourut à Goito, pour faire avancer les divisions Angioletti et Longoni, conduite bien difficile à comprendre, puisque, par cette absence, il n'y avait plus de commandant en chef sur le champ de bataille. Le général prétend, il est vrai, dans son rapport, qu'il avait encore compté, moyennant ces divisions du 2e corps, ramener la victoire sur les hauteurs de Custozza, pendant que Bixio et le prince Humbert couvraient le flanc droit du 3e corps. Mais son propre rapport semble prouver que cette dernière éventualité n'eut pas lieu, ou bien qu'une singulière confusion s'était emparée de l'esprit du général.

Quand Lamarmora arriva entre 3 et 4 heures à Goito, il n'y trouva d'abord qu'une faible avant-garde du corps de Cucchiari. Il l'envoya immédiatement sur Villafranca, où elle prit part aux derniers moments des combats de retraite, dont les tonnerres ne finirent de retentir que vers les 9 heures du soir.

Le gros des divisions Angioletti et Longoni n'avait pas bougé de Castellucchio (sur la rive droite du Mincio, en face de Mantoue) (1). Ce fut sans doute cette fâcheuse circonstance qui engagea Lamarmora à ne plus penser qu'à la retraite. Il envoya immédiatement un officier à Valeggio pour s'assurer ce point de passage ; un autre officier, chose difficile à comprendre, et cependant bien réelle, dut s'en retourner de Goito à Custozza pour y aller recueillir des nouvelles sur l'état de la bataille.

Les Italiens se retirèrent de toutes leurs positions, sans

---

(1) D'après certaines versions, ces divisions avaient passé le Mincio, mais s'étaient arrêtées à Roverbela. Quoi qu'il en soit, elles ne prirent point part à la bataille.

(Note de la rédaction.)

ordre venant du général en chef; à peine les commandants de corps d'armée dirigèrent-ils la retraite, ils en laissèrent le soin aux commandants de division. Ces derniers, à l'exception de Sirtori, se sont tous parfaitement conduits; il faut distinguer, entre autres, les généraux Cerale et Cugia. Pianelli mérite aussi d'être cité pour l'indépendance et la fermeté de ses résolutions. Peut-être est-il plus difficile de comprendre en quoi le prince Humbert et Bixio ont mérité des louanges, puisque, en tout cas, ce sont eux qui, dans cette chaude journée, eurent la tâche ou le jeu le plus facile. Les soldats du général Brignone rendirent, de leur côté, de grands services par leur persévérante bravoure.

Les pertes furent considérables des deux côtés. A en croire leurs listes mortuaires, qui, du reste, ne semblent pas complètes, les Autrichiens auraient perdu 960 morts et 3,690 blessés. Ajoutons-y 900 à 1,000 prisonniers non blessés, et la perte totale se montera à environ 5,500 hommes. Il y aurait donc eu un homme de perdu sur 10 combattants.

De son côté, l'armée italienne perdit, le 24 juin, 720 morts, dont 69 officiers, 1 sur 11 hommes; 3,112 blessés, dont 203 officiers, 1 sur 15 hommes; de plus, en hommes manquant à l'appel, 4,315 hommes, parmi lesquels 63 officiers. Dans ce nombre d'hommes perdus, il y avait encore bien des blessés qui étaient restés couchés sur le champ de bataille. La perte totale des Italiens se monte à 8,147 hommes. Le rapport des blessés aux morts est aussi celui de 4 à 1. La proportion des blessés et des morts, parmi les officiers, est, à peu de chose près, la même que chez les Autrichiens, parce que les Italiens avaient un plus grand nombre d'officiers sur un même nombre de soldats.

Les divisions Angioletti et Longoni n'ayant paru au combat qu'avec une fort petite partie de leurs troupes, on peut admettre le chiffre de 66 mille soldats italiens ayant réellement pris part à la bataille. Cela donnerait 1 mort ou

1 blessé sur 17 hommes, et, si l'on tient compte des prisonniers, nous aurions 1 homme de perdu sur 8 à 9 combattants.

La perte des Italiens fut grande, sans doute ; cependant, si l'on fait abstraction du chiffre des prisonniers, elle n'était point telle qu'elle obligeât à abandonner le plan de la guerre. Que l'on réfléchisse, par exemple, aux pertes que l'armée prussienne subit à Ligny le 16 juin 1816, et qui n'empêchèrent pas de la ramener victorieusement au feu, deux jours plus tard, à Waterloo, et l'on accordera quelques jours de repos aux troupes italiennes, mais l'on se dira que, sans doute, elles devaient reprendre bien vite l'offensive.

Cependant il n'en fut rien. — L'armée placée sous les ordres directs du roi fut reportée tout entière derrière l'Oglio. Victor-Emmanuel établit son quartier général à Torre-Malimberti, près de Pescarolo. Cialdini, qui n'avait pas encore franchi le Mincio, puisque le passage ne devait s'en faire que durant la nuit du 25 au 26 juin, retira ses troupes loin de la rivière, aussitôt qu'il eut été informé de l'issue de la bataille de Custozza, et s'étendit, à gauche, vers Cento, Mirandola et Modène, où il transféra, le 28, son quartier général, pour avoir des communications plus faciles et plus rapprochées avec l'armée principale.

Durant deux jours, les feuilles italiennes ne parlèrent point de la bataille, dont on connut l'issue en France et en Suisse plus tôt qu'à Milan même. Les premiers rapports officiels laissaient dans le doute sur le but qu'on avait voulu poursuivre en franchissant le Mincio, ainsi que sur l'issue du combat. La bataille, se plaisait-on à dire, n'avait été ni perdue, ni gagnée. Mais, en réalité, c'était bien une bataille perdue par les Italiens, puisqu'ils n'avaient point atteint leur but, qui était de s'établir fortement au milieu du quadrilatère, et qu'ils avaient été forcés d'évacuer le champ de bataille. Ne sont-ce pas là les principaux caractères d'une défaite? On annonça officiellement que les opérations recom-

menceraient bientôt dans une autre direction et sur d'autres plans. Le plan primitif de campagne était donc déclaré abandonné. Cet abandon subit d'un plan auquel on avait eu tout le temps de réfléchir, et qui, sans doute, n'avait été adopté qu'après de longues et mûres réflexions, puisqu'il contredisait toutes les règles ordinaires de la science militaire, cet abandon, disons-nous, montre suffisamment que l'ébranlement était beaucoup plus grand dans l'armée italienne qu'on n'aurait été tenté de le croire d'après les simples pertes matérielles qu'on avait subies. Le soldat italien est essentiellement d'un esprit mobile ; il grossit facilement les pertes ou les avantages, les défaites comme les victoires, et autant il est prompt à élever jusqu'aux nues un général heureux et victorieux, autant il est prêt à rabaisser dans son estime et à ne juger qu'avec défiance un général qui aura subi quelque échec ; il lui refusera toute capacité militaire, et peut être ira-t-il même jusqu'à l'accuser de trahison. L'administration, qui, du reste, n'est nullement la partie forte de l'armée italienne, tombe bientôt dans la confusion et le désordre, ce qui ne contribue pas médiocrement au relâchement de la discipline. De plus, il ne manque pas d'accusations et de récriminations réciproques entre les chefs supérieurs de l'armée.

Un repos prolongé était donc d'absolue nécessité, pour qu'on pût reprendre en quelque sorte connaissance, et pour pouvoir ramener les choses à peu près à l'état où elles étaient avant le passage du Mincio. Les Autrichiens ne troublèrent nullement ce repos. Cependant, le 30 juin, quelques détachements de cavalerie passèrent sur la rive droite du Mincio et poussèrent jusqu'au Chiese. Mais tous leurs mouvements prouvèrent que l'archiduc Albert ne pensait point à prendre l'offensive et à se porter en avant dans la Lombardie. On a voulu expliquer cette réserve par une convention secrète et par des obligations que les Autrichiens auraient contractées vis-à-vis de la France. Mais cette expli-

cation tombe d'elle-même, quand on vient à réfléchir aux efforts de tout genre que l'Autriche avait à faire dans le Nord. Du reste, les progrès des Prussiens en Bohême et leur marche victorieuse donnèrent bientôt aux affaires une tout autre tournure, une physionomie peut-être bien inattendue.

Observations sur la première période de la campagne en Italie et sur la bataille de Custozza.

Extrait des relations historiques de la guerre de 1866, *par le colonel fédéral suisse Lecomte.*

On a beaucoup discuté et disputé avant, pendant et après la campagne sur le meilleur plan général d'opérations à adopter de part et d'autre, et l'on a tellement fouillé à cette occasion les plis et replis de la stratégie, que nous n'avons pas la prétention de dire quelque chose de nouveau, ni de convaincre ceux qui se sont passionnés pour telle ou telle hypothèse. Nous n'entendons ni faire ici un cours de stratégie, ni entrer dans de longues démonstrations; nous voulons simplement rappeler quelques principes, auxquels beaucoup font profession de croire, mais que fort peu réussissent à suivre dans la pratique.

En ce qui concerne les Autrichiens, notre tâche critique sera facile. Au point de vue de la stratégie, la courte campagne de l'archiduc Albert restera un modèle classique, digne de ceux de son illustre père, ainsi que de ceux plus récents de Radetzky et de Hess sur le même théâtre. On n'aurait pu mieux entendre que lui l'utilisation de forces relativement restreintes, pour en tirer un maximum d'armée active d'environ 80 mille hommes, convenablement concentrées et sachant arriver en masse au jour de la bataille. Nul doute que si l'armée ennemie

se fût présentée sur une autre direction, sur celle du Bas-Pô, par exemple, la bataille n'eût été aussi donnée dans le même effectif et dans les mêmes favorables conditions, sinon dans le même résultat final, lequel pouvait dépendre d'autres circonstances. Or c'est là tout ce que la stratégie demande au début d'une campagne. Disloquer ses troupes de manière à joindre l'ennemi au point décisif, avec toutes les forces dont on peut disposer, est une première et fondamentale exigence, qui assure et facilite toutes les combinaisons ultérieures. Dans le cas particulier, le point décisif était simple, il est vrai. Ce fut le front du gros de l'armée ennemie, en vue de lui livrer une grande bataille quelconque, et il resterait sans doute à examiner si, dans la bataille même, le point décisif n'eût pas pu être encore mieux spécifié et recherché par l'archiduc Albert qu'il ne le fut en réalité. Mais ajournons cet examen à celui de la journée même de Custozza plus spécialement, et, en attendant, passons à l'autre camp.

La discussion du plan général des Italiens nous occupera un peu plus longuement, car nous devons y constater plusieurs atteintes à des règles universellement admises. En premier lieu nous y voyons le vice, au double point de vue de la politique militaire et de la stratégie, qui consista à diviser l'armée en deux masses distinctes, Lamarmora et Cialdini, séparées par le Pô et devant agir chacune de son côté, d'une manière presque indépendante.

Sans doute il était convenable, à l'origine, tant pour la commodité des cantonnements que pour tenir les Autrichiens dans le doute, de présenter un front très-étendu, et la chose était assurément aisée avec une armée active de plus de 230 mille hommes. Mais il fallait aussi se mettre en mesure, pour l'ouverture des opérations, de bénéficier de ces forces supérieures, c'est-à-dire d'en pouvoir concentrer *le plus grand nombre possible* sur la direction où l'on voudrait *agir*,

d'en laisser *le plus petit nombre possible* sur celles où l'on ne ferait que *des démonstrations*. Il fallait songer aux manœuvres de concentration latérale, le long et en arrière du front, de l'Adriatique aux Alpes, comme on le fit, par exemple, dans le mouvement plus restreint de 1859, de Montebello à Magenta.

Il est surprenant qu'un gouvernement qui avait montré tant de soin et d'habileté à se procurer, par ses mesures administratives, le maximum des forces disponibles du pays. soit tout à coup allé à l'encontre de ces louables efforts, en décidant, dès qu'il s'agit de se servir de ces forces, de les morceler en deux fractions incohérentes.

Le mal vint peut-être de ce qu'on crut chacune des deux fractions assez forte pour pouvoir, sans aucun secours de l'autre, triompher de l'ennemi. A cette excuse, qui n'en est pas une, nous ne saurions opposer autre chose que ce que nous avons déjà dit plus haut, à propos de la marche des Prussiens sur Dresde, en deux colonnes séparées par l'ennemi.

En résumé, *une seule* ligne d'opérations devait être choisie ; sur cette ligne le maximum des forces actives, soit 180 à 200 mille hommes, devait être employé, et le reste laissé aux démonstrations et aux réserves générales.

Rappelons qu'une seule ligne est toujours plus simple et plus sûre à parcourir dans un temps voulu, même en pays ami ou douteux, que deux lignes, et que la chose est vraie surtout en terrain ennemi, puisque là des incidents indépendants de notre propre volonté peuvent troubler facilement la coordination des deux séries de mouvements. L'emploi de deux lignes d'opérations principales doit supposer la certitude de leur parfaite simultanéité d'action, chose toujours difficile à obtenir avec de grandes masses, et presque impossible à de grandes distances et avec des obstacles sérieux de l'ennemi.

Quant au choix de la meilleure ligne d'opérations contre

la Vénétie, il a beaucoup occupé et occupe encore bon nombre de militaires italiens. Sans parler du plan qui eût adopté une guerre méthodique de siéges, à commencer sans doute par Peschiera ou Mantoue, il n'y avait que deux lignes principales d'opérations répondant aux circonstances politiques, une par le Bas-Pô sur les environs de Rovigo, une par le Mincio dans le quadrilatère même. Deux partis en quelque sorte, deux clans vigoureux et ardents s'étaient formés sur ces deux programmes. A la tête de celui du Bas-Pô fut longtemps, si nous ne nous trompons, le général Fanti, puis le général Cialdini et divers publicistes fort distingués; à la tête du parti du Mincio se trouvait le général La Marmora et autres généraux et écrivains d'un égal mérite.

Quoique d'excellentes raisons, à côté d'autres vraiment chimériques, aient été avancées des deux parts pour et contre chacun des deux plans, nous n'avons pas réussi à voir dans le fond de ce débat une question de principe et réellement capitale, ni aucun avantage décisif d'une des lignes sur sa rivale.

Des deux côtés il y avait, avec les mêmes enjeux, des risques presque au même degré à courir, des obstacles naturels et artificiels à surmonter, une armée ennemie finalement à battre. Si sur le Bas-Pô il se trouvait moins de forteresses et de gros canons à affronter qu'aux abords de Peschiera et de Vérone, il y fallait plus de ponts et de travaux techniques; il y avait plus de marais et de défilés à passer. C'est, en résumé, à de bonnes reconnaissances tactiques et topographiques qu'il appartenait de trancher la question de ce choix, à un moment donné, plutôt qu'à la stratégie à en décider d'avance.

De quelque point en effet qu'on arrivât dans le quadrilatère ou dans ses alentours, il fallait s'attendre à y livrer une grande bataille, et l'essentiel était de tâcher de livrer cette action avec les avantages suivants :

Se trouver hors du rayon des places, pour éviter leurs puissants feux;

Agir de manière à intercepter, en cas de succès, la communication de l'armée ennemie avec le pivot central de Vérone;

De manière à pouvoir faire déboucher promptement des masses considérables;

De manière à se conserver de bonnes lignes de retraite.

Or, sous tous ces rapports, la ligne d'opérations du Mincio était, sans contredit, supérieure à celle du Bas-Pô.

Quant au prétendu avantage de *tourner* le quadrilatère entrevu par les partisans du Bas-Pô, c'était, vu la nature du pays, vu les nombreuses places fortes de la Vénétie et leurs garnisons, une pure et dangereuse utopie, tant qu'on n'avait pas battu préalablement l'armée ennemie principale et qu'on ne l'avait pas renfermée dans ses places. Sans cela, plus on aurait voulu tourner le quadrilatère, plus on aurait été tourné soi-même, et plus les conditions dans lesquelles il aurait fallu livrer la bataille finale eussent été défavorables. Agir sur les communications des adversaires est très-bien, mais ce doit être sans compromettre les siennes. Au reste, s'il y avait des personnes sérieuses qui crussent réellement à la possibilité de tourner un pivot stratégique, nous ne pourrions que les renvoyer directement aux écrits du maître, au *Traité des grandes opérations* ou au *Précis de l'art de la guerre,* ainsi qu'aux remarquables *Études sur la défense des États* du major belge Van de Velde.

Assurément nous ne voulons pas prétendre qu'une opération qui eût consisté dans un passage du Bas-Pô par cent et quelques mille hommes et une action combinée de la flotte aux environs de Venise, avec les démonstrations convenables sur le Mincio et dans le Tyrol, n'eût pu être couronnée de succès; mais elle eût dû aboutir à une bataille, peut-être aux environs de Rovigo déjà, peut-être

près de Padoue ou Vicence, ou devant Venise, et cette bataille pouvait être livrée ailleurs dans de meilleures conditions. Décidément gagnée sur un point quelconque, elle amenait les mêmes avantages que sur la zone plus difficile de Rovigo ou de Padoue.

Nous ne saurions donc point blâmer le gouvernement italien d'avoir adopté la ligne d'opérations du Mincio, en faveur de laquelle durent peser d'ailleurs tous les souvenirs de 1848, 1849 et 1859. On reprendrait l'œuvre des vainqueurs de Solférino et San Martino, au point même où l'avait laissée le soudain armistice de Villafranca, et assurément on ne pouvait se donner un meilleur guide. Le bel album français de la campagne de 1859 eût fourni à la rigueur un plan et des dispositions tout élaborés. Ah ! pourquoi n'y puisa-t-on pas au moins quelques enseignements sur les mesures d'exécution ?... Mais n'anticipons pas.

Sur le sujet qui nous occupe, on peut en revanche reprocher au gouvernement de n'avoir pas su se tenir fermement et exclusivement à la ligne d'opérations qu'il avait adoptée, et de s'être laissé entraîner, dès l'origine, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, à en prendre encore une seconde ; à contenter les deux partis, à se partager entre les deux plans, à s'affaiblir sur le Mincio, tandis qu'il laisserait dans l'inaction sur le Pô 60 à 70 mille hommes qui auraient dû se trouver au choc principal, à Custozza, d'où, après la victoire, ils auraient pu tout à leur aise se diriger sur Venise et au delà.

Venons-en maintenant au mode d'exécution du plan adopté. Son plus grand mal, hélas ! est fort respectable. Il souffrit de la fièvre belliqueuse et de l'excès d'ardeur qui enflammaient alors tout le pays. Dans l'ivresse que causait le spectacle de ces milliers de volontaires courant en chantant sous les drapeaux, des milliers de communes luttant d'émulation pour exciter par des primes les com-

battants au dévouement et à la gloire, de cette magnifique et formidable armée italienne défilant vers la frontière, pleine de résolution et d'entrain, et où se révélait la grandeur de la nation régénérée ; dans cet étourdissant tourbillon qui saisissait tous les cœurs, il se trouva que les têtes aussi du grand état-major perdirent un peu du calme et de la froideur indispensables à leur tâche. L'Italie entière, peuple, armée, députés, ministres, cour, ne connaissaient, ne prononçaient plus qu'un mot cent fois répété : *avanti! avanti!* — Il fallut bien obéir à cette voix du grand public, le plus terrible parfois des tyrans ; il fallut s'ébranler vers l'ennemi, courir en avant, et cela au plus tôt, par le plus court chemin, droit sur l'odieux quadrilatère, sans tarder, sans attendre les traînards ! — Les Garibaldiens sur la gauche, la flottille du lac de Garde, Cialdini sur la droite, Persano dans l'Adriatique, arriveraient quand ils pourraient ! *Avanti!* Au quadrilatère ? marche ! marche ! — Voilà ce qui se passa.

Nous qui sommes les premiers à sentir que nous n'aurions peut-être pas mieux résisté que d'autres à ce dangereux et séduisant courant, — et qui risquâmes d'en faire l'épreuve — il nous répugne aujourd'hui d'analyser dans le calme du cabinet les mécomptes qui résultèrent de ce patriotique accès de fièvre et d'en signaler pédantesquement les causes comme autant de fautes de l'art, critique qu'on pourrait envisager peut-être, quoique bien à tort, comme des reproches contre les personnes.

Il le faut pourtant : car nous n'écrivons pas pour le plaisir de raconter des tireries et des mêlées, mais bien pour en dégager les enseignements qu'elles comportent ; sans cela notre livre, exempt de prétention littéraire, n'aurait aucune raison d'être. On nous permettra seulement par ce motif de résumer en quelques brefs paragraphes les griefs militaires principaux qu'on peut élever contre le mode d'exécution dudit plan :

1° On aurait dû attendre l'entrée en ligne de Garibaldi, de Persano, tout au moins celle de Cialdini, qui devait agir en parfaite simultanéité avec la grande armée. On eût probablement par là affaibli les forces ennemies d'une vingtaine de mille hommes. On pouvait, en attendant, amuser les impatients et satisfaire à l'entente avec la Prusse par des escarmouches sur tout le front et des essais de siéges de Mantoue et de Peschiera.

2° On aurait dû au moins prendre au delà du Mincio *toute* la grande armée, sauf la division d'observation de Peschiera formant en même temps la réserve, et laisser la surveillance de Mantoue à Cialdini, qui n'avait rien de mieux à faire, puisqu'il ne devait passer le Pô que deux jours plus tard.

3° Il y aurait eu plus de soins à vouer à l'alimentation des hommes, qui, le 23 et surtout le 24, restèrent trop longtemps sans nourriture; quelques corps, Brignone entre autres, durent combattre sans avoir rien mangé dans la journée. On aurait pu d'autant mieux parer à cette négligence que l'intendance, supérieurement dirigée par le général Bertolé Viale, fut toujours à même de fournir abondamment les corps de tout ce qui leur était nécessaire.

4° Tous les gros bagages auraient pu être laissés sur la droite du Mincio, jusqu'à ce que l'armée eût acquis une solide position dans le quadrilatère et fût sûre de son terrain.

5° Le passage du Mincio aurait pu être mieux ordonné par les officiers du grand état-major; on massa trop de troupes à Valeggio; la division Brignone, par exemple, n'avait pas besoin d'y passer pour aller de Pozzolo à Custozza; elle pouvait fort bien prendre à droite par Pasini et Pozzi sur Torre-Gherla. L'encombrement fut encore accru par la fatale incartade de Cerale, se permettant de changer un itinéraire déterminé, pour éviter quelques coups de canon à immense distance.

6° Le service de sûreté, quoique formellement prescrit dans les ordres, ainsi que dans le règlement du reste, laissa trop à désirer.

Par suite d'une fâcheuse répartition de la cavalerie, résultant de sa trop faible proportion avec l'infanterie, les états-majors des divisions, des corps, de l'armée se fièrent les uns sur les autres pour le service de sûreté, et l'armée marcha les yeux fermés.

7° Sous ce rapport, la division de cavalerie ne fut point employée, le 23, comme elle aurait dû l'être. Sa promenade vers Villafranca était insuffisante ; elle devait se mettre *en contact* avec l'ennemi, dût-elle aller jusqu'à Vérone ou Rovigo, et ne plus le perdre de vue. A cet égard on ne saurait donner de meilleurs exemples que ceux des cavaliers américains de la dernière guerre.

En vérité, le général Lamarmora est aussi courtois que peu exigeant quand il dit, dans son rapport officiel, que la cavalerie a exploré hardiment la direction de Vérone. Le fait est que la cavalerie italienne, qui ne manque ni de hardiesse ni d'intelligence, en montra peu dans cette circonstance, et que si elle avait été aussi bien conduite qu'elle le fut à Montebello, par exemple, en 1859, sous le même brave général Sonnaz, elle n'eût pas tardé à découvrir quelque chose des fortes masses ennemies qui se trouvaient dans son voisinage et dont elle ne sut rien voir du tout. On peut hardiment dire, au contraire, que c'est à sa mollesse dans la journée du 23 que fut due la fâcheuse surprise des colonnes de marche de l'armée, dans la matinée du 24.

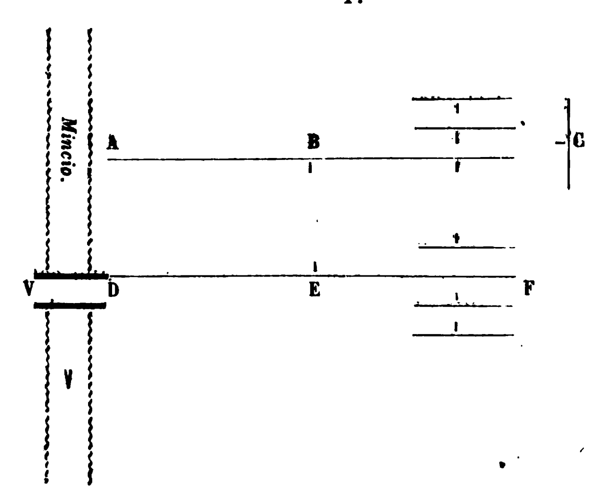
Tels sont les principaux reproches qu'on peut faire en toute sincérité, croyons-nous, à la manière dont les premières opérations italiennes furent conduites, reproches dont nous n'entendons point, cela va sans dire, diriger un poids quelconque sur les personnes, par les raisons émises

plus haut. On a pu voir d'ailleurs que la responsabilité est loin d'en remonter tout entière au grand état-major. Bon nombre de divisionnaires, par leur seule initiative, eussent pu s'alléger du gros bagage aussi bien que Brignone, parer à la surprise aussi bien que le prince Humbert, se rallier à leurs voisins engagés aussi bien que Pianelli.

Pour ce qui se rapporte à la bataille même du 24 juin, on voit d'emblée qu'elle fut beaucoup mieux conduite du côté des Autrichiens que du côté des Italiens. Conformément au bon principe « *que ce ne sont pas les forces présentes, mais les forces agissantes,* » qui donnent les victoires, l'archiduc Albert mit en action toutes ses troupes, sauf un régiment d'infanterie et une batterie; ses réserves de corps furent sans cesse employées. Il est fâcheux qu'il ne lui soit pas resté une brigade fraîche d'infanterie et une de cavalerie à la dernière heure; elles eussent opéré sans doute une poursuite très-efficace; mais cela valait mieux que l'excès contraire, comme on l'avait bien vu à Montebello en 1859.

On pourrait aussi se demander si un effort de plus par la droite, sur les ponts de Valeggio, n'aurait pas été bien plus profitable que celui par la gauche, et si, au lieu de porter le 9e corps et la brigade Pulz contre les revers orientaux du Monte-Torre et sur Cugia, il n'eût pas été plus conforme aux meilleures règles de la tactique de faire agir ces forces du côté opposé, de concert avec la brigade Möring, qui se trouvait justement agir contre les positions de Custozza par le point décisif.

La figure ci-contre expliquera mieux notre pensée :



A—B—C représente l'ordre de bataille autrichien renforcé à gauche.

D—E—F représente l'ordre de bataille italien renforcé à droite.

Custozza serait au milieu du quadrilatère B E, C F. Valeggio, la ligne de retraite, en V.

L'effort principal de l'armée autrichienne aurait dû porter pendant le combat sur D ou E, ou sur F par E, afin d'arriver sur la ligne de retraite des Italiens, et non par F, venant de C, où elle ne faisait que refouler ceux-ci vers leurs propres ponts.

A cet égard, les dispositions générales du commandant en chef italien furent bien supérieures, et si nous n'avons pu admirer sa stratégie, nous devons rendre pleine justice à ses vues de tactique. L'ordre de bataille italien, fort sur la droite de quatre à cinq divisions et de toute la cavalerie, avec des réserves suffisantes sur l'autre aile, au passage du Mincio, était une conception aussi hardie que juste, et qui, en cas de succès, eût procuré la plus grande somme d'avantages possible, c'est-à-dire la séparation de l'armée ennemie battue

d'avec son fameux camp retranché de Vérone. Mais pour cela il fallait le succès du premier terrain, de la bataille elle-même; celui-ci ayant fait défaut, les sages dispositions pour en profiter restèrent naturellement sans valeur.

L'échec final des Italiens dans la série des divers combats qui se livrèrent de Villafranca à Salionze ne peut certes pas être attribué à un manque de courage et de ténacité de leur part. Rarement des troupes se battirent mieux que celles engagées, et les Autrichiens ont été les premiers, dans leurs rapports officiels, à leur en donner le flatteur témoignage; mais leurs actions furent trop incohérentes, les renforts attendus n'arrivèrent ni en nombre suffisant ni assez tôt, par suite de l'encombrement des routes et par d'autres circonstances qui tinrent plus spécialement au défaut de direction supérieure. Si bien que, quoique en grande supériorité de forces *présentes*, les Italiens se trouvèrent presque partout en infériorité de forces *agissantes*.

Tandis que les divisions Bixio et prince Humbert, avec la cavalerie de ligne, furent laissées inactives vers Villafranca toute la journée contre la seule cavalerie Pulz, les deux divisions Angioletti et Longoni du 2me corps, empêtrées dans les bagages, ne purent pas même arriver au feu. Quatre à cinq divisions sur seize furent donc immobilisées à peu près. A la gauche, nous voyons Cerale, surpris, lutter seul contre trois brigades et une puissante artillerie, jusqu'à ce que Pianelli, à son tour presque seul, le recueille et le relève. Au centre Sirtori se maintint, quoique surpris aussi, tant qu'il ne fût pas dominé par des effectifs supérieurs. A la droite, la brave division Brignone repoussa longtemps à elle seule les attaques de trois brigades et d'une forte artillerie, et fut remplacée dans ce rôle héroïque par la non moins vaillante division Govone, secondée pourtant de la division Cugia. Nous voyons ainsi des divisions n'agir que *successivement*, tandis qu'il eût été facile, sur cette droite surtout, et en y appelant le gros des troupes de Villafranca,

de faire donner *simultanément* au moins quatre divisions. Quels brillants résultats eût fournis le choc de cette masse, à en juger par ce que fit chacune de ces divisions isolément !

Ce décousu tint essentiellement, il nous semble, à la soudaine révolution qui se fit dans l'esprit du consciencieux et valeureux général Lamarmora, sur la nouvelle des sérieux engagements de ses diverses têtes de colonne. Le bandeau qui lui couvrait les yeux tomba subitement. Pour racheter l'imprévoyance des jours précédents, il voulut parer lui-même à tout, et il pécha par excès d'activité personnelle ; il alla de Torre-Gherla à Custozza, de Custozza à Villafranca et retour, de Custozza à Goito, sans pouvoir, par conséquent, suivre à l'exécution d'aucune disposition d'ensemble. Sa place eût dû être plus fixe et connue, cela en vue de la facile transmission des renseignements et des ordres; nous nous rangerions volontiers à l'avis d'après lequel (1) cette place eût été convenablement fixée au Mont-Mamaor, en arrière de San-Lucia. Nous reconnaîtrons pleinement que les premières directions de Lamarmora sur le terrain, à Torre-Gherla et à Custozza, pour la concentration sur ce dernier point, furent frappées au coin du meilleur jugement, ainsi que son appel aux forces de Villafranca et à celles du 2me corps. Mais pour cela il n'avait pas besoin d'aller lui-même dans ces localités. Un adjudant, deux, trois, quatre, s'il l'eût fallu, pouvaient faire cette besogne aussi bien que lui à Villafranca, ainsi qu'à Goito, et quelques sections de sapeurs eussent été plus propres que le grand état-major à ouvrir des routes pour Angioletti et Longoni.

Ce qui aggrava singulièrement pour les Italiens les résultats malheureux de l'action, ce fut encore l'obstination du

---

(1) *La guerra d'Italia nel* 1866, page 230.

général Sirtori à se retirer de l'autre côté du Mincio, malgré les pressants avis des colonels Lombardini et Bonelli, et malgré des ordres, venus pendant le passage, il est vrai, du général Lamarmora. Tout homme, hélas ! peut avoir ses faiblesses. Ney, le brave des braves, eut aussi les siennes. Sirtori, qui tant de fois avait donné de brillantes preuves d'énergie et de résolution, s'exagéra singulièrement, à ce moment, la gravité de la situation, et il contribua à changer un simple échec, facilement réparable le lendemain, en une défaite avouée, en une retraite désastreuse par ses effets démoralisants, bien plus que par ses pertes réelles.

En somme, si le grand état-major italien eut réellement des torts de laisser-aller et d'excès de confiance, qui en engendrèrent d'autres aux étages inférieurs, il faut reconnaître aussi qu'une cruelle fatalité de contre-temps ne cessa de le poursuivre et qu'elle pesa bien lourdement sur l'issue de la journée.

CAMPAGNE DE SADOWA.

« La guerre qui a eu lieu entre la Prusse et l'Autriche, dit le général de Moltke, dans son *Histoire*, était une nécessité historique ; elle devait nécessairement éclater tôt ou tard. On avait essayé d'élever au rang de puissance européenne une trentaine d'États souverains, par leur réunion en une confédération germanique ; cette tentative ne satisfit personne, ni à l'intérieur ni à l'extérieur ; un besoin d'unité subsistait toujours dans la nation ; les princes refusèrent de faire le sacrifice de leur droit, et les peuples, celui de leur caractère distinctif. Après 50 années d'expérience, il était démontré que jamais les « conquêtes morales » ne suffiraient pour atteindre ce but, qu'on n'y arriverait qu'en employant la contrainte et la force — la contrainte et la

force !! — et qu'il fallait que cette contrainte vînt d'une puissance allemande. La suite des temps avait amené en Allemagne le développement de deux grandes puissances, trop grandes toutes deux pour que l'une d'elles pût se subordonner à l'autre, pour pouvoir maintenir l'équilibre entre les deux. L'état de tension dans lequel la rivalité maintenait ces deux puissances paralysait mutuellement leurs forces, et telle était la condition à laquelle tenait l'existence des petits États qui se partageaient le restant de l'Allemagne.

» Toutes les fois que la Prusse et l'Autriche ont agi d'un commun accord dans leur politique extérieure, les résultats de leur alliance ont immédiatement démontré l'importance du rôle de l'Allemagne en Europe ; malheureusement, en Allemagne même, leurs intérêts étaient incompatibles. Là il n'y avait pas place pour deux ; il fallait que l'une ou l'autre cédât le pas. » L'Autriche a cédé en Allemagne le pas à la Prusse ; mais maintenant que « l'état de tension qui paralysait, avant Sadowa, la force de ces deux puissances » n'existe plus, la Prusse se contentera-t-elle d'avoir fait céder le pas à sa rivale ? Ne trouvera-t-elle pas d'autres nécessités historiques ? « Le besoin d'édifier l'Allemagne ne subsistera-t-il plus ? » Ne sera-t-elle pas beaucoup plus libre de se passer de la « conquête morale, » d'employer la contrainte pour forcer les princes qui refuseraient de faire le sacrifice de leur droit et les peuples celui de leur caractère distinctif ? Enfin l'état de tension, « condition à laquelle tenait l'existence des petits États, » n'existant plus, que vont devenir les petits États qui ne sont pas encore unifiés ?... Quoi qu'il en advienne, le langage du chef d'état-major général de l'armée prussienne serait peu rassurant quant au maintien de la paix en Europe, si le gouvernement de la Prusse n'avait pas déclaré à celui de l'Italie « que la publication faite par le bureau de l'état-» major de l'armée prussienne, sous la direction du géné-

» ral de Moltke, n'a pas de caractère gouvernemental ; que
» la responsabilité de cet ouvrage n'appartient qu'à son
» auteur. »

La Prusse, on doit le reconnaître, avait préparé de longue main le succès du drame sanglant que M. de Moltke appelle « une nécessité historique. » En une quarantaine de jours, elle avait mis plus d'un demi-million d'hommes sous les armes et porté, autour de la Bohême et de la Saxe, trois armées formidables, et une quatrième, de 50 mille hommes, dans l'ouest de l'Allemagne, destinée à opérer vers le Mein.

Le 15 juin, les trois armées destinées à opérer en Bohême (voir le croquis n° 2) étaient fortes :

Celle de droite, rassemblée autour de Torgau, qu'on appelle armée de l'Elbe, sous les ordres du général Herworth de Bittenfeld, composée de trois divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie, comptait environ 40 mille hommes ;

Celle du centre, rassemblée vers Sorou, qu'on appelle la 1re armée, commandée par le prince Frédéric-Charles, composée des 2e, 3e et 4e corps d'infanterie, de deux divisions chacun, et d'un corps de deux divisions de cavalerie, comptait environ 90 mille hommes ;

Celle de gauche, rassemblée vers Neisse, en Silésie, qu'on appelle la 2e armée, sous les ordres du prince royal, composée du corps de la garde, deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, des 1er, 5e et 6e corps d'infanterie, de deux divisions chacun, et d'une brigade de cavalerie pour le 1er corps et d'un régiment pour chacun des deux autres, comptait au moins 110 mille hommes.

Au début de la campagne, ces trois masses réunies avaient un effectif de 250 mille hommes environ, avec 924 bouches à feu. Leur front stratégique, de Torgau, en passant par Sorou, à Neisse, avait une étendue de près de 100 lieues.

Les adversaires de la Prusse avaient déployé moins d'activité et de prévoyance que cette dernière ; bien que l'Autriche eût commencé la mise sur pied de guerre de son armée en même temps que la Prusse, celle-ci a pu prendre l'initiative d'une offensive vigoureuse, en Bohême comme dans l'ouest de l'Allemagne.

D'après les journaux militaires de l'Autriche, il paraîtrait que l'armée de Benedek avait achevé son mouvement de rassemblement avant le 10 juin, mais qu'on la jugeait numériquement trop faible pour agir offensivement contre la Prusse.

A cette époque, l'Autriche n'avait cependant pas moins de 600 mille hommes sous les armes. Son armée mobile, divisée en dix corps, ne comptait pas moins de 340 mille hommes. De ces dix corps, trois se trouvaient dans la Vénétie; les sept autres, avec cinq divisions de cavalerie et 752 bouches à feu, formaient l'armée du Nord, d'un effectif d'environ 220 mille hommes. En y ajoutant l'armée saxonne, forte de 20 bataillons, 16 escadrons et 58 bouches à feu, Benedek avait une armée numériquement aussi forte que celle de son adversaire.

Ce n'était donc pas l'infériorité du nombre qui devait empêcher Benedek de prendre l'offensive, surtout qu'il savait, comme nous tous, que Moltke, pour envahir la Bohême, avait calqué son plan de campagne sur ceux que Frédéric avait suivis en 1756 et en 1757; que l'armée prussienne était répartie sur un front de 100 lieues : sa droite sur l'Elbe. son centre sur le Bober, sa gauche vers l'Oder; que la droite était destinée à entrer en Saxe; que le centre devait opérer, par la Lusace, sur la Bohême ; enfin que la gauche, la plus grande masse, l'armée de Silésie, était complétement isolée des deux autres masses et qu'elle entrerait probablement en Bohême, comme Schwérin y était entré en 1756, par les défilés de Glatz, pour se réunir aux deux autres masses vers Gitschin.

Bien que les forces numériques des deux adversaires fussent sensiblement les mêmes ; que les troupes autrichiennes eussent plus l'habitude de la guerre que celles de la Prusse ; que l'ascendant moral se range généralement du côté de l'armée qui prend l'offensive ; que le théâtre de la guerre, pour l'offensive surtout, fût plus favorable à l'Autriche qu'à la Prusse ; et, enfin, bien que l'armée de Moltke se trouvât morcelée sur un front de 100 lieues d'étendue et dans les conditions stratégiques les plus déplorables possibles, Benedek ne prit pas l'offensive : parce qu'il n'a pas le caractère entreprenant ; parce qu'il avait mal apprécié les projets de son adversaire ; parce qu'enfin il avait d'abord concentré son armée autour d'Olmutz, au lieu de la réunir directement en Bohême, et que cette première faute l'a fait arriver trop tard sur le véritable théâtre de guerre, non-seulement pour prendre l'offensive contre la Prusse, mais même pour bien défendre la Bohême, en concentrant son armée vers Gitschin avant que celles de la Prusse n'y eussent fait leur jonction. Pour marcher sur la Prusse, ce n'était donc pas les combattants qui manquaient à l'Autriche, c'était l'homme pour les conduire, le général qui leur faisait défaut.

Moltke, pour pallier les fautes qu'on a commises de son côté, d'avoir morcelé l'armée sur un front beaucoup trop étendu, et d'être entré en Bohême par deux zones d'opérations, séparées par des obstacles infranchissables, fautes qui ont dû nécessairement tourner à son avantage, du moment que son adversaire n'a pas su en profiter, s'exprime ainsi :

« Le 10 juin, il restait encore à savoir si l'on se déterminerait à faire une guerre offensive ou défensive. L'emplacement de l'armée autrichienne fut seulement connu le 11 ; c'était le premier renseignement certain que l'on reçut à Berlin sur la situation de l'ennemi. On apprit alors que ses principales forces ne se trouvaient pas en Bohême, comme

on l'avait supposé jusqu'à ce jour, mais en Moravie : des sept corps dont se composait l'armée de Benedek, six se trouvaient encore dans cette province. Dès que l'on connut que les Autrichiens avaient concentré leurs principales forces autour d'Olmutz, toute inquiétude cessa : le territoire prussien ne pouvant plus être envahi que par la Silésie, on prit des mesures en conséquence.

» Ce qu'il y aurait eu de plus avantageux, ç'aurait été de trouver une position où l'on eût pu établir toute l'armée, de manière à couvrir à la fois Berlin et Breslau. Le point qui aurait le mieux rempli cette condition était Gorlitz.

» On aurait pu vaincre les difficultés que créait la nécessité de nourrir une accumulation d'un quart de million d'hommes, si l'on s'était proposé de marcher bientôt en avant ; mais elles devenaient insurmontables, si l'on était obligé de former un pareil rassemblement pour un temps indéterminé et d'attendre dans cette situation le moment d'agir.

» La concentration de l'armée entière sur un point, soit à Gorlitz, soit dans la haute Silésie, demandait plus de temps ; car si l'on était obligé d'exécuter les transports sur un petit nombre de voies ferrées et finalement sur une seule, l'ensemble du mouvement setrouvait prolongé de plusieurs semaines. Mais il fallait absolument couvrir immédiatement les Marches et la Silésie, et, par conséquent, on ne pouvait pas faire autrement que de former deux armées séparées.

» En agissant ainsi, il était parfaitement évident qu'une armée autrichienne concentrée d'avance en Bohême pouvait venir tomber avec toutes ses forces sur l'une des moitiés de l'armée prussienne ; mais, quelle que fût la disposition qu'on adoptât, rien ne pouvait changer la configuration du théâtre de la guerre ou faire qu'il n'y eût pas un ennemi placé en Bohême, entre la Lusace et la Silésie.

» Il n'y avait qu'un moyen de prévenir cet inconvénient, c'était d'entrer en Bohême.

» Les forces de la Prusse étaient divisées en trois groupes placés à Torgau, à Gorlitz et à Neisse, et séparées de 20 à 25 milles. Pour les réunir, le moyen le plus court était de les porter en avant, d'entrer en pays ennemi.

» L'invasion de la Saxe était indispensable; les raisons politiques n'étaient plus les seules qui y obligeaient, mais c'est qu'aussi elle permettait à l'armée de l'Elbe d'exécuter sa marche stratégique sur la ligne de Dresde à Bautzen, afin de pouvoir, en quelques jours de marche, se réunir par des routes nombreuses et convergentes à la première armée.

» Alors les forces prussiennes ne formaient plus que deux armées, et il incombait au général de les diriger de manière à les faire concourir à une action commune, tâche difficile, mais non impossible.

» Quand des armées ont plus de 100 mille hommes, elles possèdent par cela même une grande indépendance; et, d'ailleurs, les Autrichiens ne pouvaient pas opposer toutes leurs forces réunies à une seule de ces deux armées; ils étaient bien obligés d'en laisser une partie en face de l'autre. Le moyen le plus court de les réunir était toujours de les porter en avant, et pour cela il fallait commencer par briser la résistance de l'ennemi.

» Du moment où la confédération avait adopté les décisions du 14 juin, S. M. le Roi s'était décidé à faire une guerre offensive. Dès lors, il n'était plus question de marches de flanc défensives; on devait aller chercher l'ennemi sur son propre territoire. «

Dans cette justification, l'auteur reconnaît qu'en étendant son front de Torgau à Neisse, il était parfaitement évident qu'une armée concentrée en Bohême pouvait tomber avec toutes ses forces sur l'une des moitiés de l'armée prussienne, mais qu'il fallait absolument couvrir les Marches et la Silésie, Berlin et Breslau, et que, par conséquent, on ne

pouvait pas faire autrement que de former deux armées. Sur ce point, Moltke a imité Frédéric en ce que le Roi a fait de plus mal en stratégie. En imitant servilement ce grand capitaine, il a réussi, et, pour le vulgaire, le succès justifie même les plus grandes fautes. Si Moltke avait eu affaire à un adversaire ayant le sentiment de l'initiative, il le reconnaît lui-même, il eût été battu ; et alors, au lieu de passer pour un oracle, il eût passé pour un maladroit.

Si Frédéric envahit la Bohême par deux zones, par la Saxe et par la Silésie, c'est qu'une cause politique primait les causes militaires : cette dernière province n'étant annexée que depuis peu à son royaume, le Roi ne voulait à aucun prix dégarnir cette province, dont une occupation ennemie, précaire même, aurait pu amener des résultats politiques très-funestes pour le nouveau possesseur. Et, quant à l'absolue nécessité de couvrir à la fois Berlin et Breslau, sur ce point, si l'on en croit Frédéric, Moltke s'est grandement trompé : « Partager ses forces, disait le Roi dans les conseils qu'il donnait à ses généraux, c'est se faire battre en détail. La guerre défensive mène aux détachements ; car les généraux peu expérimentés veulent couvrir tout ; ceux qui sont sages n'envisagent que le point principal ; ils souffrent patiemment un petit mal pour éviter les grands désastres. »

L'occupation momentanée de la Silésie eût causé du mal, sans doute, mais un mal relatif, un petit mal, comparé au désastre qu'aurait pu amener une offensive vigoureuse, dirigée par Gorlitz contre le front morcelé des Prussiens. Si, par exemple, le général autrichien s'était avisé d'adopter un projet d'opération analogue à celui que nous avons publié un mois avant l'ouverture des hostilités (1), et ainsi conçu :

---

(1) Dans le *Journal de l'Armée belge*, t. XXXI, p. 169 ; et dans une brochure qui a pour titre : *Notice sur le théâtre des guerres probables*.

« La Bohême forme un vaste réduit d'où l'on peut déboucher en Bavière, en Saxe et en Silésie. Un général habile pourrait tirer un bon parti de cette zone centrale : si, par exemple, la guerre restait localisée entre les deux grandes puissances, et que les Prussiens voulussent opérer offensivement par la Silésie et la Moravie sur Vienne, cette zone d'opérations de plus de 100 lieues, prêtant le flanc à l'un des côtés du quadrilatère que forme la Bohême, offrirait de graves dangers pour les Prussiens : les Autrichiens, en débouchant de la Bohême, de Jungbunzlau vers Gorlitz, derrière le gros de l'armée prussienne opérant sur la zone étroite et profonde de la Silésie, couperaient bien plus directement et plus efficacement les communications des Prussiens avec le centre de leur pays, que ceux-ci, en débouchant de la haute Silésie vers Olmutz, ne sauraient couper celles des Autrichiens sur la large zone de la Moravie et de la Bohême.

» Si les Prussiens voulaient envahir l'Autriche par la Bohême, les montagnes des Géants qui séparent cette dernière province de la Silésie, n'offrant qu'un petit nombre de passages praticables pour une armée, et la voie ferrée de Zittau à Josephstadt s'étendant parallèlement à cette chaîne de montagnes, en échelonnant une armée le long de cette voie, entre les débouchés principaux de Josephstadt et Jungbunzlau, à l'aide de l'électricité et de la vapeur, on pourrait promptement concentrer le gros de cette armée sur le débouché qui serait menacé, pour y combattre, avec des masses réunies, les têtes des colonnes prussiennes à mesure qu'elles en sortiraient.

» Il est vrai que les voies ferrées, servant de lignes de manœuvres, devant nécessairement se trouver non loin du théâtre des opérations, et par suite à portée des coureurs ennemis, seront exposées à être mises promptement hors de service. On ne peut donc pas compter sur elles comme sur les routes ordinaires ; on doit toujours mettre une cer-

taine circonspection dans leur emploi. Cependant, le belligérant qui, au début des hostilités, s'en servira le premier, qui prendra vigoureusement l'offensive, aura de grandes chances de prévenir son adversaire sur ses propres lignes de manœuvres, de porter le désarroi dans son réseau de voies ferrées et de décider ainsi du sort de la campagne.

» Par exemple, si, comme on le dit, les Prussiens s'étendent de Sorau jusque dans la haute Silésie, sur un front de 80 lieues d'étendue, les Autrichiens échelonnés le long de leur ligne de manœuvres, pourraient aisément, à l'insu de leur adversaire, porter une masse d'infanterie sur leur extrême gauche, déboucher sur Gorlitz, s'emparer des points de bifurcation compris entre la frontière et Sorau, et porter ainsi le désarroi dans les lignes de manœuvres et d'alimentation des Prussiens.

» Ce premier succès obtenu, pour peu que leur général saurait en tirer un bon parti, déciderait immédiatement du sort de la campagne. Alors les Autrichiens, au lieu de se laisser séduire par l'occupation de la capitale ennemie, occupation qui compromettrait leurs propres communications, devraient, au lieu de marcher sur Berlin, se rabattre sur Breslau, pour prendre à revers la longue ligne d'opérations des Prussiens en Silésie, et, pendant qu'ils exécuteraient cette manœuvre hardie mais décisive, ordonner à tous leurs détachements restés en Bohême et en Moravie, d'attirer l'attention de l'ennemi par des démonstrations contre la haute Silésie, afin que ces diversions donnassent le plus de chances possible à leur armée opérant sur Breslau, de combattre séparément les corps prussiens.

» Une semblable manœuvre de la part des Prussiens contre l'Autriche, offrirait moins de chances de succès et présenterait plus de dangers : en opérant par leur gauche, par la haute Silésie, les communications des Prussiens seraient plus compromises que ne le seraient celles de leurs adversaires, qu'on ne saurait refouler que sur le centre

de l'empire. En opérant par leur droite ou par leur centre, de Gorlitz vers Jungbunzlau ou de Landschut vers Josephstadt, les Autrichiens n'ayant qu'à soutenir des attaques de front, un échec même ne les compromettrait guère, puisque dans le cas le plus défavorable ils auraient toujours la Bohême pour zone de retraite. »

Si, disons-nous, Benedek avait adopté un plan d'opération analogue à celui rapporté ci-dessus, Moltke, en voulant tout couvrir, reconnaissant lui-même « qu'il était parfaitement évident que l'armée concentrée en Bohême aurait pu tomber avec toutes ses forces sur l'une des moitiés de l'armée prussienne, » doit reconnaître aussi que, par suite, l'armée du prince Frédéric-Charles, opérant en Lusace, eût, selon toutes les probabilités, dû céder au nombre, et celle-ci battue, d'après le plan d'opération que nous venons d'exposer, alors celle de Silésie eût été complétement perdue.

Moltke, en s'étendant sur un trop grand front, en opérant avec trois armées séparées par des distances de 30 à 40 lieues, en vue d'empêcher une invasion en Silésie, d'éviter un petit mal, s'est donc exposé à subir un grand désastre.

Pour justifier cette manière de faire, il ne peut même pas alléguer qu'il était à sa connaissance que son adversaire n'avait pas son armée concentrée en Bohême ; bien au contraire, cette concentration était si conforme aux grands principes de la guerre, que lui, que nous, que presque tous les militaires supposaient que Benedek avait le gros de ses forces en avant de Prague, entre l'Elbe et l'Yser, prêtes à entrer en Lusace ou en Saxe.

Ce n'est que le 11 juin « qu'on a appris, à Berlin, que six des sept corps de l'armée autrichienne se trouvaient encore en Moravie, et alors la faute était commise ; toutes les dispositions étaient arrêtées pour opérer avec les trois armées prussiennes par la Saxe, la Lusace et la Silésie, sur la

Bohême ; il eût même été fort difficile, impossible même, de revenir sur cette décision.

« Quand des armées ont plus de 100 mille hommes, dit Moltke, elles possèdent par là même une grande indépendance. » Ceci est une vérité incontestée ; 100 mille hommes divisés en trois armées, opérant par trois zones séparées par de grandes distances, contre une armée réunie de 100 mille hommes, seraient encore beaucoup plus exposés que ne le seraient trois armées de 100 mille hommes chacune, opérant dans les mêmes conditions contre une armée de 300 mille hommes. Les difficultés de faire subsister les armées comme de les faire mouvoir ou de les faire manœuvrer, augmentent en raison de leurs masses ; et comme on trouve déjà difficilement des hommes capables de bien conduire de petites armées, il est évident qu'on trouvera encore plus difficilement des hommes pour bien conduire de grandes armées. Un général habile peut mettre en un même jour 100 mille hommes en action ; en un même laps de temps, il sera toujours difficile d'en mettre 200 ou 300 mille en action. Toutefois, nous ne conseillerons à personne de marcher, comme l'a fait M. le général de Moltke, avec plusieurs armées, par des zones très-éloignées les unes des autres, pour se réunir vers le point où se trouve concentrée l'armée ennemie. Sans doute, avec une armée de 100 mille hommes on peut en battre une plus forte : Vogel, avec ses 50 mille hommes, ramassés dans tous les coins, en a bien battu une de 120 mille, dont les troupes étaient pour le moins aussi bien armées que les siennes ; mais lui, au lieu de marcher par des zones convergeant vers le point où il pouvait supposer ses adversaires concentrés, a fait tout le contraire : il a constamment tenu son armée réunie au milieu des forces divisées de ses ennemis, afin de pouvoir les combattre séparément.

A propos de l'irrésolution des Saxons, Moltke jette une

très-grosse pierre dans le jardin de M. de Beust, qui passe, à tort ou à raison, pour une des sommités politiques de l'Europe. Il se peut que M. de Beust soit, comme on le dit, « un fin politique, » mais l'imprévoyance et le manque de volonté dont il a fait preuve avant la guerre de 1866 tendent à prouver qu'il n'a pas la taille d'un homme d'État.

M. de Beust avait un grand crédit en Autriche, et il était l'homme influent chez lui. Il était ou il n'était pas partisan de la guerre, n'importe; elle était imminente, il la voyait venir; il était l'âme de son parti; au lieu de tout préparer pour la bien faire, il ne fit rien, rien d'utile du moins, ni chez lui, ni en Autriche, ni en Bavière, ni sur le Mein. Si Benedek est coupable d'avoir mal mené la guerre sur le théâtre des opérations, les hommes d'État sont cent fois plus coupables encore de l'avoir mal préparée. Ce sont les dispositions préparatoires, prises dans le silence du cabinet, qui influent le plus sur le résultat final d'une guerre, et ces dispositions ont été si mal prises, si négligées, qu'on ne les découvre nulle part.

Dans tout ce qu'ont fait les adversaires de M. de Bismark, le décousu, l'irrésolution et l'imprévoyance ont été telles, qu'on est tenté de croire que les puissances en guerre contre la Prusse avaient négligé de combiner un plan d'ensemble :

Le 14 juin, la Diète de Francfort vote la mobilisation et la mise sur pied de guerre de l'armée fédérale, pour prendre l'offensive contre la Prusse; par ce vote inopportun, par cette maladresse politique, les hommes dévoués à l'Autriche provoquent la Prusse à déclarer immédiatement la guerre, alors que les armées de la Confédération se trouvaient encore sur le pied de paix.

L'armée du roi de Hanovre, surprise, obligée de quitter le terrain d'exercice pour entrer en campagne avec une partie de ses forces, presque entièrement dépourvue de muni-

tions, abandonnée par ses alliés, est obligée de mettre bas les armes, après sa victoire de Longensolka, parce que ses soldats manquent de cartouches.

L'armée de la Hesse-Électorale est obligée d'abandonner ses États, de fuir vers le Mein, pour échapper aux attaques inopinées des Prussiens.

Le 8e corps fédéral, les contingents de Wurtemberg, du grand-duché de Bade, de Hesse-Darmstadt et de Nassau, entrent en campagne presque sans matériel, dépourvus de beaucoup de choses pour bien faire la guerre.

La Bavière, qui peut mettre aisément 100 mille hommes sur pied, entre en campagne avec 50 mille ; et les plans sont si bien conçus, que le prince Charles, qui les commande et qui passe pour un général capable, ne parvient pas à faire sa jonction avec le prince de Hesse, qui commande le 8e corps.

Les Saxons ne tirent pas un coup de fusil sur leur propre territoire ; bien que leur capitale soit le point stratégique le plus important du théâtre de la guerre et que leurs alliés soient aussi intéressés qu'eux-mêmes à la défendre, on ne prend aucune mesure pour couvrir Dresde, et l'armée est obligée d'abandonner le pays sans combattre.

Sans doute, les Saxons ne pouvaient pas espérer tenir seuls, dans une ville ouverte, contre les forces prussiennes. Pour rester dans leur capitale, pour garder ce point stratégique, ils eussent dû prendre, d'avance, des mesures analogues à celles que nous avons publiées dans une *Notice* déjà citée sur le théâtre des guerres probables, mesures que les Prussiens n'ont pas manqué de prendre, dès le lendemain de leur entrée en Saxe.

Nous disions alors :

« Si la Saxe est entraînée dans le conflit, selon toutes les probabilités, c'est vers Dresde que convergeront les principales forces des belligérants, et c'est autour de cette capitale qu'auront lieu les premières rencontres.

» Si la Saxe reste neutre ; si cette neutralité est respectée et que la guerre reste localisée entre les deux grandes puissances, le territoire de la Prusse ne touchant à celui de l'Autriche que par la Silésie, cette province, éloignée du centre de puissance de la Prusse, comprimée entre la Pologne et la Bohême et complétement débordée par cette dernière, sera toujours une zone offrant de graves inconvénients pour la Prusse, opérant offensivement contre l'Autriche.

» Que la Saxe prenne fait et cause pour l'un des deux partis ou qu'elle reste neutre, si elle veut que son territoire soit respecté, elle sera obligée de rester armée.

» Dresde a une trop grande importance stratégique pour que les belligérants ne cherchent pas réciproquement à s'en emparer : l'Autriche, pour avoir un passage assuré sur l'Elbe et une base d'opérations au delà des montagnes de la Bohême, d'où elle couvrirait à la fois les sorties des défilés de ces montagnes et menacerait le centre de puissance de son adversaire ; la Prusse, pour empêcher l'Autriche de profiter des avantages que nous venons d'énumérer et pour être à même de combattre les colonnes de son adversaire à mesure qu'elles débouchent des montagnes dans la plaine.

» Si donc, depuis trois mois que la Saxe a vu poindre une guerre dans laquelle elle court le risque d'être entraînée, elle s'était décidée à renforcer le noyau de fortifications de sa capitale par un camp retranché, formé d'ouvrages de campagne seulement, la position de Dresde, ainsi développée, défendue par les 40 mille hommes qu'elle pourrait mettre sur pied, serait non-seulement une formidable machine de guerre pour prévenir l'invasion, mais encore cette machine donnerait à la Saxe une portée politique qu'elle ne saurait avoir avec une capitale exposée à être enlevée d'emblée par le premier arrivant.

» Dans l'éventualité d'une guerre entre l'Autriche et la Prusse, la Saxe, avec sa capitale fortifiée, pourrait prendre

une position expectante, afin d'attendre, avant de se prononcer, quel es événements politiques et militaires se fussent nettement dessinés. — Si, en 1756, l'Électeur avait eu sa capitale entourée d'un camp retranché, il n'eût probablement pas abandonné à l'ennemi le foyer politique, le centre de puissance de son État, pour aller se réfugier dans le camp de Pirna, où, privé de ressources et de l'appui moral et matériel de la nation, il dut bientôt capituler.

» Si la Saxe se rangeait du côté de l'Autriche, et si l'on parvenait à faire élever quelques ouvrages de campagne en avant de Dresde, dans le coude que forme le fleuve sur ce point, cette capitale constituerait évidemment une excellente base d'opérations et d'approvisionnements pour envahir la Prusse. »

Un personnage, qui devait avoir une certaine influence sur la direction à donner aux opérations de la guerre, à qui nous avions adressé un exemplaire de cet écrit, nous répondit « que lui aussi était grand partisan de l'occupation de » Dresde ; que depuis longtemps il avait démontré la nécessité de fortifier cette capitale à grand développement, » mais qu'on avait toujours reculé devant les difficultés de » trouver les millions pour exécuter ce grand travail.

Ce n'était pas encore trop tard alors : un ministre qui aurait eu la taille d'un homme d'État aurait encore trouvé le moyen de fortifier Dresde, avant l'ouverture des hostilités. L'idée d'élever en quelques semaines autour de Dresde un camp retranché n'a pas manqué de nous faire passer pour utopiste, bien que, quelques semaines plus tard, cette idée ait été réalisée par les Prussiens.

Depuis longtemps les Prussiens, ayant reconnu la nécessité d'occuper Dresde pour opérer avec sécurité en Bohême, le lendemain de leur entrée dans cette capitale, ils commencèrent à élever des travaux de défense autour de cette place, pour la couvrir contre les retours offensifs de l'ennemi : En quinze ou vingt jours, les Prussiens sont parvenus à forti-

fier Dresde, de manière à pouvoir tenir avec un corps de 25 mille hommes contre une armée formidable. (Voir 33e v., p. 168, du *Journal de l'Armée.*) Et ces fortifications se sont faites avec les bras et les millions de la Saxe, que son propre gouvernement n'avait pu trouver.

En Prusse, il est vrai, on avait un Bismark, qui a pour maxime : « Vouloir, c'est pouvoir... »

En Autriche, comme chez tous ses alliés, l'imprévoyance et l'irrésolution dominent dans tous les esprits : on ne sait ni prendre l'offensive ni se décider à rassembler l'armée dans une position défensive. Irrésolu sur tous les points, on se décide enfin à prendre une demi-mesure, à envoyer le corps de Clam-Galas, de ce malheureux Clam qui se fait battre partout, en Bohême, pour recueillir et renforcer, le cas échéant, l'armée saxonne ; et les six autres corps de l'armée autrichienne sont fourvoyés en Moravie, attirés dans cette direction par la malencontreuse forteresse d'Olmutz, qui ne manquera pas de causer plus tard la ruine complète de l'armée.

Bien que la Bohême soit le plus classique théâtre de guerre de l'Europe ; qu'il ait été le plus étudié de tous ; qu'il doive être connu par les hommes d'État aussi bien que par les militaires, et bien qu'enfin ce théâtre de guerre soit si favorable à l'Autriche et si défavorable à la Prusse, que Moltke lui-même prétend « qu'il ne pouvait pas faire autrement que (de commettre la faute grossière) de former deux armées » contre l'échiquier central de la Bohême, les Autrichiens ne savent pas se résoudre à décider sur quel point il conviendrait de concentrer leur armée.

Ils rassemblent d'abord les six corps de Moravie autour d'Olmutz, pour les diriger ensuite en toute hâte sur la Bohême, ce qui prouve bien que, sur l'Elbe comme sur le Mein, un plan d'ensemble fait complétement défaut.

L'Autriche, comme ses alliés, n'ayant ni homme d'État pour préparer la guerre au point de vue politique, ni général

pour la diriger sur le théâtre des opérations : la coupable imprévoyance des uns, l'irrésolution continuelle des autres se manifestant partout, l'hésitation gagne leurs armées, les ordres et les contre-ordres se croisent, on ne sait plus à qui obéir, leurs armées perdent confiance, la force morale les abandonne, elles se font battre dans toutes les rencontres et laissent entre les mains du vainqueur un grand nombre de prisonniers.

Invasion de la Saxe et de la Bohême.

(Voir croquis nº II.)

Le 15 juin, les forces prussiennes, environ un quart de million de soldats, étaient réparties sur un arc de cercle d'environ 100 lieues de développement, s'étendant de l'Elbe à l'Oder et enveloppant, au nord et à l'est, la Saxe et la Bohême. Cette formidable masse était divisée en trois armées : celle de droite, l'armée de l'Elbe, forte de 40 mille hommes, sous les ordres d'Herwarth de Bittenfeldt, avait son centre à Torgau ; celle du centre, la première armée, forte de 90 mille hommes, commandée par le prince Frédéric-Charles, était rassemblée en arrière de Gorlitz; celle de gauche, forte de 120 mille hommes, sous les ordres du prince royal, se trouvait autour de Neisse et de Glatz. Ces trois armées avaient ordre d'envahir la Saxe et la Bohême, pour se réunir à Gitschin.

Le 16, l'armée de l'Elbe entra en Saxe. Le roi Jean, avec sa petite armée, quitta sa capitale pour se retirer sur la Bohême. Jusqu'alors le corps de Clam, auquel se sont joints les Saxons, occupait seul cette contrée; ce ne fut que le 17 que les six autres corps restés en Moravie suivirent le premier corps en Bohême. Benedek avait l'intention, paraît-il, de réunir le gros de ses forces sur la rive droite du Haut-Elbe, à hauteur de Josephstadt, afin d'occuper une

position centrale par rapport aux opérations des trois armées prussiennes.

« Il semble, dit M. de Moltke, que le feldzeugmeister n'ait jamais perdu de vue ce projet, qui assurément était excellent en lui-même, et qu'il ait mis à exécution l'opiniâtreté inébranlable qui est une des belles qualités de cet homme de guerre si remarquable. Mais il reste à savoir si ce projet était encore bon au moment où il s'agissait de le mettre à exécution, au moment où les armées prussiennes étaient déjà en plein mouvement.

» S'il y a avantage à se placer sur la ligne centrale d'opérations (il veut dire, sans doute, au point d'intersection vers lequel convergent les lignes que suivent les armées de l'adversaire), il faut nécessairement avoir autour de soi assez d'espace pour qu'il soit possible d'aller chercher un de ses adversaires à une distance de plusieurs journées de marche et d'avoir encore assez de temps pour revenir ensuite sur l'autre. Si cet espace est très-restreint, on court le danger d'avoir affaire à ses deux adversaires à la fois. Quand une armée sur le champ de bataille est attaquée de front et de flanc, peu importe qu'elle soit sur la ligne centrale d'opérations : ce qui était pour elle un avantage au point de vue stratégique est devenu un désavantage au point de vue tactique. Si on laissait les Prussiens avancer jusqu'à l'Iser et à l'Elbe, si les quelques défilés où il fallait passer pour sortir de ces vallons tombaient en leur pouvoir, il est évident qu'il devint très-périlleux de s'avancer entre deux armées. En attaquant l'une des deux, on courait risque d'être soi-même attaqué par l'autre. »

Les deux paragraphes ci-dessus, écrits en vue de justifier les opérations de l'auteur, renferment les théories les plus fausses. D'abord, la concentration sur Josephstadt, qu'il désigne comme étant le point central par rapport aux opérations des deux, ou, pour mieux dire, des trois armées prussiennes, ne l'était pas ; Gitschin, l'endroit que Moltke

lui-même avait indiqué pour lieu de réunion, était précisément le point d'où Benedek eût pu le plus avantageusement combattre séparément ces deux armées, en se jetant d'abord sur celle qui déboucherait la première des montagnes dans la plaine et en revenant ensuite sur ses pas pour combattre l'autre.

C'est aussi une très-grande erreur de croire que les montagnes se défendent dans les montagnes mêmes, comme Moltke semble le croire. Nulle part les mouvements tournants ne sont plus difficiles à prévenir que dans les montagnes, et nulle part aussi ils n'exercent une aussi funeste influence sur le moral des défenseurs : il suffit que ceux qui défendent une gorge ou un col, resserré entre des berges coupées à pic, imprenable même par des attaques de front, entendent quelques coups de canon ou de fusil, sur leurs derrières ou sur l'un de leurs flancs, pour qu'ils perdent toute confiance, pour qu'ils se croient coupés et pris à dos.

« Nulle part, dit l'archiduc Charles, l'offensive n'a un » ascendant aussi puissant que dans la guerre des mon- » tagnes; je dirai même que les montagnes sont plus diffi- » ciles à défendre qu'à attaquer. »

Les montagnes ne se défendent pas, comme on le croit assez généralement, dans les gorges ou dans les cols; elles se défendent au pied des montagnes, aux sorties des défilés qui débouchent des montagnes dans la plaine; là où l'assaillant est obligé de déboucher d'un passage étroit et où le défenseur peut prendre une position enveloppant ce débouché.

Des militaires, qui passent pour très-savants, attribuent le désastre de la campagne de Bohême à ce que Benedek n'a pas assez énergiquement défendu les gorges et les cols des montagnes. Erreur grave; le contraire est plus vrai : c'est précisément parce qu'il a engagé trop de troupes dans les montagnes, qu'il s'est fait battre dans les gorges et

dans les cols, « *plus difficiles à défendre qu'à attaquer,* » qu'à Sadowa son armée a manqué de nerf, de confiance, de force morale. C'est précisément dans les montagnes qu'il a inutilement émoussé son armée.

Nous l'avons écrit avant la guerre, l'Autriche n'avait qu'à opter entre ces deux plans : « Prendre l'offensive en traversant les montagnes dans la direction de la Lusace, pour couper en deux le front morcelé de son adversaire ; ou, si elle ne pouvait pas prendre l'offensive, rassembler son armée derrière le chemin de fer formant la corde de l'arc de cercle que décrivent les montagnes par où les deux armées prussiennes devaient envahir la Bohême.

En optant pour le dernier plan, l'Autriche, ayant une voie ferrée pouvant servir de ligne de manœuvre, pour jeter alternativement une partie de ses forces de l'une extrémité de cette corde vers l'autre, aurait toujours pu réunir ses masses pour combattre séparément les colonnes ennemies à mesure qu'elles débouchaient des montagnes dans la plaine.

Dans le plan de Benedek, on découvre aisément l'idée exposée ci-dessus : ses actes ont démontré qu'il a voulu se mettre dans une position centrale par rapport aux opérations des armées prussiennes, opérations qu'il ne pouvait pas ignorer, puisqu'elles étaient connues par toute l'Europe. Mais le défaut d'ensemble qui a présidé à l'exécution de ce plan et la mauvaise répartition de ses troupes surtout l'ont fait échouer.

Bien que les six corps rassemblés autour d'Olmutz n'eussent commencé leur marche de concentration sur la Bohême que le 17, Benedek aurait pu avoir toutes ses forces échelonnées entre l'Elbe et l'Iser, prêtes à frapper avec ensemble alternativement à droite et à gauche ; s'il n'avait pas, contre les vrais principes, disséminé et émoussé ses forces dans les montagnes.

Pour jouir de l'avantage d'une position centrale, dit

M. de Moltke, « il faut avoir assez d'espace autour de soi pour aller chercher l'un de ses adversaires à une distance de plusieurs journées de marche. » A Rivoli, les corps des généraux d'Ocskay et de Koblos débouchent sur le plateau, quelques instants seulement avant que la tête de colonne de Quasdanowich se présente à la sortie du défilé d'Inconale, sur la droite des Français, et pendant que Lusignon les tourne sur leur gauche. Bien que ces trois corps se trouvassent tous très-rapprochés du plateau de Rivoli, le général Bonaparte est parvenu à les combattre séparément ; ce qui prouve que la théorie de Moltke n'est pas toujours bonne à suivre. Nous pourrions citer une multitude d'exemples analogues... Quand celui qui occupera la position centrale restera sur place, se laissera envelopper, comme Benedek à Sadowa, l'avantage stratégique dont il jouissait d'abord l'abandonnera dès que les manœuvres de tactique commenceront, et alors sa position sera d'autant plus vicieuse qu'elle sera plus concentrée et par suite plus exposée au feu convergent de son adversaire.

Il n'est pas juste non plus de dire : « Quand une armée sur le champ de bataille est attaquée de front et de flanc, peu importe qu'elle soit sur la ligne centrale ; ce qui était pour elle un avantage stratégique est devenu un désavantage tactique. » Erreur grave : A Austerlitz, Napoléon s'était laissé envelopper de toutes parts ; sans doute, si, au lieu de prendre l'initiative de l'attaque, il fût resté cloué au sol, s'il se fût laissé accabler par le feu convergent de ses adversaires, il est probable qu'il se fût fait battre ; mais, en prenant l'initiative de l'attaque, il a à la fois profité des avantages stratégiques et tactiques que procure généralement une position centrale à celui qui sait en tirer parti.

Enfin, c'est en pénétrant entre deux armées, ce que Moltke signale comme très-dangereux, que Vogel, avec 50,000 hommes, a défait ses adversaires qui en avaient plus de 100,000 à lui opposer. C'est en se tenant constamment

entre le prince de Hesse et le prince Charles de Bavière qu'il est parvenu à battre ses deux adversaires isolément, en vingt rencontres successives.

Reprenons le cours des opérations. Nous venons de voir que, le 16, les trois armées prussiennes se trouvaient : Celle de l'Elbe en Saxe; la première en Lusace, en arrière de Gorlitz; la deuxième en Silésie, autour de Neisse, et que l'armée de Benedek venait de quitter Olmutz pour se rendre en Bohême. Le 18, pendant que Benedek dirigeait ses six corps de la Moravie sur la Bohême, Herwarth entra à Dresde; le 19 il y fit séjour, et, sans perdre de temps, on chargea le colonel de Mertens de fortifier cette capitale, de mettre cette place immédiatement en état de tenir avec 25,000 hommes contre des forces considérables; et, pour ne point réduire l'armée d'opération, une division de réserve fut désignée pour remplacer l'armée de l'Elbe à Dresde, et Herwarth alla rejoindre le prince Frédéric-Charles.

Les 20 et 21, les deux armées prussiennes se rapprochèrent de la Bohême : celle de Frédéric-Charles, renforcée de Herwarth, pour y entrer par les défilés de Zittau; celle du prince de Prusse pour y entrer par les défilés de Glatz. Ces deux armées étaient séparées par un massif de montagnes d'environ 40 lieues d'étendue.

Le 22, les deux armées, la première établie à Gorlitz et la seconde à Neisse, reçurent la dépêche suivante :

« Par ordre de S. M. le Roi, les deux armées entreront
» en Bohême et prendront leurs mesures pour se rencontrer
» dans la direction de Gitschin. »

Dans les instructions de détail qui accompagnaient cette dépêche, il était dit : « Bien que Gitschin soit indiqué comme point de réunion des deux armées, il est bien entendu que cela ne veut pas dire qu'il faille quand même y

arriver; la réunion des armées dépendra absolument de la marche des événements. D'après tous les renseignements que nous possédons, il est tout à fait impossible que les Autrichiens puissent, d'ici à quelques jours, avoir réuni au nord de la Bohême la grande masse de leurs forces. En prenant l'initiative, nous pouvons peut-être trouver les forces ennemies divisées, et, en nous portant dans une autre direction, les attaquer, ayant pour nous la supériorité du nombre, et obtenir ainsi la victoire. Mais on ne devra jamais perdre de vue qu'il faut arriver à réunir toutes nos forces pour obtenir un résultat décisif. »

Le paragraphe qui précède, écrit par le militaire le plus savant de l'armée qui a la réputation d'être la plus savante de l'Europe, est digne de remarques : Il donne pour point de concentration des armées prussiennes Gitschin, situé à l'axe de l'éventail des voies de communication qui descendent des montagnes dans la plaine de la Bohême, précisément là où son adversaire devait avoir son armée concentrée; et il reconnaît que la réunion de ces armées *dépendra absolument de la marche des événements*, c'est-à-dire qu'il a compté sur la bienveillance du vainqueur de San-Martino pour parvenir à réunir ses armées sans les faire battre en détail. C'est donc bien plus à Benedek qu'à Moltke que la Prusse est redevable de la fructueuse campagne de Bohême.

Quoi qu'il en soit, la Prusse a jugé à propos d'entrer en Bohême sans au préalable envoyer une déclaration de guerre à l'Autriche. La résolution prise par la Diète, le 14, était, dit M. de Moltke, une déclaration de guerre contre la Prusse; cependant, le 23 au matin, on envoya aux avant-postes ennemis des parlementaires chargés de faire connaître « que l'attitude prise par l'Autriche à Francfort-sur-
» le-Mein était, par le fait, un commencement d'hostilités
» et que les troupes prussiennes avaient reçu l'ordre d'agir
» en conséquence. »

Les 23 et 24, les armées prussiennes entrèrent en Bohême : celle de Frédéric-Charles, par les défilés de la Lusace, par Gorlitz et par Zittau ; celle du prince royal, par le comté de Glatz.

Le croquis n° 2 indique les grandes directions de l'échiquier stratégique sur lequel les deux adversaires devaient se rencontrer.

La distance de Gorlitz à Neisse, le massif de montagnes qui séparait les deux armées prussiennes, est de 40 lieues ; de Gorlitz à Gitschin, il y a 22 lieues ; de Neisse à Gitschin, 32 lieues ; d'Olmutz à Gitschin, 36 lieues. Les deux princes et le feldzeugmeister étaient partis vers la même date, le 17, les deux premiers de Gorlitz et de Neisse, le dernier d'Olmutz. Celui-ci se trouvait, il est vrai, à une plus grande distance du point de concentration que Frédéric-Charles ; mais, par contre, celui-ci avait devant lui un corps ennemi qui pouvait retarder sa marche, lever la voie ferrée de Turnau à Zittau, tandis que Benedek pouvait circuler en toute sécurité sur celles de Brünn et d'Olmutz qui conduisent vers Gitschin.

Benedek, malgré la faute qu'il avait commise de rassembler d'abord son armée autour d'Olmutz, pouvait donc encore arriver à temps pour combattre les deux princes séparément ; mais le feldzeugmeister, en arrivant en Bohême, au lieu de tenir ses forces réunies le long de la voie ferrée, prêt à les jeter soit à droite soit à gauche, pour combattre avec ses masses réunies les Prussiens à mesure qu'ils sortaient des défilés des montagnes dans la plaine, jeta en toute hâte une partie de son armée par petits paquets dans les gorges des montagnes. Cette opération, n'ayant d'autre but que de retarder la marche de ses adversaires, éreinta et émoussa bien inutilement une grande partie de son armée.

Du 25 au 29 juin, les deux princes prussiens traversèrent

les montagnes, battant les Autrichiens dans presque toutes les rencontres. Clam-Galas, qui se trouvait avec 40 mille hommes devant les 130 mille hommes du prince Frédéric-Charles, fut successivement battu à Podol, à Turnau, à Munsegratz et à Gitschin.

Gablintz, Raming et l'archiduc Léopold se trouvèrent, avec le 10e, le 4e et le 8e corps, environ 60 mille hommes, devant le prince de Prusse, qui en avait 120 mille. Gablintz obtint d'abord un succès à Trautenau sur le 1er corps prussien; mais, le lendemain, ce dernier, soutenu par une division de la garde, reprit sa revanche, et Gablintz, abandonné à ses propres forces, fut battu à son tour. Le 4e et le 8e corps autrichiens, engagés successivement, reçurent à leur tour de terribles échecs à Nachod et Salitz.

On évalue à environ 40 mille hommes les pertes que les Autrichiens ont essuyées dans toutes ces rencontres.

Si Benedek s'était borné à faire observer les gorges des montagnes, comme cela doit se faire, par de petits détachements, pour l'informer des mouvements de l'ennemi, non-seulement il eût évité ces énormes pertes qui ont démoralisé son armée et relevé la confiance de celle de son adversaire, mais encore il aurait pu se trouver le 29 à côté de Clam-Galas, avec les Saxons et quatre des six corps qu'il avait emmenés de Moravie, pour combattre, dans la proportion de trois contre un, les 3e, 5e et 7e divisions du prince Frédéric-Charles qui ont accablé Clam-Galas à Gitschin. Ces trois divisions battues, il eût eu aisément raison de celles qui eussent débouché ensuite, et, après avoir remporté une victoire décisive sur Frédéric-Charles, il eût eu tout le temps — contrairement à l'opinion de Moltke, — de revenir sur ses pas pour accabler à son tour, isolément, le prince royal. Pour confirmer cette assertion, nous rapportons ci-joint le croquis, extrait de l'ouvrage de Moltke, indiquant l'emplacement des armées au 29 juin.

LÉGENDE.

PRUSSIENS,	AUTRICHIENS ET SAXONS,
les carrés noirs.	les carrés vides.
Les carrés avec chiffres arabes, des divisions d'infanterie ;	Les carrés avec chiffres romains, des corps d'armée ;
Ceux avec chiffres romains, des corps d'armée ;	Ceux avec des *c*, des divisions de cavalerie ;
Ceux avec des *c*, des divisions de cavalerie ;	Ceux avec des A, artillerie.
Ceux avec A, artillerie.	Carré accompagné d'un S, les Saxons.

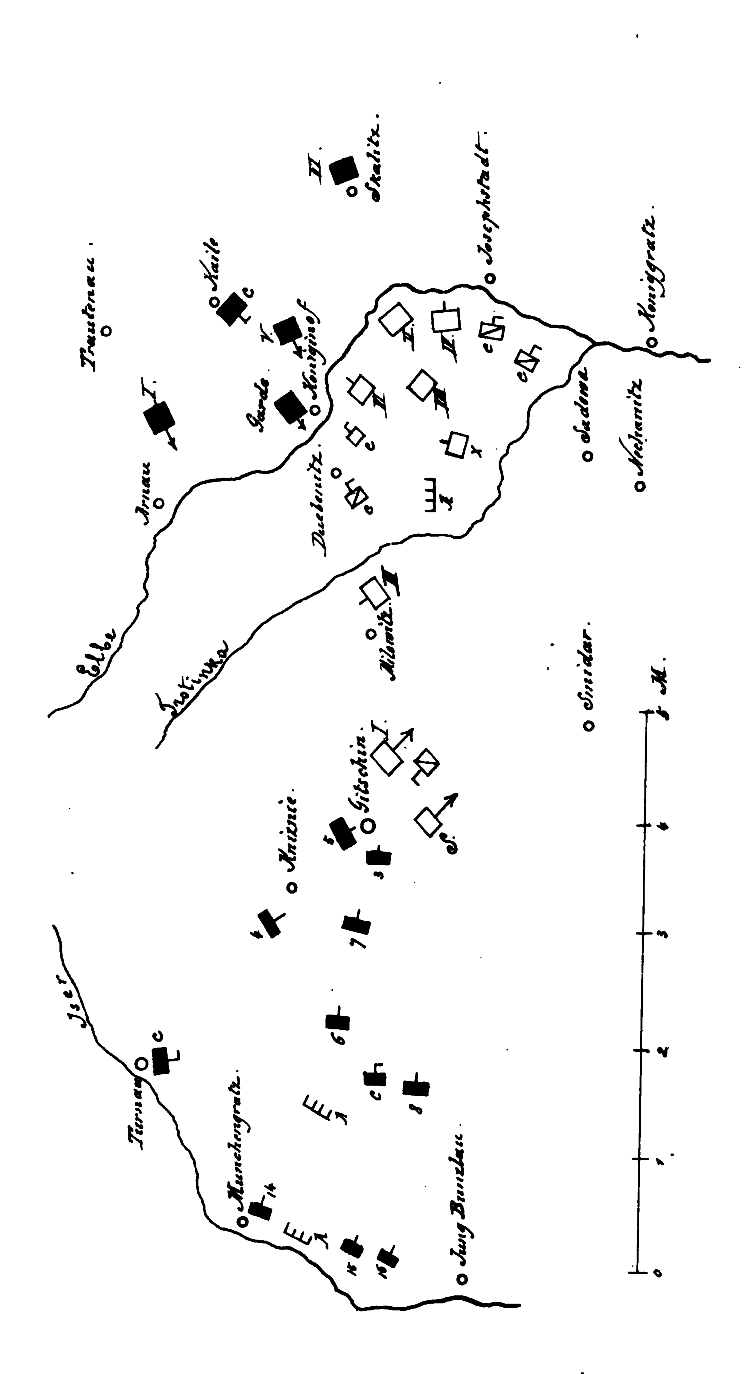
L'emplacement des troupes sur ce croquis démontre à l'évidence que Benedek, avec les corps qu'il avait jetés inopinément et contre les vrais principes dans les montagnes, aurait pu arriver aisément à temps à Gitschin pour aider Clam à battre le prince Frédéric-Charles aux débouchés des défilés, puis revenir sur ses pas avec ses corps pour faire face au prince royal, sans s'exposer à avoir les deux princes à la fois sur les bras.

Quoi qu'il en soit, le 30, Clam et les Saxons continuèrent leur mouvement de retraite ; le premier par la grande route qui passe à Sadowa, les Saxons par Smidar sur Neganitz. Benedek, avec les six autres corps, resta à Dubenitz, sur la berge droite de l'Elbe, dans la position qu'il occupait la veille.

La première armée prussienne continua son mouvement en avant : Frédéric-Charles suivit la route qu'avait prise Clam ; Herwarth prit à droite la direction que suivaient les Saxons.

Le même jour, le roi Guillaume quitta Berlin pour rejoindre son armée en Bohême.

Position des Armées le 29 Juin au soir.



Dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, le feldzeugmeister se décida à ramener son armée en arrière. Voici le texte de la dépêche qu'il envoya à ce propos de Dubenitz à l'Empereur : « Le 1er corps et les Saxons ont été refoulés ; cet échec m'oblige à reculer moi-même dans la direction de Kœniggratz. »

A propos du mouvement rétrograde des Autrichiens, Moltke fait une dissertation dans laquelle il énonce un précepte qui serait bien dangereux à suivre devant un adversaire tant soit peu habile. « A partir de ce moment, dit-il, les deux armées prussiennes étaient entièrement libres d'opérer leur jonction immédiate, si les circonstances faisaient juger cette mesure nécessaire. On préféra les laisser séparées : cette division, sans danger au point de vue stratégique, avait de très-grands avantages au point de vue tactique. Que l'on vînt à rencontrer l'ennemi dans une position d'où l'on ne pourrait pas le déloger en l'attaquant seulement de front, et l'on n'aurait réuni en un seul tout l'armée entière que pour être obligé de la diviser de nouveau, si l'on voulait pouvoir exécuter une attaque sur le flanc de cette position. Les armées n'étant qu'à une petite journée de marche l'une de l'autre, aucune d'elles n'était en danger si l'ennemi venait à l'attaquer, parce qu'alors il serait lui-même pris en flanc par l'autre. »

Ainsi, deux armées séparées d'une journée de marche, par un ennemi concentré entre les deux, se trouveraient dans des conditions stratégiques convenables et dans de meilleures conditions tactiques que si les deux étaient réunies !!! A Castiglione, à Rivoli, les deux adversaires du général Bonaparte ne se trouvaient pas à une journée de marche l'une de l'autre, et cependant ils ont été bel et bien battus séparément. A Waterloo, Grouchy se trouvait à une journée de marche du champ de bataille, et, fût-il parti à quatre heures du matin de Gembloux, les détachements prussiens qui observaient le cours de la Dyle l'eussent tou-

jours contenu assez longtemps sur cette rivière pour l'empêcher de prendre part à la bataille. A Austerlitz, les deux armées austro-russes n'étaient pas séparées par une journée de marche; elles étaient seulement étendues sur un front très-large, en vue de pouvoir assaillir l'armée française à la fois sur son front et sur ses deux ailes ; Napoléon, au lieu de se laisser accabler sur place par une attaque enveloppante, prit lui-même l'initiative et, malgré son infériorité numérique, perça le front de ses adversaires et les battit complétement. Si le feldzeugmeister, au lieu de se blottir derrière la Bistritz, pour y attendre les trois armées ennemies dans une position enveloppée, avait fait comme Napoléon à Austerlitz ; s'il s'était porté en avant avec le gros de ses forces pour se joindre à Clam-Galas vers Milowitz, en laissant deux corps pour contenir le prince royal sur la Trotinka, il pouvait encore combattre isolément, avec une supériorité numérique écrasante, l'armée prussienne du centre et se porter ensuite sur l'une des deux autres, pour l'accabler à son tour. Malheureusement, les désastres que l'armée autrichienne avait essuyés dans les montagnes avaient trop affaibli ses forces morales ; elle n'avait plus assez de ressort pour entreprendre avec des chances de succès une action vigoureuse, et son général n'avait pas assez d'audace pour entreprendre une telle manœuvre.

Le précepte que M. de Moltke préconise dans son livre lui a réussi sur le champ de bataille, parce que son adversaire s'est laissé accabler sur place; mais, chaque fois qu'on appliquera ce précepte devant un adversaire audacieux et entreprenant, il mènera à un résultat analogue à celui qu'il a amené à Rivoli, à Castiglione, à Austerlitz, à Waterloo, etc., etc.

Le 1er juillet, le roi étant arrivé à l'armée, son quartier général s'était établi au château de Sichrow, où M. Benedetti était venu rejoindre Sa Majesté. L'arrivée de ce diplomate

annonçant l'ouverture prochaine de négociations, était une raison pour pousser la guerre à outrance. Cependant, ce jour-là, le prince Frédéric-Charles ne se porta en avant que d'une demi-marche, et encore avec la plus grande circonspection, et le prince royal resta dans la vallée de l'Elbe, autour de Kœniginhof.

L'armée autrichienne quitta Daubenitz et alla bivaquer entre l'Elbe et la Bistritz : sa droite, appuyée au confluent de la Trotinka, son centre sur les hauteurs de Chlum et de Lipa, sa gauche appuyée aux Saxons établis à Nechanitz. Nechanitz est un gros village situé sur les deux rives de la Bistritz, ruisseau dont les abords sont si marécageux qu'on ne peut guère le passer que sur les ponts. Pour y opposer une défense purement passive, pour y arrêter un mouvement offensif de la part des Prussiens, ce village, bien défendu, pouvait opposer une très-longue résistance, même contre des forces très-supérieures.

Le 2, les positions des armées prussiennes restèrent sensiblement les mêmes : seulement la première armée se rapprocha de la Bistritz et Herwarth alla occuper Smidar. Du côté des Autrichiens, on se borna à faire passer les bagages sur la rive gauche de l'Elbe et à élever des retranchements autour de Chlum et de Lipa.

A propos de l'emplacement qu'occupèrent les armées des deux côtés pendant la journée du 2, nous trouvons dans l'ouvrage rédigé, sous la haute direction du général de Moltke, par le corps d'état-major de l'armée prussienne, les suppositions qui se firent jour sur les dispositions prises par Benedek pour recevoir la bataille, et les ordres qu'on donna en conséquence, dans le grand quartier-général du roi, la veille de la journée de Sadowa, sur les mesures à prendre pour l'attaquer.

« Ce jour-là, dit le livre que nous venons de citer, les avant-gardes des deux armées étaient à moins d'un mille

l'une de l'autre, et pourtant aucune des deux ne se doutait que l'autre fût aussi près d'elle et aussi concentrée.

« Du côté des Prussiens, on n'avait eu connaissance ni de la marche du gros de l'armée autrichienne sur Dubenetz, ni de sa retraite pendant la nuit. On croyait, au contraire, que la plus grande partie de l'armée ennemie occupait, en arrière de l'Elbe, une position dont les ailes s'appuyaient aux places fortes de Josephstadt et de Kœniggratz.

» Il fallait, ou attaquer les Autrichiens dans cette position, ou manœuvrer de manière à les obliger à en sortir.

» Dans le premier cas, il était nécessaire de faire marcher la 2e armée sur le flanc droit de la position, pendant que la première l'attaquerait de front.

» Dans le deuxième cas, il fallait que l'armée exécutât sous les yeux de l'ennemi une grande marche par le flanc droit, pour gagner Pardubitz, d'où elle menacerait toutes ses communications. Mais il fallait prendre ses précautions pour empêcher l'ennemi de sortir de sa position et de venir jeter le trouble dans cette manœuvre.

» Dans le premier cas, la 2e armée devait rester sur la rive gauche de l'Elbe ; dans le deuxième, il fallait la faire passer sur la rive droite. Avant de pouvoir prendre une détermination à cet égard, il était absolument nécessaire de se procurer une connaissance plus exacte de la situation de l'ennemi et de la nature du terrain, et surtout des difficultés que pouvaient opposer à une attaque, l'Elbe sur le front, l'Aupa sur le flanc de la position. Si ces difficultés étaient trop grandes, il fallait se résoudre à exécuter la marche par le flanc droit.

» C'est en considération de cette situation que furent donnés pour le 3 juillet les ordres qui suivent : ils sont datés du quartier général du roi, à Gitschin :

« Le général d'infanterie Herwarth sera dirigé sur » Chlumetz, avec mission d'observer Prague et de s'assurer » des ponts de Pardubitz. Les autres corps de la 1re armée se

porteront sur la ligne Neu-Bidzow-Horitz ; cependant l'aile gauche enverra sur Sadowa un détachement chargé de reconnaître la ligne de l'Elbe entre Kœniggratz et Josephstadt.

» Si l'on rencontre en avant de cette ligne des forces ennemies, et si elles ne sont pas trop considérables, on devra les attaquer immédiatement, en s'assurant autant que possible la supériorité sur elles.

» Le 1er corps s'avancera par Miletin sur Burglitz et Cerekwitz ; il sera chargé d'observer Josephstadt et de couvrir la 2e armée, pendant qu'elle exécutera sa marche par le flanc droit, si l'ordre lui en est donné.

» Les autres corps de la 2e armée resteront encore, le 3 juillet, sur la rive gauche de l'Elbe, et devront envoyer des reconnaissances vers l'Aupa et le Metau.

» Des rapports sur la nature du terrain et la situation de l'ennemi devront être immédiatement adressés au grand quartier général. Si la conclusion à tirer de ces rapports est que les deux armées rencontreront trop de difficultés pour pouvoir attaquer l'armée ennemie, que l'on suppose établie entre Kœniggratz et Josephstadt, ou que la plus grande partie de l'armée autrichienne a déjà évacué cette position, on continuera le mouvement général dans la direction de Pardubitz.

» La 2e armée prendra immédiatement ses mesures pour assurer la nourriture des troupes pendant cette marche.

» Les commandants en chef des deux armées enverront chaque soir des officiers prendre les ordres au quartier général de S. M. le Roi.

» Quartier général de Gitschin, le 2 juillet 1866.

» Signé : DE MOLTKE. »

« Cet ordre n'avait pas encore reçu un commencement

d'exécution, que déjà arrivaient des renseignements qui faisaient connaître la véritable situation de l'armée autrichienne et nécessitaient d'autres dispositions.

» Le colonel de Zychlinski avait été chargé d'occuper avec un détachement du 28ᵉ le château de Cerekwitz ; il adressa de là au prince Frédéric-Charles un rapport dans lequel il lui faisait savoir qu'il y avait un camp autrichien à Lipa. Des troupes devaient être rendues de Burglitz à Lipa le 1ᵉʳ juillet, entre 8 heures du matin et 3 heures de l'après-midi.

» Pour avoir des détails plus complets, on envoya de petits détachements dans la direction de Kœniggratz. Le major Unger, de l'état-major du commandant en chef de la 1ʳᵉ armée, étant allé de Milowitz à Dub, trouva la hauteur de Dub occupée, et apprit que la brigade Prohazka y avait pris position. On sut par des prisonniers qu'il y avait environ quatre corps d'armée sur la Bistritz : le IIIᵉ à Sadowa, le Xᵉ à Langenhof, le Iᵉʳ en arrière de celui-ci, les Saxons à Problus, et 10 régiments de cavalerie, avec beaucoup d'artillerie, à Lipa.

» Des officiers avaient vu de grands bivacs en avant et en arrière de Benatek, et appris que le IIIᵉ corps se trouvait à Sadowa.

» Ces officiers furent vivement poursuivis par l'ennemi ; mais ils étaient bien montés, et ces importantes nouvelles, qu'ils avaient recueillies eux-mêmes, arrivèrent au quartier général de la 1ʳᵉ armée, entre 6 et 7 heures du soir.

» Jusque-là, nous l'avons déjà dit, on n'avait connu, du côté des Prussiens, que la position des quatre corps autrichiens auxquels on avait eu affaire : les mouvements des autres étaient restés complétement inconnus. Quand on apprit la présence de masses de troupes aussi considérables près de Sadowa, on crut, non pas qu'elles faisaient une halte en marchant en retraite, mais qu'elles se portaient en avant pour attaquer. En tout cas, on savait qu'on était dans

le voisinage immédiat de l'ennemi, et le prince Frédéric-Charles prit immédiatement ses dispositions pour concentrer ses forces, en prévision de ce qui pourrait se passer le lendemain matin. Il expédia dès 9 heures du soir l'ordre suivant :

« La 1re armée se formera demain matin en bataille pour » attaquer la position de la Bistritz à Sadowa, sur la route » de Horitz à Kœniggratz.

» 1° La division Horn aura pris position à 2 heures du » matin à Milowitz ;

» 2° La division Fransecky se dirigera sur Cerekwitz » par Gross-Jeritz et prendra position à 2 heures du matin, » au château de Cerekwitz ;

» 3° Les divisions Manstein et Tumpling se mettront en » marche à 1 heure et demie du matin, sous les ordres du » général de Manstein, et iront se placer en réserve au sud » de Horitz, la division Manstein à l'est, la division Tumpling à l'ouest de la route de Horitz à Kœniggratz. On » espère que ces deux divisions auront atteint la position » qu'elles doivent occuper, vers 3 heures du matin ;

» 4° Dans le 2e corps d'armée, on dirigera une division » sur Psaneck, l'autre sur Bristan. Elles devront avoir pris » position sur ces deux points à 2 heures du matin ;

» 5° Dans le corps de cavalerie, on sellera les chevaux » au point du jour et on restera au bivac, prêt à marcher ;

» 6° La réserve d'artillerie de l'armée s'avancera » jusqu'à Horitz ; la réserve d'artillerie du 3e corps s'établira à cheval sur la route de Horitz à Miletin ; la réserve » d'artillerie du 3e corps s'établira à cheval sur la route de » Horitz à Miletin ; la réserve d'artillerie du 4e corps, » à cheval sur la route de Horitz-Gitschin-Libonitz ;

» 7° Le général d'infanterie Herwarth 1er réunira autant » de troupes de son corps d'armée qu'il pourra le faire, » marchera sur Nechanitz et y arrivera d'aussi grand » matin qu'il le pourra ;

» 8° Prière est adressée à S. A. le prince royal de s'éta-
» blir avec deux de ses corps d'armée en face de Joseph-
» stadt et de diriger un autre corps sur Gross-Burglitz;

» 9° Les troupes devront se relier aussi vite que pos-
» sible entre elles d'abord, puis, à l'aile droite, avec celles
» du général d'infanterie Herwarth 1er, à l'aile gauche, avec
» celles de la 2e armée...

» Je me tiendrai, à partir du point du jour, à Milowitz.

» Le général de cavalerie,

» Signé : FRÉDÉRIC-CHARLES. »

» A trois heures trois quarts, le prince Frédéric-Charles expédiait au prince royal la lettre suivante :

« S. M. le Roi m'a fait savoir qu'il avait chargé Votre
» Altesse Royale d'exécuter demain (3 juillet) une recon-
» naissance sur l'Aupa et le Metau. Le rapport d'une recon-
» naissance que j'ai fait faire aujourd'hui de ce côté, et ceux
» de mes avant-postes, m'ont appris que des forces enne-
» mies en nombre très-considérable sont réunies à Sadowa
» et à Lipa, sur la route de Horitz à Kœniggratz ; elles ont
» des avant-gardes jusqu'à Dub; mon intention est de les
» attaquer demain, 3 juillet, et de les rejeter sur l'Elbe,
» conformément à mes instructions.

» Comme, d'autre part, de grandes masses de troupes
» ennemies, venant de Josephstadt, sont passées sur la rive
» droite de l'Elbe, je ne puis pas leur supposer d'autre
» projet que d'opérer sur mon flanc droit, dans le cas où,
» de mon côté, je voudrais marcher sur Kœniggratz. Cette
» diversion m'obligerait à diviser mes forces, ce qui m'em-
» pêcherait d'atteindre complétement le but que je me pro-
» pose, c'est-à-dire la destruction du corps ennemi que j'ai
» devant moi.

» Je prie donc Votre Altesse Royale de vouloir bien
» couvrir mon flanc gauche demain matin, en faisant avan-

» cer le corps de la garde, ou même un plus grand nombre
» de troupes, sur la rive droite de l'Elbe, par Kœniginhof,
» dans la direction de Josephstadt. J'insiste d'autant plus
» sur cette demande que, de mon côté, je ne puis pas
» espérer que le corps de Bonin arrive à temps, à cause de
» la grande distance où il se trouve, et que, d'autre part,
» je suppose qu'en exécutant demain la reconnaissance
» dont elle est chargée, Votre Altesse Royale ne rencon-
» trera pas des forces ennemies considérables. J'ajoute que
» mon aile gauche sera établie à Gross-Jeritz et Cerekwitz.

» Signé : FRÉDÉRIC-CHARLES, prince de Prusse. »

» L'ordre adressé au général Herwarth était conçu de la manière suivante :

« La 1re armée se formera en bataille demain matin, au
» point du jour, pour attaquer la position de la Bistritz à
» Sadowa, sur la route de Horitz à Kœniggratz. Le géné-
» ral Herwarth se mettra en marche avec toutes les
» troupes qu'il pourra rendre disponibles, se dirigera sur
» Nechanitz et y arrivera le plus tôt possible. Je me tiendrai
» au commencement à Milowitz.
» Rendre compte aussitôt que possible de l'heure de
» l'arrivée à Nechanitz et du chiffre des forces qui y seront
» arrivées.

» Signé : FRÉDÉRIC-CHARLES, prince de Prusse. »

» Le général Herwarth reçut cet ordre à minuit et demi ; il donna aussitôt l'ordre de mouvement suivant :

« Les Autrichiens occupent encore la ligne de la Bistritz
» et la route de Horitz-Dub-Kœniggratz. La 1re armée les
» attaquera sur cette route demain au point du jour ; l'armée
» de l'Elbe s'avancera sur le flanc gauche de l'ennemi ; le

» point de direction générale sera Nechanitz. Les divisions
» se mettront en marche à 3 heures du matin.

» Le quartier général marchera avec l'avant-garde.

« Signé : HERWARTH. »

» Quand ces ordres eurent été distribués, le général de Voigts-Rhetz, chef d'état-major général de la 1re armée, se rendit à Gitschin, pour en rendre compte et porter en même temps les renseignements recueillis par la 1re armée. Il y arriva à 11 heures du soir.

» Le roi prit aussitôt la détermination d'attaquer l'ennemi avec toutes ses forces en avant de l'Elbe, sans se préoccuper de savoir si l'on avait devant soi l'armée autrichienne tout entière ou seulement une partie considérable de cette armée. On osait à peine espérer qu'elle serait là tout entière; mais, du moins, s'il fallait plus tard attaquer la position de l'Elbe, cette opération serait bien plus facile après un combat heureux, et la situation des armées prussiennes donnait tout lieu de compter sur une victoire pour le lendemain.

Sur l'ordre de S. M. le Roi, on expédia sur-le-champ la dépêche suivante à la 2e armée :

« D'après les renseignements recueillis par la 1re armée,
» l'ennemi s'est avancé jusqu'à Sadowa, sur la Bistritz : il a
» réuni sur ce point une force d'environ trois corps, qui
» peuvent encore recevoir des renforts; il est probable
» qu'une rencontre aura lieu demain matin de bonne heure,
» entre lui et la 1re armée.

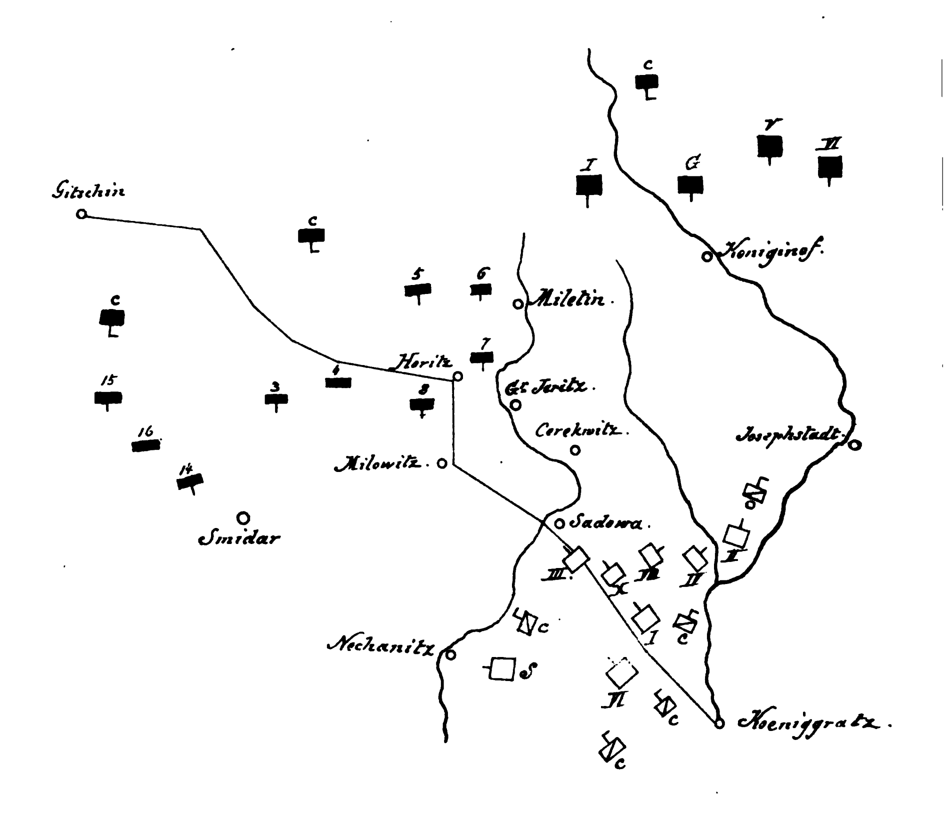
» D'après les ordres envoyés à la 1re armée, elle aura
» demain matin, 3 juillet, à 2 heures du matin, deux divi-
» sions à Horitz, une à Milowitz, une à Cerekwitz, deux à
» Psanek et Bristan, le corps de cavalerie à Gutwasser.

» Votre Altesse Royale voudra bien prendre sur-le-
» champ les dispositions nécessaires pour venir au secours
» de la 1re armée avec toutes ses forces, en se dirigeant sur

Position des deux Armées le 2 Juillet au soir.

Carrés noirs, Prussiens.
Chiffres arabes, Divisions d'infanterie.
c, Divisions de cavalerie.
Chiffres romains Corps d'armée.
G, Corps de la Garde.

Carrés vides, Autrichiens.
Chiffres romains, Corps d'armée.
C, Divisions de cavalerie.
S, Saxons.



» le flanc droit de l'ennemi, qu'elle trouvera probablement
» en marche, et en l'attaquant immédiatement. Les ordres
» qui ont été envoyés d'ici aujourd'hui dans l'après-midi
» avaient un objet différent et sont maintenant non avenus.

» Signé : DE MOLTKE. »

« Pour pouvoir porter un jugement sur la bataille de Kœniggratz, il faut, ajoute Moltke, commencer par se rappeler quelle était, le 2 juillet, la situation de chacun des corps d'armée et de chacune des divisions. Le croquis ci-joint permet de voir d'un coup d'œil l'ensemble des détails que nous avons donnés à ce sujet, et il ne nous reste qu'à indiquer les points où se trouvaient les quartiers généraux :

» Celui de S. M. le roi était à Gitschin ;

» Celui du prince Frédéric-Charles, à Kamenitz ;

» Celui du prince royal, à Kœniginhof ;

» Celui du général Herwarth, à Hochwesely.

» Le feldzeugmeister Benedek avait transféré le sien dans le faubourg de Prague, de Kœniggratz.

» Les armées prussiennes avaient volontairement conservé un front d'une étendue de cinq milles environ. Les troupes les plus rapprochées de l'ennemi étaient les avant-gardes de la 7e et de la 8e division ; elles étaient à Milowitz, Gross-Jeritz et Cerekwitz.

» L'armée autrichienne était réunie tout entière en arrière du ruisseau de la Bistritz, ayant à dos la place de Kœniggratz et l'Elbe, et l'espace qu'elle occupait n'avait guère plus d'un mille de long. Depuis cinq jours déjà elle était concentrée ; or il devient très-difficile de nourrir une armée ainsi massée ; de plus, elle ne peut plus que bivaquer ; par suite, ses forces s'épuisent et tous ses mouvements sont entravés par les difficultés les plus grandes. Déjà, le 1er juillet, il lui avait fallu 24 heures pour faire une marche dont la longueur n'était en moyenne que de deux milles : c'était le résultat de sa situation.

» Ces conditions obligeaient de hâter le dénoûment, et il est certain qu'elles ont dû contribuer pour beaucoup à la détermination prise par le feldzeugmeister d'accepter la bataille le jour où les Prussiens continueraient à se porter en avant. Ajoutons encore que les commandants des corps d'armée et les chefs d'état-major avaient été convoqués au grand quartier général le 2 juillet, et qu'ils avaient affirmé à l'unanimité, ou peu s'en faut, que leurs troupes étaient animées du meilleur esprit, et qu'elles n'avaient pas de désir plus vif que de livrer le plus tôt possible une grande bataille décisive.

» Si, comme l'affirment des documents autrichiens, le feldzeugmeister Benedek avait déjà formé le projet de battre en retraite sur Vienne, il l'abandonna devant ces affirmations. »

On doit le reconnaître, ces suppositions étonnent autant qu'elles intéressent : les deux armées se trouvent en présence sans s'en douter réciproquement! Ce qui ne prouve ni pour la vigilance ni pour l'intelligence des états-majors des deux armées. Le grand état-major de l'armée prussienne suppose, au contraire, l'armée autrichienne en position derrière l'Elbe, ses ailes appuyées aux forteresses de Kœniggratz et de Josephstadt. Quelle raison a donc pu faire supposer à Moltke que son adversaire se serait livré à lui pieds et poings liés, en blottissant son armée entre deux forteresses, son front couvert par un fleuve paralysant tout retour offensif !!!

Si les Autrichiens s'étaient réellement ainsi livrés à M. de Moltke, qu'eût-il eu à craindre d'exécuter une marche de flanc devant une armée qui, n'osant pas se présenter en rase campagne, se fût blottie entre deux forteresses et derrière un fleuve? Et qu'eût-il eu besoin de courir à Pardubitz, pour menacer les communications de cette armée, alors qu'il eût pu la mettre immédiatement dans la plus

fâcheuse condition possible, par une simple démonstration sur son front et en la menaçant à revers, de l'enfermer dans l'impasse où elle se fût trouvée fourvoyée?

Ces suppositions, prises séparément ou dans leur ensemble, ne témoignent bien certainement pas en faveur d'une grande perspicacité de la part du grand état-major prussien.

Quand, dans l'après-midi du 2, de nouveaux renseignements firent connaître la véritable position des Autrichiens, on donna des ordres qui achevèrent de disloquer complétement l'armée prussienne.

Il suffit de jeter les yeux sur le croquis ci-contre (indiquant les positions des deux armées le 2 au soir), pour se convaincre que l'emplacement de l'armée prussienne — représentée par les carrés vides — par rapport à l'emplacement de l'armée autrichienne — représentée par les carrés pleins — donnait à celle-ci sur celle-là, au point de vue de la position, une supériorité incommensurable.

Le 3, à 4 heures du matin, bien que l'armée autrichienne eût été fortement éprouvée dans les montagnes, si elle avait eu à sa tête un général hardi et entreprenant, elle avait encore assez de ressort pour percer le centre ennemi. Même avec des troupes déjà émoussées, quand on peut parvenir à les présenter en masse devant les forces divisées de son adversaire, on a encore toutes les chances de vaincre. Si Benedek, au lieu d'attendre que les deux princes vinssent avec toutes leurs forces réunies l'accabler et le déborder sur place par un feu convergent, d'autant plus meurtrier pour son armée que ses masses étaient plus concentrées, s'était lui-même jeté avec la masse de ses forces sur les divisions disloquées et sans cohésion de la 1re armée, il eût pu battre celle-ci avant l'arrivée de la 2e, encore échelonnée derrière l'Elbe, au delà de Koniginhof, à plus d'une journée de marche de Milowitz, pour Benedek, la clef de la position du prince Frédéric-Charles.

Et quand Moltke, pour pallier la faute qu'il a commise

de donner une trop grande extension à son front, dit qu'il devenait très-difficile de faire vivre une armée concentrée pendant quelques jours, et que c'est cette difficulté qui a obligé en quelque sorte Benedek d'accepter la bataille dans des conditions défavorables, c'est une allégation sans fondement : personne n'ignore qu'il est très-difficile de tenir une grande armée concentrée, mais il faut, comme le dit Frédéric, savoir supporter de petits maux pour éviter de grands désastres ; et, quant à l'armée de Benedek en particulier, appuyée sur deux forteresses, avec une voie ferrée libre sur ses derrières, à moins de négligence coupable, elle devait être abondamment approvisionnée. Et si même il eût voulu hâter le dénoûment, raison de plus de ne pas attendre qu'il fût attaqué, pour prendre lui-même l'initiative de l'attaque avant que les armées des deux princes se fussent réunies.

De l'exposé qui précède il ressort donc, d'une manière incontestable et incontestée, que depuis l'ouverture des hostilités, du 16 juin au 3 juillet, à une heure très-avancée même dans la journée, les forces prussiennes, divisées en deux et en trois gros paquets, se sont constamment trouvées dans un état de crise tel, que si elles avaient eu affaire à un général entreprenant, de la trempe de Pélissier, par exemple, elles n'eussent pu échapper à un désastre. — On verra plus loin que, sur ce point, notre opinion s'accorde avec celle d'un grand nombre de ceux qui ont écrit sur cette campagne.

BATAILLE DE SADOWA.

(Voir le croquis.)

Nous venons de voir, sur le croquis extrait de l'ouvrage du général de Moltke, que le 2 au soir Benedek avait son armée tout entière sous la main, tandis que les trois armées

prussiennes se trouvaient disloquées sur un arc de cercle de 50 kilomètres de développement, enveloppant Benedek à Sadowa, exactement comme les Austro-Russes avaient enveloppé Napoléon à Austerlitz.

L'instruction que le feldzeugmeister donna pour la bataille du lendemain, et dont nous rapportons le texte ci-dessous, faisait pressentir que l'armée autrichienne, qui cependant se trouvait dans les mêmes conditions où s'était trouvée celle des Français à Austerlitz, aboutirait à un résultat diamétralement opposé à celui que Napoléon avait obtenu le 2 décembre 1805.

Voici ce curieux document :

« *Kœniggratz, faubourg de Prague, le* 2 *juillet* 1866.

» Des renseignements qui nous sont arrivés aujourd'hui
» nous apprennent que de grandes masses de troupes enne-
» mies sont réunies aux environs de Neu-Bidsow et de
» Smidar et du côté de Horitz; nos avant-gardes ont déjà
» engagé quelques escarmouches avec celles de l'ennemi, à
» Kobilitz et à Sucha. D'après la situation qu'occupe l'enne-
» mi, il est possible qu'il attaque demain : suivant toute
» probabilité, le corps le plus exposé est le corps d'armée
» saxon. Dans ce cas, voici les ordres auxquels on devra
» se conformer.

» Le corps d'armée saxon occupera les hauteurs de Papo-
» witz, en repliant un peu son aile gauche en arrière, et la
» fera couvrir par quelques troupes de cavalerie. On ne pla-
» cera en avant du front de cette position que des avant-
» gardes; la 1re division de cavalerie légère s'établira sur
» un bon terrain à gauche et un peu en arrière de cette
» position, à Problus et à Prim, et formera l'extrême
» gauche. Le Xe corps prendra position à la droite du corps
» saxon; enfin, le IIIe corps occupera, à la droite du Xe,
» les hauteurs de Lipa et de Chlum. Le VIIIe corps servira

» de soutien au corps saxon et s'établira en arrière de ce
» dernier.

» Tant que l'attaque sera restreinte à notre aile gauche,
» les troupes qui n'ont pas été désignées dans le paragraphe
» précédent n'auront qu'à se tenir prêtes à marcher. Mais
» si l'ennemi venait à donner de plus grandes proportions
» à son attaque et s'il l'étendait en même temps à notre
» centre et à notre droite, l'armée entière se formerait en
» bataille et adopterait les dispositions suivantes :

» Le IVe corps se déploiera à la droite du IIIe, sur les
» hauteurs de Chlum et de Nedelist : le IIe corps se placera
» à côté de lui et formera l'extrême droite. La 2e division
» de cavalerie légère ira s'établir en arrière de Nedelist et
» s'y tiendra prête à marcher. Le VIe corps se réunira sur
» les hauteurs de Wsestra ; le 1er corps ira se placer à Ros-
» nitz, et tous deux se formeront sur ces deux points en
» colonnes serrées. La 1re et la 3e division de cavalerie de
» réserve iront se placer à Sweti, la 2e division de cava-
» lerie de réserve, à Briza.

» Dans la deuxième supposition, celle d'une attaque
» générale, le Ier et le VIe corps, les cinq divisions de cava-
» lerie et la réserve d'artillerie de l'armée, formeront la
» réserve générale et resteront exclusivement à ma dispo-
» sition : la réserve d'artillerie de l'armée ira s'établir en
» arrière du Ier et du VIe corps.

» L'armée tout entière devra être prête de bonne heure
» à livrer bataille ; le corps qui sera attaqué le premier le
» fera savoir sans délai à ceux qui, d'après cette instruc-
» tion, seront placés le plus près de lui, et ceux-ci trans-
» mettront à leur tour la communication qu'ils auront reçue.
» Le VIIIe corps quittera sur-le-champ le campement qu'il
» occupera en ce moment ; il enverra d'avance un officier au
» quartier général du corps saxon : suivant l'état des
» choses, et si la lutte était engagée ou sur le point de
» l'être, cet officier reviendrait au galop au-devant du

» VIIIe corps et lui servirait de guide pour l'amener dans la » position qu'il doit prendre en arrière du corps saxon. S'il » n'y avait pas d'apparence que l'ennemi vînt attaquer, le » VIIIe corps irait s'établir à Charbusitz et y camperait.

» Si l'aile gauche de l'armée est seule attaquée, je me » tiendrai près d'elle ; dans le cas d'une attaque générale, » je me placerai sur la hauteur de Chlum.

» Si l'armée était obligée de battre en retraite, ce mou- » vement s'exécuterait par la route de Horitz sur Hohen- » mauth, en passant en dehors de la place (de Kœnig- » gratz).

» Dès que l'ordre de battre en retraite aura été donné, » le IIe et le IVe corps devront faire jeter des ponts de » bateaux sur l'Elbe : le IIe corps, deux ponts entre Loche- » nitz et Predmeritz, le IVe deux ponts également, à » Placka.

» S'ils n'ont pas un matériel suffisant, ils en demande- » ront aux équipages du 6e bataillon de pionniers. S'il » fallait créer des communications pour arriver sur les » points où seront établis les ponts, ils devront également » faire exécuter les travaux nécessaires.

» Le Ier corps fera immédiatement jeter un pont par les » pionniers sur l'Aler, à Zwinar. On enverra des officiers » pour rendre compte verbalement ou par écrit de l'exécu- » tion de cet ordre, et on devra indiquer d'une manière » précise les points choisis pour l'établissement des ponts.

» Une instruction spéciale sera donnée demain pour le cas » où l'on marcherait en retraite.

» Signé : BENEDEK. »

Cette instruction dénote à l'évidence que Benedek n'avait nulle envie de profiter de l'état de crise dans lequel se trouvait son adversaire ; qu'il ne songeait même pas à la possibilité de prendre l'initiative de l'attaque, pas même à la possibilité d'un retour offensif ; qu'il était résolu à attendre

l'ennemi sur place, à se laisser envelopper; qu'il n'acceptait la bataille qu'à regret; qu'il avait préconçu l'idée qu'il serait battu; enfin, qu'il était dominé par le sentiment de savoir de quelle manière il opérerait le plus sûrement sa retraite. Or le général qui, avant l'action, ne songe qu'à la retraite, ferait mieux de ne pas se battre, de se retirer immédiatement, car la fortune des batailles abandonne toujours celui qui n'a pas la ferme volonté de vaincre.

Ajoutez à cela que l'armée autrichienne, composée de six nations différentes, était peu homogène, et que ses officiers généraux étaient si peu d'accord que, la veille et l'avant-veille de la bataille, on dut renvoyer deux chefs de corps d'armée, l'archiduc Léopold et le malheureux Clam, et qu'on dut aussi remplacer le chef et le sous-chef d'état-major de l'armée, les généraux Henickstein et Krismanic.

Néanmoins, Benedek s'était formé en bataille en avant de Kœniggratz, sur le plateau qui sépare la vallée de l'Elbe de celle de la Bistritz. Le front de sa position formait une équerre, dont le sommet de l'angle se trouvait en avant de Chlum et de Lipa, et dont les extrémités des deux branches s'appuyaient l'une à l'Elbe à hauteur de Lochnitz, l'autre à la Bistritz à hauteur de Nechanitz. La branche de droite faisait face à l'armée du prince royal, celle de gauche à l'armée du prince Frédéric-Charles.

Les villages de Chlum et de Lipa, situés au sommet de l'angle que formaient les deux faces du front de défense, formaient donc le saillant de la position, la partie la plus vulnérable et, par conséquent, le point d'attaque.

Pour rendre cette partie du front plus forte, le colonel du génie Pidoll avait été chargé d'ériger des retranchements sur la colline qui relie Lipa à Chlum et à Nederlist, et d'y élever des batteries, en vue, sans doute, de contenir les attaques de l'armée venant de Silésie. En avant de Chlum surtout, sur le saillant de la position, exposé aux feux convergents, on avait accumulé batterie sur batterie. Aussi,

nous verrons plus loin que les attaques enveloppantes des Prussiens ont eu facilement raison de cette défense maladroitement accumulée autour du point saillant de la position.

Quant aux travaux à élever sur la branche de gauche, faisant face à la Ire armée, le matin du 3, alors qu'il eût mieux valu de se préparer au combat que d'élever des retranchements, on discutait encore sur la méthode à employer pour renforcer cette aile. Le colonel de Pidoll y envoya le major du génie Ghyczy, avec six bataillons de pionniers, et continua lui-même, avec les troupes du génie, à augmenter encore les ouvrages autour de Lipa et de Chlum.

Tous ces ouvrages, paraît-il, étaient mal conditionnés, et mal placés surtout : disposés contrairement aux règles de la tactique, ils furent plus nuisibles qu'utiles. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le n° 64 du *Kamerad*, de Vienne, année 1866 : « Enfin, personne ne fit savoir au 4e corps que » la ligne de front était masquée par les épaulements pré- » parés pour les pièces. Quand on les aperçut, le matin du » 3 juillet, on ne put s'empêcher d'être surpris de ce qu'on » les avait placés dans les parties basses du terrain, et » comme les pentes sur lesquelles ils se trouvaient étaient » vues de tous les côtés, on dut nécessairement supposer » qu'ils étaient destinés, en cas de retraite, à permettre au » moins d'y prolonger tant soit peu la résistance. »

Voilà sommairement la description de la position qu'occupait l'armée austro-saxonne pour recevoir la bataille, le 3 au matin, description qui, à l'aide du croquis indiquant l'emplacement des troupes, permettra de simplifier considérablement le récit de la bataille et de suivre aisément les manœuvres des deux armées en présence.

Nous venons de voir que, le 2 au soir, l'armée du prince

royal se trouvait encore au delà de Kœniginhof, sur la gauche de l'Elbe, c'est-à-dire à une forte journée de marche du champ de bataille; que l'armée du prince Frédéric-Charles et celle d'Herwarth étaient échelonnées des deux côtés de la route de Gitschin à Sadowa, sur une grande profondeur et sur un front de plus de 6 lieues de largeur; et, enfin, que le Roi, ayant décidé de livrer bataille le lendemain, avait donné des ordres pour y faire participer les trois armées, si toutefois le feldzeugmeister ne se décidait pas à opérer la retraite pendant la nuit, comme il paraît en avoir eu l'intention, afin d'éviter une rencontre générale avec l'Elbe à dos.

Le prince Frédéric-Charles se hâta de prendre des mesures en conséquence; ses six divisions reçurent l'ordre de se porter en avant; les quatre premières arrivèrent de grand matin à Psanek, Bristan, Milowitz et Crekewitz; les deux dernières restèrent en réserve plus en arrière vers Horitz; la cavalerie ne quitta pas son bivac.

Herwarth, qui ne reçut les instructions du grand quartier général qu'à 2 heures du matin, n'arriva à sa destination à Nechanitz que vers 9 heures.

Le prince royal, n'ayant reçu les instructions du Roi que vers 4 heures du matin, donna des ordres à ses quatre corps de se mettre immédiatement en marche vers la Trotinka.

Les ordres étaient bien donnés pour faire participer les trois armées à la bataille décisive; Herwarth et le prince Frédéric-Charles pouvaient arriver assez à temps sur la Bistritz, un peu décousus et à une assez grande distance l'un de l'autre, il est vrai, mais l'arrivée du prince de Prusse, qui avait une étape à faire pour atteindre le champ de bataille probable, était très-hypothétique, et, dans tous les cas, il ne pouvait arriver en face de Chlum que tard dans la journée,

Ainsi le 3, à 4 heures du matin, alors que Benedek avait

sous la main ses sept corps d'armée, et les Saxons, non loin de lui, observant à Nechanitz le passage de la Bistritz, les trois armées prussiennes se trouvaient dans un état de crise déplorable : Celle d'Herwarth était en marche sur Nechanitz; celle de Frédéric-Charles se trouvait répartie en six paquets sur un front de plus de trois lieues, et celle du prince royal était encore derrière l'Elbe, à une bonne journée de marche de la Bistritz. Si donc, à 6 heures du matin, Benedek, bien inspiré, avait pris l'initiative de l'attaque, en laissant les Saxons devant Herwarth, et deux de ses sept corps en face du Prince royal, et marchant avec ses cinq autres corps sur Milowitz, il aurait pu combattre quatre contre un, et la prise de ce village ne pouvait manquer d'amener pour lui le résultat que la prise de Pratzen avait procuré à Napoléon pendant la journée d'Austerlitz.

Dans le cours de cette campagne, c'était la dernière fois que la fortune des armes s'offrait à Benedek. Au lieu de la saisir des deux mains, il lui tourna le dos; au lieu de regarder son adversaire en face, il regarda derrière lui; au lieu de chercher le moyen de vaincre, il ne songea qu'à la retraite; et s'il accepta la bataille sur la Bistritz, ce ne fut pas avec l'espoir de vaincre, mais pour les mêmes raisons qu'en 1812 Kutusoff avait accepté la bataille sur la Moskowa, c'est-à-dire pour satisfaire à l'opinion publique et sauver l'honneur des armes.

Devant un tel adversaire, on se crée aisément la réputation de grand capitaine.

Vers 6 heures du matin, le feldzeugmeister, au lieu de porter son armée en avant pour percer celle de son adversaire par son centre, replia jusque derrière la Bistritz ses avant-postes devant les avant-gardes ennemies et laissa tranquillement les trois armées prussiennes opérer leur marche enveloppante.

Le prince Frédéric-Charles, qui se trouvait alors à

Milowitz, donna à son armée l'ordre de se rapprocher de la Bistritz, et Herwarth lui fit connaître qu'il serait, entre 8 et 9 heures, à Nechanitz avec 36 bataillons.

« Ainsi, dit Moltke, tout semblait assurer la coopération de toutes les forces prussiennes à la bataille décisive, si réellement l'ennemi voulait l'accepter ce jour-là. » Grâce à l'irrésolution du feldzeugmeister, ces prévisions se réalisèrent à la grande satisfaction du général prussien : les trois armées purent achever leur mouvement enveloppant, sans que Benedek y mît obstacle.

Vers 9 heures du matin, la 1re armée et celle de l'Elbe se trouvaient rassemblées sur la Bistritz : la première, autour de Sadowa; celle de l'Elbe, en arrière de Nechanitz.

La 2e armée était en train de passer l'Elbe à Koniginhof, pour se porter au secours du prince Frédéric-Charles, qui n'avait pas encore tous ses apaisements sur ce que l'ennemi pouvait tenter contre lui avant l'arrivée du Prince royal.

Dans les conditions où se trouvaient les deux partis, la conduite du prince Frédéric était toute tracée : occuper l'ennemi sur son front, de manière à faire réussir les manœuvres tournantes des deux armées opérant sur ses deux ailes, était ce que le prince avait à faire de mieux, et, on doit le reconnaître, il a bien réussi dans cette délicate mission.

« Pour la réussite du plan de la bataille, dit Moltke, tout dépendait de l'attitude du centre de la première armée ; par conséquent, il fallait qu'elle fît la résistance la plus opiniâtre sur le terrain qu'on avait gagné jusqu'à ce moment, mais elle ne devait pas se porter en avant, parce que ce mouvement ne pouvait s'exécuter sans danger et qu'elle se serait exposée par là à être repoussée par l'ennemi avant que les deux armées des ailes fussent assez avancées pour pouvoir prendre une part efficace à l'action. » — Dans cette réflexion, le général prussien reconnaît lui-même le danger qu'offrait la manœuvre tournante par les deux ailes

avec une masse opérant isolément au centre, manœuvre qui, du reste, n'a été couronnée de succès que parce que l'armée autrichienne est restée dans l'inaction la plus complète.

« Cependant, ajoute Moltke, il était indispensable de donner de l'occupation à l'ennemi sur tous les points de son front, jusqu'à l'arrivée de la 2e armée. Pour cela, il fallait passer la Bistritz, et, comme l'avant-garde de la 7e division avait déjà pris pied solidement sur l'autre rive, on en vint à avancer peu à peu par l'aile gauche. La 8e division, puis la 4e et la 3e, suivirent successivement, à des intervalles assez éloignés, ces mouvements, tandis que la 5e, la 6e, et le corps de cavalerie, restèrent tout le temps en réserve sur la rive droite. »

Est-il croyable que Benedek, avec 184 mille hommes sous la main, déduction faite des Saxons, en position à Nechanitz, devant l'armée de l'Elbe, laisse déboucher des ponts de la Bistritz, successivement et à des intervalles assez éloignés, quatre divisions, sans pouvoir les jeter l'une après l'autre dans le ruisseau !

Quoi qu'il en soit, voyons comment les choses se sont passées : pendant que l'armée du Prince royal opérait le passage de l'Elbe à Koniginhof, à 20 kilomètres de Sadowa, et que celle de Herwarth se portait de Smidar vers Nechanitz, situé à 10 kilomètres en aval de Sadowa, Frédéric-Charles amena ses six divisions d'infanterie vers la Bistritz, en formant les échelons par la gauche : l'échelon le plus avancé, la 7e division, celle de Fransceky, et deux bataillons de la 8e division Horn, passèrent la Bistritz près de Sadowa et allèrent occuper les bois situés au delà du ruisseau, à droite et à gauche de la route de Kœniggratz. Le gros de la 8e division resta derrière le pont de Sadowa, à hauteur de ce village, couvert par la Bistritz la 3e et 4e division s'établirent plus à droite, en avant de Mzan et de Zwadilka. La 5e et la 6e restèrent en réserve derrière la 8e, prêtes à repousser les attaques, si les Autrichiens ten-

taient de percer ce centre. La cavalerie et une grande partie de l'artillerie se trouvaient encore très en arrière.

L'échelon de gauche, la division Fransceky et les deux bataillons de la 8e, se trouvaient donc seuls sur la rive ennemie de la Bistritz, en présence de toutes les forces réunies des Autrichiens. Ces quatorze bataillons, exposés aux attaques de toutes les forces ennemies, jugèrent prudent de s'arrêter dans les bois situés à droite et à gauche de la route. La 7e division se jeta dans le bois de gauche, les deux bataillons de la 8e occupèrent celui de droite. C'est dans ces deux bois que se sont livrés les combats les plus acharnés, et c'est là, autant qu'à Chlum, que s'est décidé le sort de la journée.

Vers 9 heures du matin, les Autrichiens, n'ayant immédiatement devant eux d'autre ennemi que ces quatorze bataillons, se décidèrent enfin à descendre des hauteurs de Cistowa et de Lipa, pour attaquer les bois.

Les troupes de Fransceky, malgré leur infériorité numérique, se défendent bravement ; obligées de céder devant le nombre d'ennemis toujours croissant, elles perdent du terrain, mais ne reculent que lentement en disputant chaque arbre. Des deux côtés on se bat bravement : on se défend avec autant d'acharnement qu'on déploie de vigueur dans l'attaque ; de part et d'autre on essuie de grandes pertes, sans que ni les uns ni les autres paraissent s'en occuper ; l'intensité de la fusillade augmentait continuellement dans toutes les parties du bois ; le nombre des assaillants allait toujours croissant ; sur plusieurs points les défenseurs sont refoulés hors du bois dans la direction de Benatek ; Fransceky, se trouvant là avec sa réserve, les rassemble autour de lui et les fait successivement ramener au combat. Le bois avait une assez grande étendue, et le général, en renouvelant cette manœuvre à plusieurs reprises, parvient à faire traîner le combat en longueur, à occuper les masses autrichiennes à une attaque toujours lente et difficile, et enfin il réussit

à faire durer l'action assez longtemps pour donner aux avant-gardes du Prince royal le temps de faire des démonstrations sur Racitz et Horenowes, démonstrations qui, en attirant sur elles une partie des assaillants du bois, dégagent en partie Fransceky et lui permettent de se maintenir dans sa position.

Il était alors environ 2 heures de relevée; jusque-là les trois armées prussiennes étaient restées complétement séparées. Fransceky, en attirant sur lui le gros des forces ennemies, et en les occupant pendant plus de trois heures à prendre et à reprendre des parties du bois de Cistowa, avait ainsi procuré à l'avant-garde du Prince royal et à Herwarth le temps d'arriver sur les deux ailes des Autrichiens, pour prendre part à la bataille, ce qui ne pouvait manquer de décider du sort de la journée.

L'armée du Prince royal suivait de près son avant-garde : il était alors plus de 2 heures. Sa droite, le 1er corps, avait pris la direction de Cerckwitz; son centre, la garde, celle d'Horenowes; sa gauche, le 6e corps, était en train de passer la Trotinka à Racitz et à Trotinka; son 5e corps suivait au centre derrière la garde.

Vers 3 heures, la 1re division de la garde, la plus avancée du front d'attaque de la 2e armée, arrivée à Horenowes, se décida à enlever le village de Chlum, situé en arrière de l'angle que formaient les deux branches du front de défense des Autrichiens.

Cette partie saillante du front de défense, Chlum et Lipa, était entourée de batteries étagées les unes au-dessus des autres, formant un cercle de fer vomissant des boulets et de la mitraille dans toutes les directions. Plusieurs brigades des 3e et 4e corps étaient déployées en avant de Chlum; un bataillon était chargé de la défense du village et un autre bataillon était placé en réserve derrière le village. Pour le vulgaire et pour les militaires mêmes qui n'ont pas l'œil exercé à la tactique des batailles, Chlum devait paraître inabordable.

Pour préluder à l'attaque de cette position, formidable en apparence du moins, on fait avancer les quatre batteries divisionnaires de la garde et ses quatre batteries de réserve. Ces huit batteries se déploient sur les hauteurs en avant d'Horenowes, de manière à envelopper Chlum. Le ravage qu'exerce le feu convergent de ces 48 pièces est d'autant plus meurtrier et produit un effet moral d'autant plus funeste sur les défenseurs, que leurs masses sont plus fortes et plus multipliées. Cette terrible canonnade, à laquelle les Autrichiens répondent par un plus grand nombre de canons, mais par un feu divergent et par conséquent moins efficace, n'attira guère, paraît-il, l'attention de Benedek. Persuadé que son centre était invulnérable, préoccupé encore de l'attaque du prince Frédéric-Charles et inquiété surtout par le mouvement tournant du 6ᵉ corps prussien qui descendait le long de l'Elbe vers Lochnitz, pour prévenir les Autrichiens sur leur ligne de retraite, il ne donna aucun ordre et ne prit aucune mesure pour prévenir le danger qui le menaçait sur son centre, pour prévenir l'attaque de la 1ʳᵉ division de la garde prussienne, en train de préparer la prise de Chlum.

Le baron Hiller, qui conduisait cette attaque, avait divisé ses troupes en trois échelons, sous les ordres des colonels de Pape, d'Obernitz et de Kessel.

Le général-major d'Avensleben, qui dirigeait l'avant-garde de ces trois échelons, avait en première ligne quatre compagnies du 2ᵉ régiment de la garde, suivies de la brigade de Pape, composée de quatre bataillons d'infanterie, de deux compagnies de chasseurs et de deux escadrons de hussards, formant le Iᵉʳ échelon; la brigade d'Obernitz, quatre bataillons du 1ᵉʳ et 3ᵉ régiment de la garde, formaient le 2ᵉ échelon; la brigade de Kessel, trois bataillons de fusiliers, deux compagnies de chasseurs, deux compagnies de pionniers et deux escadrons de hussards, formaient le 3ᵉ échelon.

Le centre de cette division avait pour point de direction le clocher de Chlum, en laissant celui de Maarlowed sur sa droite. La brigade de Pape ayant reçu l'ordre de s'arrêter dans le bas-fond à l'est de Maslowed, et celle d'Obernitz devant faire halte pour déployer, la brigade de Kessel passa en première ligne. Ces troupes marchèrent à l'attaque sous le feu de la formidable ligne de batteries, de plus de 100 bouches à feu, établie sur les hauteurs en avant de Chlum.

Ces troupes n'eussent certes pu braver le feu d'un aussi grand nombre de canons, si le tir en campagne des pièces rayées était aussi redoutable qu'on le prétend généralement. Il est vrai que les brigades prussiennes, en suivant les anfractuosités du terrain, arrivèrent à couvert jusque près de la ligne des batteries, et que leur avant-garde avait pénétré dans cette ligne et porté le désordre dans les batteries, avant que les brigades ne fussent très-exposées à leur feu.

Jusque-là, l'attaque dirigée contre Chlum avait échappé au regard de ceux qui occupaient le village ; ce qui donne à supposer, dit Moltke, « que jusqu'alors la lutte engagée avec la 1re armée avait exclusivement attiré l'attention des Autrichiens. » Ce ne fut qu'en sortant des bas-fonds de Marlowied que les échelons prussiens furent exposés au feu des défenseurs de Chlum. Les brigades se divisent alors en une multitude de petites colonnes, lesquelles, à l'aide du moindre pli de terrain, se soustrayant au feu de la défense, parviennent à entourer le village de tous les côtés : la 1re et la 2e compagnie du 1er régiment de la garde l'attaquent à l'est, et, pendant que la 3e compagnie le tourne au sud, la 1re compagnie de chasseurs y entre par une attaque de front. En un instant la lisière du village est enlevée d'assaut sur tous les points.

Le 2e bataillon du régiment Saxe-Meiningen, spécialement chargé de la défense de Chlum, s'étant replié vers le centre

du village, cherche à prolonger la défense. Le chef du régiment, le colonel Stawetzky, y est tué, le commandant du bataillon y est grièvement blessé, et la plus grande partie du bataillon est faite prisonnière.

Chlum était tombé au pouvoir des Prussiens, sous l'effort de quelques compagnies seulement, bien que cependant presque toutes les forces autrichiennes se trouvassent concentrées autour de ce point ! ! !

La prise de ce village est une énigme aussi difficile à comprendre qu'à expliquer.

Il est vrai que Chlum, le point saillant de la position, ne pouvait opposer qu'un feu divergent au feu convergent de l'attaque, et que les batteries placées en avant du village étaient si mal disposées, que les avant-gardes ennemies ont pu les surprendre et y porter le désordre, avant d'arriver sous le feu du village (1). Cependant, malgré ces désavantages, quand on conserve un peu de calme, on ne laisse pas percer son centre par quelques compagnies, alors qu'on a sous la main de formidables réserves... A Leipzig, l'emplacement du village de Probstheyda, par rapport au front de défense des Français, avait une grande analogie avec celui de Chlum. Là 400 grenadiers disputèrent le village à un corps de 17,000 hommes, pendant toute une journée. A Probstheyda, les masses étaient placées en arrière du village; à Chlum, le corps de bataille se trouvait en avant du village. Voilà probablement l'énigme du succès de ce brillant fait d'armes, qui témoigne grandement en faveur de l'emploi des petites colonnes et des démonstrations multipliées pour l'attaque des localités.

Reprenons le récit de la bataille.

---

(1) Nous avons vu plus haut que l'opinion des officiers du 4e corps autrichien reconnaissait aussi la mauvaise disposition de ces batteries.

Il était alors environ 3 heures; la première division de la garde se trouvait toujours isolée et fractionnée au milieu de toute l'armée autrichienne : après la prise de Chlum, deux bataillons de cette division couvrirent le village au sud; dix compagnies s'étendirent le long de la crête des hauteurs dans la direction de Nedelist, où elles enlevèrent dans les retranchements un grand nombre de canons et firent plier les brigades Brandenstein et Pœckh, chargées de garder ces retranchements. Enfin, plus au sud, vers Rosbritz, sept ou huit compagnies préposées à la garde des canons enlevés à l'ennemi, sont menacées par toute une division de cavalerie ennemie, accompagnée de ses deux batteries. Dès que les escadrons se montrent, l'infanterie prussienne fait feu sur eux. Les deux batteries de la cavalerie répondent à ce feu par une décharge à mitraille, et les escadrons se portent en avant. « Alors, dit Moltke, six de ces compagnies, les 1re, 2e, 3e, 5e, 10e et 11e des fusiliers, et les 1er et 2e régiments de la garde commencèrent à se mettre en mouvement pour se diriger vers l'extrémité septentrionale de Rosbritz; en voyant paraître la cavalerie sur la route, elles lui firent face, et, comptant sur l'efficacité de leur feu, elles se déployèrent... Un régiment de uhlans et un régiment de cuirassiers, formés en colonne, marchèrent en tête; l'autre régiment de cuirassiers suivait en colonne serrée... les détachements prussiens les plus avancés ouvrirent le feu : ils n'étaient guère à plus de 200 pas; aussi produisirent-ils un effet extraordinaire : les débris des premiers escadrons de cuirassiers et de uhlans se confondirent en s'enfuyant vers la droite; les escadrons suivants firent demi-tour et se retirèrent vers Langenhof. Cette cavalerie avait subi d'énormes pertes : le colonel du 11e cuirassiers était grièvement blessé; le 1er escadron de ce régiment était anéanti; on pouvait estimer le total des pertes à plus de 200 hommes. »

A la droite des Prussiens, quatre compagnies repoussèrent les retours offensifs sortant des villages de Lipa et de Langenhof, *encore occupés par les Autrichiens.* Un de ces retours, s'étant trouvé sur le derrière des Prussiens, était déjà arrivé à l'église de Chlum, quand il fut fait prisonnier par la 11e compagnie du 1er régiment de la garde.

Il paraît que ce ne fut que très tard, que Benedek fut informé de la prise de Chlum! C'est à ne pas le croire, si on ne trouvait pas, dans le livre quasi-officiel de l'état-major prussien, le récit que voici : « Le feldzeugmeister continuait, paraît-il, à ne pas voir le danger que les progrès de la 2e armée faisaient courir à l'armée autrichienne : il n'avait pas quitté son poste, à côté des batteries entre Chlum et Lipa, et toute son attention était concentrée sur la lutte engagée sur le front de sa ligne, quand on vint, à 2 heures trois quarts, le surprendre en lui apportant la nouvelle que les Prussiens étaient maîtres de Chlum, sur ses derrières. Il partit immédiatement au galop vers ce village ; mais, comme il en approchait, il fut accueilli par une fusillade. Un de ses aides de camp, le major comte Grunne, tomba frappé mortellement, et son escorte perdit beaucoup de monde. »

Il n'y avait plus à en douter, Chlum était occupé par les Prussiens. Benedek voulut alors gagner sa réserve en passant par Rosbritz ; mais ce village étant également tombé au pouvoir de l'ennemi, lui et son état-major reçurent presque à bout portant une seconde décharge qui blessa l'archiduc Guillaume à la tête.

Benedek, en se rabattant par sa droite, regagna alors les nombreuses réserves dont il disposait encore : Son 1er et son 6e corps, la masse de sa cavalerie, en tout plus de 70 escadrons et une grande partie de son artillerie, n'étaient pas encore entrés en ligne. Le feldzeugmeister avait conservé la funeste habitude, usitée depuis des siècles dans l'armée autrichienne, *de garder ses réserves intactes pour proté-*

ger la retraite, au lieu de s'en servir pour gagner la bataille.

Est-il croyable que la division Fransceky et deux bàtaillons de la 8e division, ensemble 14 bataillons, 2 escadrons, 2 batteries et 2 compagnies de pionniers, en tout une douzaine de mille hommes, aient pu tenir seuls sur la rive gauche de la Bistritz, depuis 6 heures du matin jusqu'à 2 heures de l'après-dînée, pendant huit mortelles heures, devant toutes les forces autrichiennes réunies sur le plateau de Chlum ; et que, vers 3 heures, 180 mille Autrichiens, disposant de près de 1,000 canons, concentrés autour de Chlum, aient laissé prendre ce village par la tête de colonne d'une division de la garde prussienne, par quelques compagnies seulement! Nous venons de le voir, tout cela est vrai, et cependant les troupes autrichiennes ne sont certes ni moins bonnes ni moins braves que les troupes prussiennes.

Cette infériorité sur le champ de bataille provient essentiellement de la manie qu'ont contractée les généraux autrichiens de tenir la masse de leurs forces en réserve, de n'engager que des têtes de colonnes, de manquer de confiance et d'initiative. A Magenta, par exemple, leur 3e corps, 5 brigades, arrivent dans le flanc droit des Français, défendû par deux bataillons seulement; Schwarzenberg, qui commande ces 5 brigades, en laisse une à Robecco, deux au vieux pont de Magenta et porte les deux autres en avant, par les deux rives du canal, et enfin arrive avec une seule brigade devant la redoute occupée par les deux bataillons français. De cette brigade, formée sur deux lignes, il engage la première ligne, c'est-à-dire deux bataillons du régiment roi des Belges, et un bataillon de chasseurs. Les deux bataillons français, bien postés derrière un épaulement, repoussent les trois bataillons autrichiens et paralysent ainsi l'action du 3e corps... A Solférino, à la fin de la journée, alors que toutes les troupes de leurs adversaires ont été engagées, il reste aux Autrichiens, autour de Guidizzolo, le 9e et le 11e corps, une partie du 3e et une partie de la cava-

lerie, plus de 60 mille hommes, qui ne sont pas encore entrés en ligne. Au lieu de les faire donner pour gagner la bataille, ils préfèrent les employer à couvrir la retraite... Et si à Novare les Autrichiens ont été victorieux, c'est parce qu'ils ont eu affaire à un adversaire ayant encore moins d'initiative qu'eux : à Novare, l'archiduc Albert, depuis le vainqueur de Custozza, est arrivé avec sa division sur le champ de bataille à 10 heures du matin, tandis que les autres divisions autrichiennes n'y sont arrivées que successivement à 2 heures et à 4 heures de l'après-midi, et en suivant les deux rives de la Gogna. Si les Piémontais s'étaient jetés sur les têtes des colonnes autrichiennes, ils eussent écrasé successivement toutes leurs divisions.

A Sadowa, le vainqueur de Saint-Martino, qui est un rude soldat, un habile divisionnaire, un bon chef de corps d'armée même, après avoir rejoint ses réserves placées entre Sweti et Wsestar, tenta un retour offensif sur Rosberitz ; trois fortes colonnes du 6e corps marchèrent concentriquement sur ce village, défendu seulement par un demi-bataillon de la garde prussienne, et l'enlevèrent malgré le feu qui en sortait de toutes parts ; mais, quand les colonnes autrichiennes voulurent déboucher de Rosberitz, pour attaquer les quelques compagnies de la garde prussienne qui se trouvaient là, encore très-isolées, le lieutenant-colonel comte Waldersée ayant réuni autour de son drapeau, planté en terre, à la sortie du village, quelques centaines d'hommes de tous les régiments et les deux batteries de la 1re division de la garde, accabla ces colonnes d'un feu convergent et les refoula dans les débouchés d'où elles tentaient de sortir. A partir de ce moment, le sort de la journée était fixé : Benedek préféra employer ses réserves disponibles à préparer la retraite plutôt qu'à tenter de nouveaux efforts, qui n'eussent pu ramener la victoire dans son armée, par un succès partiel obtenu en avant de son centre. La bataille était décidément perdue.

Benedek avait trop tardé de prendre l'offensive; son armée s'était trop accumulée sur son centre. Contenue de front et débordée sur ses deux ailes, il ne pouvait plus la déployer : Sur sa droite, la brigade du 6e corps prussien, Hanenfeldt, avait gagné le village de Lochenitz et s'était emparée des ponts par où les 2e et 4e corps autrichiens étaient en train d'opérer leur retraite, et leur avait enlevé 52 canons et 5,000 prisonniers. Sur la gauche de Benedek, Herwarth était parvenu à passer la Bistritz au village de Nechanitz, défendu par les Saxons et par le 8e corps autrichien, avec beaucoup de bravoure, mais d'une manière peu intelligente. Enfin, Herwarth avait successivement enlevé les villages de Lubnau, de Prim et de Problus, et, vers 4 heures, alors que Benedek venait de voir échouer son retour offensif contre Rosberitz, Herwarth menaçait le village de Briza, situé sur le derrière des réserves autrichiennes, à cheval sur la route de Kœniggratz. Au centre, l'armée du prince Frédéric-Charles, qui jusqu'alors s'était tenue sur la défensive, à hauteur de Sadowa, s'était aussi portée en avant, de sorte que l'armée autrichienne, refoulée ainsi sur un espace très-restreint et enveloppée par le feu convergent des trois armées prussiennes, souffrait horriblement de ce feu, dont les projectiles, ricochant dans tous les sens, durent produire un terrible ravage dans ces masses accumulées.

Benedek, pour soustraire son armée à ces souffrances, pour opérer sa retraite, n'avait plus d'autres issues que les ponts de l'Elbe : Jusqu'alors le gros de la cavalerie autrichienne n'avait pas été engagé, et l'artillerie, trop accumulée autour de Chlum et placée dans des épaulements dont les emplacements avaient été mal choisis, n'avait joué qu'un triste rôle; pendant la retraite, au contraire, ces deux armes, conduites par des officiers intelligents et braves, se sont sacrifiées pour sauver l'armée.

Benedek, bien que pressé de front et sur ses deux flancs, avec un fleuve à dos, ramena son armée en assez bon ordre

sur la rive gauche de l'Elbe : sa gauche, les Saxons et le 8e corps, se replièrent en très-bon ordre en partie sur Pardubitz, en partie vers Kœniggratz; son centre passa l'Elbe sur des ponts jetés sur le fleuve en aval de la forteresse. Ce passage était couvert par une formidable ligne de batteries, élevées entre les villages de Placitz et de Kukelna, et soutenues par des masses de cavalerie. La droite de l'armée devait passer l'Elbe dans la forteresse et sur les ponts de Klacka et de Lochnitz ; mais ces deux derniers étant tombés au pouvoir du 6e corps prussien, et une partie de cette aile devant passer par Kœniggratz, les longs et étroits passages qui traversent les fortifications s'encombrèrent bientôt, et le commandant de la place, au lieu de prendre des mesures pour dégager l'encombrement, fit fermer les portes. Sur ce point, le désordre allait croissant : vers le soir, l'artillerie et la cavalerie, qui avaient protégé la retraite, se rabattant aussi en partie sur la forteresse, trouvant les portes fermées, durent chercher un passage plus bas, en arrière de Placitz, qu'ils avaient si vaillamment défendu.

Comme on l'a toujours vu quand on s'est servi de forteresses comme refuges ou comme points d'appui aux armées en campagne, cela s'est encore présenté. Cette fois encore, la forteresse a été plus nuisible qu'utile à l'armée qui s'en est servie ; c'est devant les remparts de Kœniggratz, là où on avait compté trouver un abri et un passage sûr, que s'est produit le plus grand désordre dans la retraite. Le long et étroit défilé qui traverse les ouvrages avancés de la place s'étant promptement obstrués, on avait dû refermer les portes, et ce ne fut que vers 11 heures du soir qu'on put les ouvrir pour livrer passage aux masses de troupes entremêlées et accumulées autour de ces remparts.

Du côté des Prussiens, le mouvement en avant, avec trois armées convergeant vers un même point, avait aussi amené du désordre dans leurs rangs : les deux armées des ailes, par suite de leur mouvement de conversion, s'étant croisées, sur un espace assez restreint, en avant de celle du centre qui s'était portée en avant, il en était résulté que les trois armées, en se croisant, se sont confondues et mêlées l'une dans l'autre, au point qu'il eût été impossible de les porter immédiatement en avant ou de les faire agir avec ordre, même en les laissant sur place.

Voici, à ce propos, ce que dit le général Moltke : « Il était impossible, pour le moment, de reformer les grandes agglomérations de troupes ; il fallait une journée de marche pour faire reprendre sa place à chacune des trois armées, et on ne pouvait le faire que le lendemain. Voyant cela, le chef d'état-major général réunit, non sans peine, des officiers des divers états-majors, et leur dicta l'ordre suivant : « Demain » il y aura repos pour tout le monde ; les troupes ne feront » que les mouvements nécessaires pour s'établir plus commo- » dément ou pour rejoindre les corps auxquels elles appar- » tiennent. Les avant-postes seront fournis : du côté de » Josephstadt, par la 2e armée ; du côté de Kœniggratz, par » la 1re armée ; le général Herwarth fera poursuivre aussi » loin que possible, par les troupes de son corps, les troupes » ennemies qui battent en retraite dans la direction de Par- » dubitz. La division de la landwehr de la garde se diri- » gera directement sur Chlumetz.

» Sous Kœniggratz, 3 juillet 1866, 6 heures et demie du soir.

» (Signé De Moltke.) »

Moltke, de son côté, pour justifier son plan de campagne, *sa marche sur Gitschin, par trois zones très-éloignées l'une de l'autre,* s'exprime ainsi : « D'après ce qu'on a vu jusqu'à ce moment (sans doute ce qu'on a vu par le récit de la bataille), on peut facilement se rendre compte de ce qu'auraient été

les sacrifiés, si l'on s'était borné uniquement à attaquer de front la position choisie par les Autrichiens, alors même qu'on eût pu exécuter cette attaque avec toutes les forces prussiennes, et qu'on eût, dans ce but, réuni les trois armées sur un seul point avant la bataille. » La justification est aussi fallacieuse que la manœuvre a été défectueuse : D'abord, si toutes les forces prussiennes s'étaient trouvées sur le lieu de l'action, la 1re armée ne se fût pas trouvée dans un état de crise depuis 6 heures du matin jusqu'à 2 heures de relevée, et on n'eût pas dû sacrifier la division Fransecky, pour donner à la 2e armée le temps d'arriver sur le champ de bataille. Et puis, avec les trois armées réunies, la manœuvre tournante par les deux ailes eût pu se faire avec plus d'ensemble et par conséquent avec moins de risque qu'elle ne s'est faite avec les trois armées, complétement séparées l'une de l'autre. Sans doute, une manœuvre tournante par les deux ailes, que votre armée soit réunie ou divisée, est toujours une opération très-scabreuse qui ne peut réussir que devant un adversaire timoré, sans initiative, qui veut bien attendre sur place jusqu'à ce qu'il soit enveloppé par un cercle de feu.

Et enfin, on est étonné de voir prôner une manœuvre par ceux-là même qui reconnaissent que, bien qu'elle ait réussi, elle a mis les trois armées dans un déplorable désordre. Que serait-il donc arrivé si cette manœuvre avait échoué?

Le 3 au soir, après la bataille, les trois armées prussiennes, confondues l'une dans l'autre, restèrent sur place, et ce ne fut que le lendemain qu'elles durent se reformer. Elles passèrent la nuit du 3 au 4 sur le champ de bataille : le Prince royal alla coucher à Hornowes ; Herwarth passa la nuit à Problus, le prince Frédéric-Charles à Horitz, et le Roi retourna à Gitschin, où étaient restés les bureaux du grand état-major.

Les pertes de l'armée prussienne s'élevèrent, en morts et blessés, à 359 officiers et 8,994 soldats. Dans ce chiffre, la

1[re] armée était comprise pour 206 officiers et pour 5,054 soldats : la 2[e] armée, pour 82 officiers et 2,183 soldats ; et l'armée de l'Elbe, pour 71 officiers et 1,557 soldats. Ainsi, la défensive soutenue par la 1[re] armée a donc occasionné plus du double des pertes qu'a exigées l'offensive des deux autres armées.

Le total des pertes de l'armée austro-saxonne s'élève à 44,200 hommes, dont 19,800 prisonniers. Ils ont, en outre, laissé entre les mains des Prussiens 5 drapeaux, 161 canons, dont un appartenant aux Saxons, un équipage de pont et plusieurs centaines de voitures de bagages.

OBSERVATIONS SUR LA BATAILLE DE SADOWA.

La journée de Sadowa est remarquable à plus d'un titre : sur un demi-million de soldats présents à cette bataille, du côté des vainqueurs, jusque vers 2 heures, on n'avait guère engagé que la division Fransceky et deux bataillons de celle de Horn. A partir de 2 heures, dès l'arrivée en ligne de la I[re] division de la garde, on ne voit plus que l'armée du prince Frédéric-Charles prendre une part sérieuse à la bataille. Du côté des vaincus, on a mis, il est vrai, plus de troupes en action que du côté des vainqueurs ; mais si l'on tient compte du système de guerre que suivent les généraux autrichiens, de la tactique usitée chez eux, de n'engager à la fois que le tiers ou le quart des troupes mises en action ; de toujours tenir en réserve la grande masse de troupes destinée à agir, on trouvera que les Autrichiens n'ont guère combattu avec plus de monde que les Prussiens, c'est-à-dire que, de l'un comme de l'autre côté, on n'a pas engagé plus d'une douzaine de mille hommes à la fois.

A quoi bon alors demander aux chambres législatives des crédits pour former des armées de 800 mille et même de 1,200 mille hommes pour le pied de guerre, si les généraux de notre époque ne parviennent à engager qu'une douzaine de mille hommes à la fois?

Sous la première république française, les idées démocratiques, l'emploi de la garde nationale et des levées en masse, avaient aussi introduit l'abus des armées innombrables; mais dès qu'il apparut un homme comprenant la conduite de la guerre, immédiatement l'effectif des armées fut réduit de moitié. C'est avec des armées de 30 à 35 mille hommes que le général Bonaparte a livré les batailles de Rivoli, d'Arcole et de Marengo, et avec des armées de 60 à 80 mille hommes, que l'Empereur a décidé les grandes journées d'Austerlitz et de Iéna. Un général habile peut mettre convenablement en action 80 mille hommes, en un seul jour. Un général ordinaire, qui en aura 300 mille sous la main, ne parviendra pas à en mettre aisément 50 mille en action.

On objectera que, pendant la journée de Sadowa, du côté des Prussiens, il n'y a pas eu seulement que les divisions Fransceky et Hiller, d'engagées; que la brigade Hanenfeld, du 6e corps, qui a enlevé un grand nombre de prisonniers et de canons à l'ennemi, a également bien rempli le rôle dont elle était chargée, et que le corps de Herwarth a aussi à revendiquer une part glorieuse dans cette journée.

En effet, Hanenfeldt, en s'emparant des ponts sur lesquels le 2e et le 4e corps autrichiens étaient en train d'opérer leur retraite, a fait beaucoup de prisonniers. Mais ce succès n'a été obtenu que lorsque la prise de Chlum par la division Hiller avait décidé du sort de la journée, c'est-à-dire alors que la bataille était décidément gagnée. Le sort de la bataille livrée sur le plateau de Chlum a incontestablement été décidé par la mise en action d'une simple tête de colonne, par quelques compagnies de la 1re division de la garde, fait qui ne diminue en rien la valeur de l'intelligente et hardie manœuvre de Hanenfeldt.

Quant à Herwarth, il a certainement à revendiquer une part glorieuse dans cette journée : il a très-heureusement opéré le difficile passage de la Bistritz, en présence d'un

corps ennemi supérieur en nombre au sien ; mais ce combat livré à deux lieues du plateau de Chlum, quant à l'emploi des troupes sur ce champ de bataille, n'avait rien de commun avec ce qui se passait autour de ce village. La rencontre à Nechanitz, entre Herwarth, d'un côté, les Saxons et le 8ᵉ corps autrichien, de l'autre, était, au point de vue de la tactique, un combat isolé, sans rapport direct avec la grande bataille.

Pour nous, c'est encore une énigme de savoir comment Herwarth a pu déboucher du défilé de Nechanitz ! ! !

Au dire de l'état-major prussien, ce village, le seul point par où l'armée de l'Elbe pouvait passer le ruisseau marécageux de la Bistriz, était défendu par la petite armée saxonne et le 8ᵉ corps autrichien, c'est-à-dire par une quarantaine de mille hommes, tandis que Herwarth pour forcer ce passage n'en avait guère plus de 30 mille.

Pour les troupes austro-saxonnes, l'opération se réduisait exclusivement à repousser l'ennemi qui tenterait de déboucher du pont de Nechanitz, à défendre passivement un défilé en arrière ; opération très-facile, même contre des forces très-supérieures, quand on a des canons et des troupes en nombre suffisant pour bien envelopper le défilé à une distance convenable.

La veille de la bataille, on supposait que c'était de ce côté que les Prussiens dirigeraient l'effort principal de leur attaque. Les Saxons, maîtres des deux rives de la Bistritz, avaient donc eu devant eux tout le temps nécessaire pour reconnaître le cours du ruisseau et le mettre en un tel état de résistance que, défendu par les Saxons seulement, il n'eût pu être forcé d'emblée, en admettant même qu'il eût été attaqué par toutes les forces prussiennes réunies.

Si, comme on le dit, les deux rives du ruisseau sont marécageuses, la défense n'avait rien à craindre du feu convergent de l'artillerie des assaillants, et alors le coude convexe vers la rive ennemie que forme le cours du ruisseau à hauteur de Nechanitz, défavorable dans les circonstances ordinaires,

pour un tacticien habile, offrait là certains avantages.

La défense de ce village pouvant être exclusivement passive, et les rives marécageuses de la Bistritz ne permettant pas à l'artillerie ennemie de mettre en batterie le long du ruisseau, on eût pu, en élevant à 1,200 ou 1,400 mètres en arrière du point de passage, une suite de batteries et d'épaulements enveloppant sa sortie, empêcher aisément Herwarth d'en déboucher. (Voir le plan de bataille.)

Les 58 canons saxons étant toutes pièces rayées, dont le principal mérite, la justesse du tir, est de pouvoir constamment lancer leurs projectiles dans les mêmes trouées ou à peu près, pour battre le défilé, ces pièces se trouvaient donc dans les conditions les plus favorables qu'il soit possible de les employer *pour faire merveille* sur un champ de bataille.

Il est évident que si, sur le champ de bataille, le tir de l'artillerie rayée avait l'efficacité qu'on lui attribue dans le polygone, ou s'il produisait seulement l'effet des anciennes pièces lisses, on ne comprendrait pas qu'une troupe ait pu déboucher d'un *passage étroit* et se déployer sous le feu convergent de 58 canons et de 20 bataillons, soutenus en seconde ligne par le 8e corps autrichien. Et, en effet, si cette nouvelle artillerie, placée dans d'aussi bonnes conditions qu'elle l'était à Nechanitz, produisait réellement l'effet qu'on lui attribue, les troupes d'Herwarth, après avoir débouché et s'être déployées, sous le feu de 58 pièces, eussent-elles pu conserver assez de consistance pour marcher à l'ennemi, braver le feu de 20 bataillons et culbuter des troupes encore intactes et supérieures en nombre à celles que le général prussien pouvait leur opposer ?...

Cependant il est généralement admis que les Saxons se sont bravement battus ; or si peu d'effet qu'eût pu produire le feu de leur artillerie, leurs adversaires se servant du même système de canons qu'eux, l'avantage de la position et leur supériorité numérique eût dû faire pencher la balance de leur côté.

Il est donc plus que probable que, dans la défense de Nechanitz, la tactique aussi a fait complétement défaut : ou qu'on a trop éloigné la défense des débouchés du village, ou que les Prussiens sont parvenus à en déboucher par surprise, ou, enfin, que les Saxons ont laissé trop de troupes dans le village et que la défense, au lieu d'envelopper l'attaque, s'est laissé envelopper elle-même.

La connaissance de la grande tactique des batailles, l'emploi des masses sur le terrain du combat, est chose rare chez les généraux modernes; c'est cependant la branche la plus importante de la science de la guerre. « Pour vaincre, dit Jomini, il ne suffit pas d'amener par de sages combinaisons stratégiques, sur un point donné, plus de monde que son adversaire, mais il faut encore savoir les y mettre habilement en action... ce ne sont pas les forces présentes, mais les forces agissantes qui gagnent les batailles... » Et sous ce rapport, dans la guerre de Bohême, nous venons de le voir, les généraux en chef sont restés en dessous du médiocre.

La qualité des généraux exerce, sur le résultat d'une campagne, plus d'influence que l'effectif des armées. Les gouvernements devraient donc employer tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour former des généraux, mais des généraux sachant conduire la guerre, plus hommes d'État que savants; s'occupant plus d'histoire que de technologie; s'initiant plus dans la politique générale de l'Europe que dans les sciences exactes.

Il est vrai qu'à Sadowa, la Prusse n'a pas eu besoin de ses généraux pour décider du sort d'une des plus grandes journées de notre époque. Là, ce sont les capitaines et quelques chefs de bataillon, majors et lieutenants-colonels, qui ont gagné la bataille. Ceux qui pourraient douter de la vérité de cette assertion, n'ont pour s'en convaincre qu'à lire le livre de M. Moltke.

C'est sous le rapport de l'instruction de détail que l'armée

prussienne brille le plus. Ses compagnies sont très-instruites, non-seulement les soldats savent lire, écrire et calculer, mais ils connaissent bien leur service, et chacun dans sa sphère, officiers et soldats, a des notions très-étendues sur les petites opérations de la guerre.

En Prusse, la compagnie est en quelque sorte devenue l'unité tactique, et à tout prendre, nous croyons qu'ils ont à se louer plus encore de cette méthode, qui date d'assez loin chez eux, que de l'adoption du fusil à aiguille, auquel le vulgaire a attribué tant de merveilles.

Dans l'armée prussienne, il s'est établi entre les compagnies, depuis les capitaines jusqu'aux soldats, une émulation et une rivalité salutaires qui ont développé au plus haut degré l'instruction militaire de la troupe, ses facultés intellectuelles et morales, et surtout, l'esprit de corps, qui fait la force des armées : toutes qualités qu'on ne saurait développer dans les armées où, en temps de paix, les compagnies n'ont pas un effectif assez élevé pour les faire instruire et former, *exclusivement*, sous la responsabilité de leurs propres officiers. Là où l'on ne pourra faire naître, entre les compagnies, les sentiments louables d'émulation et de rivalité, ces grands mobiles de tous les progrès sociaux, l'armée manquera de ressort, de consistance et surtout d'initiative.

OBSERVATIONS SUR LA BATAILLE DE SADOWA.

Extrait de l'ouvrage de M. Rustow, colonel de brigade en Suisse.

« Toute guerre entraîne à sa suite des changements dans l'armement et l'équipement des troupes, comme dans la tactique, ne serait-ce que parce que les vaincus cherchent presque toujours l'explication de leur défaite dans certains avantages extérieurs et de forme qu'aurait eus l'ennemi. A en juger d'après le mouvement qui parcourt actuellement toute l'Europe comme une sorte de commotion électrique,

on peut penser que nulle autre guerre n'aura jamais exercé une aussi grande influence que la guerre actuelle.

„ Aussi nous croyons-nous autorisé à examiner de plus près ces questions, dans quelques articles que nous insérerons à la fin de notre présent travail. Pour asseoir un jugement raisonnable, il faut absolument prendre pour base la grandeur et la nature des pertes subies. Nous chercherons donc à établir aussi exactement que possible la proportion dans les pertes, et cela pour tout l'ensemble et toute la durée de la guerre. C'est un travail qui, entrepris actuellement même, rencontrerait d'insurmontables difficultés, dont nous ne pourrions attendre la solution sans retarder indéfiniment la conclusion de cet ouvrage.

„ Au reste, ce sera un véritable avantage que nos remarques soient renvoyées de quelque temps, et qu'elles ne tombent qu'au moment où, la première ardeur, le premier échauffement étant apaisés, on pourra aborder ou écouter avec plus de sang-froid les observations que nous croirons devoir présenter. »

On voit que le colonel remet à une époque plus reculée l'examen qu'il se propose de faire, des causes qui ont amené les succès et les revers de cette étonnante guerre. Il a raison de laisser les esprits rentrer dans le calme avant de se prononcer, c'est le plus sûr moyen d'être écouté, et de ne pas faire fausse route. Comme nous, il avertit ses lecteurs que toute guerre mène vers des transformations dans la tactique des combats et dans l'armement de la troupe ; mais en même temps il prévient aussi qu'on doit mettre une grande circonspection dans l'adoption de ces innovations.

Observations sur la bataille de Kœniggratz ou de Sadowa,

par M. Lecomte, colonel fédéral suisse.

La bataille du 3 juillet 1866 fut la plus grande des temps modernes, après celle de Leipzig en 1813, par la proportion

des forces engagées (1), aussi bien que par les résultats obtenus.

A la bataille de Leipzig, 480 mille combattants furent mis en ligne, dont 300 mille alliés et 180 mille Français. Il y eut 110 mille hommes mis hors de combat, y compris les prisonniers, soit 42 mille du côté des Français, dont 30 mille prisonniers.

A la bataille de Dresde, quelques semaines auparavant, on vit s'engager 375 mille combattants, dont 205 mille alliés et 170 mille Français. Il y fut mis hors de combat 42 mille hommes, dont 33 mille alliés et 9 mille Français.

A la bataille de la Moskowa, en 1812, il y eut 255 mille combattants, dont 125 mille Russes et 130 mille Français. Le nombre d'hommes mis hors de combat fut de 69 mille, dont 47 mille Russes et 22 mille Français.

A la bataille de Kœniggratz, les Prussiens eurent leurs trois armées au complet, sauf une brigade du 6e corps, laquelle tira toutefois des coups de canon contre la place de Josephstadt. Le 5e corps lâcha aussi quelques volées et serra l'ennemi, dans la soirée. Toutes les troupes furent donc engagées. On peut évaluer leurs 8 1/2 corps, soit 17 divisions, avec les réserves d'artillerie et de cavalerie et en tenant compte des diminutions, à un effectif total d'environ 215 mille hommes.

Les Autrichiens avaient aussi huit corps d'armée en ligne, y compris celui des Saxons, ce qui, avec les réserves et les garnisons des places de Kœniggratz et Josephstadt et après déduction des pertes, devait monter à environ 205 mille hommes.

Cela donnerait une somme totale d'environ 420 mille

---

(1) Il serait plus juste de dire : par les forces présentes sur le champ de bataille... Dans l'ouvrage de Moltke, on peut voir, par les situations, que plusieurs corps n'ont eu ni un homme tué ni blessé.

(*Note de l'auteur.*)

combattants. Le nombre d'hommes mis hors de combat fut d'environ 56 mille, soit d'un peu moins d'un septième, dont 40 mille du côté des Autrichiens, y compris les prisonniers, et 16 mille du côté des Prussiens.

Ce fut donc une bataille le cédant de peu de chose par ses proportions à celle de Leipzig.

Le maniement de telles masses, tâche déjà lourde aux chefs consommés de la fin de l'ère napoléonienne et à Napoléon lui-même, devait peser d'un poids bien autrement grave sur les généraux relativement novices de 1866. Ni le roi de Prusse, ni aucun de ses commandants d'armée et de corps d'armée n'avaient fait la grande guerre comme officiers supérieurs. Du côté opposé, il y avait plus d'expérience; mais Benedek commandait aussi en chef pour la première fois devant l'ennemi. Son dernier état de service actif était la bataille de San Martino, en 1859, où il avait dirigé un corps d'armée contre trois divisions sardes.

A la vérité, les ressources de la science et de l'industrie modernes ont procuré des facilités immenses pour opérer les concentrations de troupes et pour faire montre de gros effectifs; mais elles ne vont pas plus loin, et elles n'ont pas encore fourni des avantages correspondants, pour la mise en mouvement des masses une fois concentrées. Là on se retrouve toujours en présence des qualités et des imperfections humaines, auxquelles les puissantes machineries du siècle, y comprises les armes à feu plus précises, n'ont pas apporté de sensibles modifications. En un mot, la tâche des stratéges a pu se simplifier, tout en s'élevant; celle des tacticiens s'est, au contraire, compliquée en s'agrandissant.

Ce qu'il y a de plus malheureux dans le nouvel état des choses, c'est qu'il se produit jusqu'à présent un réel préjudice de l'art militaire en général, qui tend, en matière de grande tactique, à revenir aux temps les plus primitifs, à ceux des cohues médiques ou des croisés, en attendant sans doute qu'il reparaisse un Alexandre ou un Gustave-Adolphe,

pour remettre en honneur une méthode plus intelligente et plus esthétique.

La bataille de Solférino, en 1859, avait accusé déjà une absence assez notable de faculté de grande manœuvre. Une instinctive concentration sur le centre fut la seule manifestation de tactique supérieure. Elle donna néanmoins la victoire aux Français et aux Italiens; mais cela, on le sait, à coups d'hommes, à force de vigueur et de bravoure, et sans les profits qu'aurait dû rapporter la circonstance que les vaincus se battirent dans des conditions très-défavorables, c'est-à-dire avec une large rivière à dos, précisément comme à Kœniggratz. La manœuvre qui eût consisté à écraser le flanc gauche autrichien, et dont le maréchal Niel eut l'heureuse inspiration pendant la bataille, échoua par défaut d'entente entre lui et son collègue du 3e corps (1). Quant aux Autrichiens, leur effort projeté par la gauche fut si bien manqué, qu'on ne l'apprit que plus tard par les journaux. Une concentration très-décousue sur le centre fut aussi leur unique et fondamentale manœuvre. Il est bon, à la vérité, de rappeler que l'un et l'autre camp avaient été surpris.

La bataille de Kœniggratz, malgré ses résultats considérables, fut plus vide encore de produits de grande tactique. Il s'y accentua peu de commandement en chef de part et d'autre; nous entendons par-là que rien ne fut sensiblement changé aux premières dispositions données pour les masses.

Du côté des Prussiens, la manie des trois colonnes, formées d'avance et devant se relier au petit bonheur sur le ventre de l'ennemi, fut la seule combinaison, et elle fut admirablement servie, il faut le dire, par l'intelligence des

---

(1) Cette droite, ayant devant elle les 3e, 7e, 9e et 11e corps autrichiens et la cavalerie de Zedewitz, loin de prendre l'offensive, n'a pu garder sa position que grâce à l'inaction dans laquelle sont restés une partie de ces corps, et aussi aux renforts que le 3e corps français (qui avait une tout autre mission que de marcher sur Guidizzolo) a envoyés au 4e corps.

(*Note de l'auteur.*)

chefs d'armée et de corps d'armée, par l'entrain de toutes les troupes, par la ténacité et l'activité de la division Fransecky et par de nouveaux traits d'héroïsme de la garde royale. Pour le reste, chacune des trois armées prussiennes se leva aussi matin que possible, marcha de son côté vers l'ennemi aussi vite et aussi loin qu'elle put aller, et elles finirent par s'unir tant bien que mal sur le champ de bataille même, dirigées les unes vers les autres par le bruit et par la fumée de l'artillerie de Lippa. La première qui s'engagea resta à entretenir le feu, en chaîne plus ou moins allongée et renforcée, jusqu'à ce que les autres arrivassent. Pour le bien de ceux-ci, les canonnades du début furent stables ; il s'ensuivit que les mouvements prussiens, guidés sur elles, purent être concentriques et heureux.

Mais le contraire eût pu avoir lieu tout aussi facilement, car pour cela il ne fallait qu'une chose fort simple, un mouvement en avant quelconque des Autrichiens, dans le courant de la matinée. La canonnade se serait déplacée ; le Prince royal, en courant après elle, eût pu être attiré dans une direction excentrique, eût perdu un temps précieux, ne serait pas si bien arrivé, ne serait peut-être pas arrivé du tout. Il ne fit sentir une influence marquante sur le champ de bataille que vers une heure après-midi, et depuis 8 à 9 heures du matin, c'est-à-dire pendant quatre à cinq heures, les Prussiens purent rester engagés sur l'immense front de Maslowed à Nechanitz par Benatek et Sadowa, soit sur une courbe d'une quarantaine de kilomètres et devant des forces adverses presque doubles, sans en être châtiés !

Si le roi avait été fortement pressé sur un point quelconque de sa longue et mince ligne, nous doutons qu'il eût évité d'être percé ; c'eût été curieux, en ce cas, de voir comment il se fût tiré d'affaire, au moins comment il l'eût essayé. Il n'en eut heureusement pas l'occasion.

Depuis le moment un peu hâtif où il fit passer la Bistritz aux quatre premières divisions, son action d'ensemble se

borna à renforcer successivement celles-ci des deux autres divisions et des réserves d'artillerie, à admirer la ferme contenance des troupes de Horn et de Fransceky, à suivre au ciel la vaillante fumée de Herwarth, et sans doute à prier le bon Dieu de vouloir bien ôter les jambes aux Autrichiens pour en donner au Prince royal. Nous sommes loin de l'en blâmer, car de la façon que sa bataille se présentait, il n'avait en réalité rien de mieux à faire. Aussi c'est bien en toute sérénité d'âme, nous en sommes certain, que le roi Guillaume, qui n'avait rien mangé depuis le grand matin, put, vers midi, savourer avec calme un morceau de pain et de fromage que lui passa un de ses valets; et nous ne saurions voir, dans ce frugal repas de l'auguste généralissime, sérieuse matière à tous les dithyrambes qu'il a provoqués.

Les mérites de manœuvre des armées prussiennes se réduisent donc à peu de chose; ils résident essentiellement dans le fait que ceux du camp opposé furent inférieurs encore.

La position de l'armée de Benedek était d'emblée mal choisie au point de vue des opérations générales; elle ne fournissait que des avantages partiels secondaires, de tactique restreinte, séduisants peut-être par quelques heureuses teintes, mais qui devenaient autant de leurres dès que les combats locaux devaient se subordonner à une grande action comportant à la fois l'offensive et la défensive, la marche en avant et la marche en retraite. La position aurait dû être située derrière l'Elbe et non devant; ou bien, telle qu'elle était, elle aurait eu besoin d'un solide appui sur la ligne de retraite, c'est-à-dire au moins de quelques ouvrages se reliant à ceux de Kœniggratz, embrassant les abords de la gare, les hauteurs de Plöstitz et de Freihöfen. Il eût été facile, d'après le terrain, d'élever sur cette zone d'utiles redoutes, qui eussent fourni une position de réserve, une sûre protection pour recueillir les troupes sortant du combat. Les soldats américains de Grant, de Mac Clellan, de Sherman, dont il fut de mode un moment de tant se moquer en Europe,

n'y eussent certes pas manqué. En une nuit, sous leurs pelles et leurs pioches, Kœniggratz fût devenu une position réelle, dont la force seulement les eût délogés. Sans traverser même l'Atlantique, Benedek aurait pu s'instruire utilement, sous ce rapport, de ce qui avait été fait par Giulay dans la campagne d'Italie. Peut-être, en 1859, pécha-t-on par l'excès des fortifications de campagne, comme souvent en Amérique; mais mieux vaut encore cet excès-là que l'excès contraire, comme sur l'Elbe en 1866.

Fondé sur cette dernière raison, nous croyons que la faute d'avoir choisi un tel emplacement de bataille, quoique lourde, n'était toutefois pas capitale pour le chef d'une aussi vaste armée. Si bonnes qu'elles soient, les positions ne se défendent pas toutes seules; en revanche, 200,000 soldats intelligemment employés perfectionnent en douze heures toutes les positions du monde. Mais la première condition à cet effet, c'est qu'on les fasse agir. Or c'est par là précisément, par là surtout que pécha Benedek. Dans la bataille du 3 juillet, comme dans les opérations des jours antérieurs, il se laissa entraver par mille petits incidents, par divers contretemps plus ou moins sérieux, et il consomma dans l'inaction — ou dans des va-et-vient stériles, ce qui est la même chose et pire encore — un temps qui aurait dû être utilisé avec énergie et activité, dans un but bien déterminé.

On ne connaît pas encore le détail de ce qui se passa dans le camp et surtout dans l'état-major autrichien, et nous ignorons si l'historique officiel de la guerre qui s'élabore actuellement à Vienne (1) jettera beaucoup de lumière sur ces points

(1) Ensuite de la publication de l'état-major prussien que nous avons mentionnée plus haut, le gouvernement de Vienne a cru devoir procéder à une haute innovation autrichienne depuis le prince Charles. Il a décidé de publier quelque chose sur les opérations de l'armée impériale. Une narration de la dernière guerre a été entreprise par l'état-major, et la 1re livraison, ne comprenant pas encore la guerre de Bohême, vient de paraître chez Gerold, éditeur, à Vienne. Elle forme un beau volume accompagné de plans et de tableaux fort instructifs.

sombres. Quoi qu'il puisse dire, un fait restera constant, c'est que le généralissime impérial livra une bataille purement défensive. Or pour cela et pour ses effectifs, son ordre de bataille très-convexe (malgré la deuxième hypothèse) avec sa clef tout près de la circonférence, ne valait absolument rien; et, en outre, c'était justement ce qui devait porter le moindre dommage au vicieux mode d'opérations en trois colonnes, propre à ses adversaires.

Toute la manœuvre de Benedek se borna à disposer d'avance ses troupes en une sorte de grand carré ou de fer à cheval, avec deux corps d'armée à peu près sur chaque face. Tandis que sur deux faces, celles d'avant et de gauche (3e, 10e, 8e corps et Saxons), il se laissa amuser, pendant toute la matinée, par des forces ennemies inférieures, ou entraver, par ses propres retards; les troupes de sa face d'arrière, ses réserves, et celles de sa face de droite, 4e et 2e corps, ne faisaient dans le même temps à peu près rien, ou seulement des promenades inutiles. Elles étaient condamnées à un service de factionnaire ou à des marches et contre-marches qui auraient pu être évitées ou faites plus tôt.

Cette attitude essentiellement négative dura cinq à six heures pour les faces d'avant et de gauche, six à sept heures pour celle d'arrière, deux à trois heures pour celle de droite.

Quand on laisse s'écouler de la sorte des heures aussi précieuses, et qu'il se trouve que ces mêmes heures sont employées, par des adversaires morcelés, à marcher vigoureusement dans des directions convergentes, toutes les explications sont données.

Nous avons déjà indiqué quelques-unes des raisons qui arrêtèrent Benedek dans ses projets d'offensive, pendant la matinée du 3 juillet. Ce furent le brouillard, l'attente de plus sûrs renseignements sur l'ennemi, enfin les dangers, puis la vraie catastrophe de la droite. Sans doute il y en

aura eu d'autres encore, tenant peut-être au changement du sous-chef d'état-major : des lenteurs accidentelles, un ordre à un corps d'armée perdu ou mal compris, quelque croisement, quelque désobéissance ou autres faits semblables, comme il s'en produit dans toute grande bagarre. Ils justifieront peut-être telle ou telle personne d'injustes reproches ; mais ils ne changeront pas l'appréciation générale qu'on peut faire d'ores et déjà de la journée.

Il serait toutefois intéressant de posséder des renseignements plus détaillés sur le rôle des troupes ou états-majors qui laissèrent arriver si malencontreusement la 1re division de la garde prussienne jusqu'à Chlum. Il nous semblerait injuste d'en diriger le poids sur le 3e corps, car celui-ci avait assez à faire devant lui, à Sadowa et à Benatek, puis à Lippa, sans devoir se préoccuper de ce qui se passait vers Maslowed, au delà des hauteurs de Chlum. Lui assigner à la fois deux zones aussi différentes, deux zones principales, était fautif. De Chlum il ne pouvait pas diriger l'action spéciale de Lippa, et vice versa. C'était au 4e corps, il nous semble, ou mieux encore à une portion spéciale des réserves, qu'aurait dû incomber le soin de l'importante position de Chlum, la clef de tout le champ de bataille.

La soudaine irruption de la garde prussienne sur cette hauteur, attaque qui n'aurait dû avoir d'autre valeur que celle d'une téméraire pointe, fut par-là vraiment fatale aux Autrichiens ; elle décontenança les réserves dans leur rôle prévu.

On a accusé Benedek, à propos de cela, d'avoir dès l'origine trop négligé sa droite. Puisqu'il savait pertinemment, dit-on, que de ce côté il pouvait être menacé par toute la IIe armée, il aurait dû s'y tenir en plus forts effectifs et en plus grande vigilance. Le reproche ne nous paraît pas complétement fondé. Benedek avait là deux corps d'armée, le 2e et le 4e, avec une division de cavalerie, c'est-à-dire à peu

près le même effectif que sur ses autres faces, peut-être davantage. Dans sa disposition en grand carré, cette symétrie de deux corps par face se justifiait, mais à la condition — qu'on nous pardonne la redite — d'agir, pour en tirer parti. Un carré stratégique (1), pas plus qu'un carré de brigade ou de bataillou, n'est une formation constante. C'est une formation spéciale ou préparatoire. Il faut arriver ou à déployer le carré en ligne, ou à former la colonne sur une de ses faces, sur plusieurs, si l'on veut.

Benedek entendit bien en user ainsi, à ce qu'il nous paraît ; mais les susdits incidents, encore plus ou moins mystérieux, ainsi que le brouillard, l'en empêchèrent dans la première partie de la matinée, sans compter que sa face de droite lui échappa prématurément. Quand enfin il voulut et put employer ses réserves à renforcer une de ses faces, celle de droite, victime d'une subite déchirure, ce fut trop tard ! Grâce à la fermeté des premières troupes de Hiller arrivées à Chlum et Rosberitz, grâce à la supériorité du fusil à aiguille et aux favorables pentes du monticule de Chlum, la garde put tenir assez longtemps pour être secondée à droite et à gauche, et la déchirure s'étendit rapidement.

A cet égard, un grief plus réel pourrait être fait à Benedek, outre celui de l'élasticité de la disposition générale pour la bataille, en ce qui concernait les corps de la droite. C'est que la position même de Chlum, quoique dominante en tous sens, fut trop négligée du côté du nord. Les abatis, les épaulements pour infanterie et artillerie abondaient contre Cistowes, contre Sadowa, contre Dopalitz. Sur le revers opposé, contre Maslowed, plus abrupt et plus difficile, il est vrai, mais non moins dangereux, ils étaient fort rares. Il ne s'y trouvait qu'un frêle abatis et un mauvais épaulement

(1) Un carré stratégique!!! Cela doit être une faute d'impression. Un élève de Jomini, et un élève distingué, ne confond pas une formation de tactique avec une opération stratégique.

près du chemin de Nedelitz (1); les maisons n'avaient pas été mises en état de défense, comme sur l'autre versant. Ce fut par là cependant que se fit l'attaque décisive du Prince royal, sans qu'il ait eu à se détourner de sa direction naturelle de marche.

Nous pourrions borner là, pour le moment, nos observations sur la bataille même de Kœniggratz, car la plupart de celles qu'il serait encore loisible de présenter découlent des précédentes ou se rattachent à des causes générales qui auront mieux leur place à la fin de la campagne.

Nous dirons cependant quelques mots encore de deux points plus spéciaux.

Des journaux ont tancé rudement le généralissime autrichien de ce qu'il aurait trop immobilisé son artillerie. La chose est vraie, sans que le reproche soit tout à fait juste. Il est certain que ses pièces de campagne devinrent en réalité des pièces de position ; Gablenz eut un instant 18 batteries en action à peu près sur la même ligne, vers Langenhof; l'archiduc Ernest en eut dix vers Lippa et Chlum.

Dans ces conditions, leur supériorité de tir constatée sur les pièces prussiennes, ignorantes des distances, n'a rien d'étonnant. Mais le reproche qu'on soulève à cette occasion ne doit point se restreindre aux troupes les plus bruyantes.

Ce n'est pas l'artillerie seulement, c'est une masse de 4 à 5 corps d'armée, et des trois armes, qui eût dû s'ébranler, dès 9 à 10 heures du matin, pour écraser le prince Frédéric-Charles ou le général Herwarth.

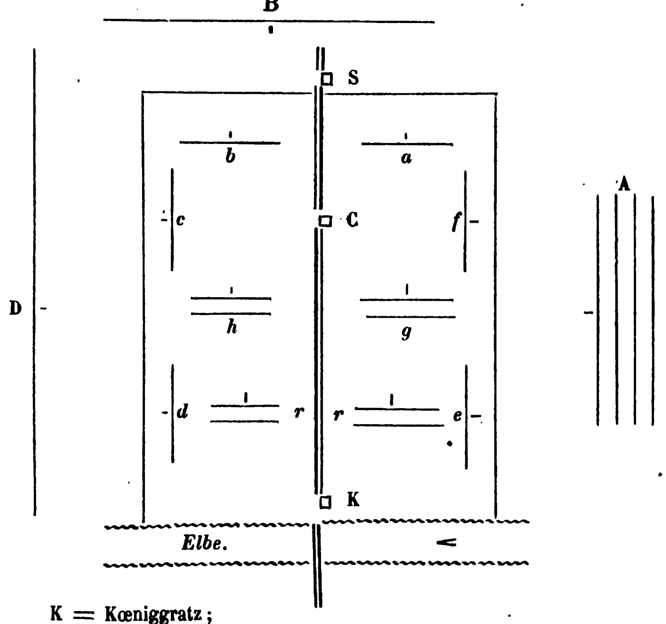
Ou bien un rideau devait être formé contre ceux-ci avec de fortes lignes d'artillerie et un peu de cavalerie et d'infan-

---

(1) Au moins nous n'avons pas su les découvrir dans une récente exploration, rapide, il est vrai, que nous avons faite du terrain de la bataille, tandis que ceux de l'autre versant existent toujours et bien visibles, au milieu des nombreux monuments funéraires qu'on y élève. Quant aux ouvrages entre Chlum et Nedelitz, ils devaient être complétement dominés par le canon des hauteurs voisines de Maslowed.

terie, tandis que tout le reste eût été conduit à la rencontre du Prince royal, dès qu'on sut sa prochaine arrivée en force. « Il n'y a pas rien qu'une manière de gagner une bataille, » disait Napoléon, après sa première déception bientôt réparée de Ligny. Mais Benedek ne tenta ce gain d'aucune manière, pas plus avec son artillerie qu'avec les autres armes. Il ne fit que se placer ou chercher à se placer, et attendre ; et sa lenteur à prendre position ou sa trop longue attente en position avant de se décider à agir, lui amena une cruelle surprise, changée bientôt en déroute, par le mauvais choix ou par l'arrangement incomplet de son champ de bataille.

Le petit croquis ci-contre pourra faciliter à l'œil l'appréciation de nos remarques :



K = Kœniggratz ;
C = Chlum ;
S = Sadowa ;
A = Armée du Prince royal ;
B = Armée du prince Frédéric-Charles;
D = Armée de Herwarth.

a, b, c, d, e, f, g, h, r = corps autrichiens nos 3, 10, 8, saxon, 2, 4, 6, 1, réserves de cavalerie et d'artillerie.

A supposer que les seules réserves *g*, *h* et *r* eussent renforcé *e*, *f* et portion de *a*, Benedek eût dû être à même de repousser victorieusement A.

A supposer que les mêmes réserves, renforçant *a* et *b*, ou seulement un de ces corps, eussent attaqué, vers 11 heures, B ou D, elles eussent aussi été victorieuses.

Une autre question a été soulevée par la presse militaire allemande, et elle a pris bientôt une importante place dans les nombreuses récriminations autrichiennes auxquelles la bataille du 3 juillet a donné lieu. C'est la ressemblance qu'il peut y avoir eue entre la campagne de 1815 et celle de 1866, entre la bataille de Waterloo et celle de Kœniggratz, et l'on a véritablement abusé de ce genre séduisant de littérature. L'histoire comparative évite difficilement le double écueil de la frivolité ou de la fantaisie ; ce fut ici le cas.

Entre toutes les campagnes, entre toutes les batailles, on peut à la rigueur découvrir certaines analogies. On peut même assez rationnellement les classer en mouvements par la droite, par le centre ou par la gauche.

Quant à celles de 1815 en Belgique et de 1866 en Bohême, nous convenons qu'elles ont deux traits communs assez marquants. L'intention de Benedek de pénétrer entre les deux masses principales prussiennes par sa marche d'Olmütz sur Josephstadt, puis par l'offensive de Gablenz sur Trautenau, rappelle le début de Napoléon, arrivant secrètement en arrière de la forêt de Beaumont, sur le point même de jonction des deux armées de Wellington et de Blücher, quoiqu'il faille remarquer que le premier fit à cet effet une marche de flanc, et le second une concentration perpendiculaire. Ensuite l'apparition du Prince royal à Chlum et Nedelitz sur le flanc droit de Benedek, le 3 juillet 1866, n'est pas sans quelque rapport avec l'arrivée de Blücher à la Belle-Alliance, sur le flanc droit de Napoléon, à cette différence près que le Prince royal n'avait pas de Grouchy perdu à ses trousses.

Après cela les deux campagnes diffèrent par des points essentiels. La poursuite, si efficace en 1815 et si soutenue qu'elle dura toute la nuit, se réduisit à fort peu de chose sur l'Elbe en 1866. Wellington eut de nombreuses et vigoureuses attaques à repousser, en attendant Blücher, tandis que le roi Guillaume n'eut absolument rien de semblable à faire. Enfin, si Benedek fut non moins malheureux que Napoléon, il se montra, en revanche, aussi nul dans ses dispositions que Napoléon sous ce même rapport fut brillant et actif.

Malgré tout ce qu'ont pu dire récemment sur le terrible drame de Waterloo, avec beaucoup d'esprit du reste, des détracteurs trop passionnés des deux empires français, nous sommes resté convaincu que la désastreuse campagne de 1815 n'en est pas moins, au point de vue de l'art militaire, tout à fait digne du génie du grand capitaine, et qu'elle restera, aux yeux des militaires impartiaux, un chef-d'œuvre de stratégie à l'égal des glorieux débuts de 1796, comme nous croyons l'avoir montré ailleurs en détail (1). On ne saurait certes exprimer la même opinion sur les opérations de Benedek; nous oserions même dire qu'un seul souffle de l'esprit napoléonien sur son état-major, le 3 juillet au matin, lui eût fait dix fois gagner la bataille de Kœniggratz. »

Ces observations s'accordent assez généralement avec celles que nous avons faites nous-même. « La tâche du stratége, dit le colonel, a pu se simplifier tout en s'élevant; celle du tacticien s'est, au contraire, compliquée en agrandissant. » La science de la stratégie proprement dite est, en effet, restée et restera éternellement ce qu'elle était du temps d'Alexandre, de César et de Napoléon. Les grandes com-

---

(1) *La campagne de 1815 et les récentes controverses.* Discours à la Société d'état-major. Lausanne, 1864. Imprimerie Pache. Broch. in-8°

binaisons de la guerre auront toujours les mêmes principes pour base ; seulement, les opérations pourront se faire avec plus ou moins de célérité et de simplicité, suivant que les contrées où l'on fera la guerre seront plus ou moins sillonnées de voies ferrées.

Ce n'est pas essentiellement par suite de la célérité avec laquelle on transporte les troupes que les voies ferrées ont simplifié la guerre, mais c'est surtout parce que la vapeur permet de ravitailler aisément les armées, sans même consommer des fourrages; parce qu'on n'est plus, comme autrefois, obligé de régler les opérations sur les boulangeries militaires; parce qu'enfin, dans l'offensive, on n'est plus forcé d'établir en pays ennemi autant de dépôts intermédiaires qui, autrefois, devant être approvisionnés par des convois traînés par des chevaux, retardaient les opérations, entravaient et compliquaient considérablement la guerre, la guerre d'invasion surtout.

Bien que la vapeur n'ait rien changé au grand principe de la stratégie qui consiste : « *à disloquer et à concentrer* » *les troupes bien à propos et à les disposer de manière à pou-* » *voir multiplier les masses par la promptitude de leurs mou-* » *vements,* » le nouvel agent, la vapeur, a cependant considérablement modifié la guerre : favorable à l'offensive et défavorable à la défensive.

La promptitude avec laquelle ont été faites et l'invasion de la Bohême et la marche sur Vienne a étonné le monde! Croira-t-on que c'est à la vapeur qu'on est redevable de la courte durée de cette campagne? Non. On continuera à dire que ce sont les fusils à aiguille et les canons rayés qui ont amené la prompte fin de cette guerre.

Si, dans certains rapports, la vapeur a simplifié les grandes opérations de la guerre, la stratégie, il n'en est pas de même quant à la tactique. Sur le champ de bataille, dit M. Lecomte, « la mission du tacticien s'est compliquée » en grandissant. En matière de grande tactique, l'art de

» la guerre tend à revenir aux temps les plus primitifs, » à ceux des cohues médiques ou des croisés... » Rien n'est plus vrai : les généraux n'étant plus capables de mettre en action, sur le champ de bataille, les innombrables masses qu'ils traînent à leur suite, il en résulte des épouvantables désordres ! A Sadowa, bien que les trois quarts des forces prussiennes n'eussent guère été engagées, le soir de la bataille, nous l'avons vu, Moltke le dit, la cohue était tout aussi grande dans l'armée des vainqueurs que dans celle des vaincus.

Poursuite des Prussiens, retraite des Autrichiens.

(Voir le croquis n° 2.)

Dans l'armée prussienne, on employa la matinée du 4, dit de Moltke, « à séparer les unes des autres les troupes appartenant aux divers corps d'armée, à les réorganiser et à prendre toutes les dispositions qui deviennent nécessaires après une bataille de proportions aussi extraordinaires... » De bonne heure, Herwarth mit ses troupes en mouvement pour les faire sortir du rayon occupé par les autres armées, en poussant ses avant-gardes dans la direction de Pardubitz.

Partout les Prussiens remarquèrent les traces d'une retraite précipitée : on trouva du matériel de guerre abandonné sur les chemins, des fourgons, des vivres et des munitions, un équipage de pont et même une vingtaine de canons laissés sur place. Ce fut surtout devant la forteresse de Kœniggratz qu'on trouva les routes encombrées et le terrain sur les côtés couvert de voitures renversées.

L'armée autrichienne avait continué sa marche : la droite vers Haenenbruck, le gros de l'armée avec le quartier général dans la direction de Hohenmouth, la gauche vers Pardubitz. Après avoir passé l'Elbe, l'état-major avait à pren-

dre une prompte résolution relativement à la question de savoir sur quel point il convenait de diriger la retraite. Il avait le choix entre Olmutz, situé à six journées de marche de l'Elbe, et Vienne, qui s'en trouve à une distance de dix journées de marche.

Olmutz est une ville de 20,000 habitants, offrant par elle-même peu de ressources pour une armée en désarroi, et la forteresse était très-dépourvue : elle avait à peine le nécessaire pour sa propre garnison. Vienne, par sa population, par ses richesses, par ses approvisionnements de toute espèce et par ses arsenaux, comparée à Olmutz, possédait, au contraire, d'immenses ressources ; là on pouvait trouver de quoi refaire l'armée en hommes, en chevaux et en matériel de guerre.

A Olmutz, l'armée se trouvait, il est vrai, sur le flanc des lignes d'invasion ; mais à quelle distance était-elle de ces lignes? A trois marches de la route passant par Brunn, à six marches de celle passant par Znaïm. Olmutz était donc trop en dehors de la direction des lignes d'invasion pour menacer efficacement les communications des Prussiens marchant sur Vienne.

A Vienne, l'armée aurait couvert le centre de puissance de l'État et elle se serait trouvée derrière un fleuve considérable, qu'on ne passe que difficilement et dont les ponts étaient couverts par un camp retranché. On pouvait appeler à Vienne bien plus aisément les bataillons des dépôts de toutes les contrées de l'empire, pour refaire l'armée, que de les diriger sur Olmutz. A Vienne, on était aussi plus près de l'armée victorieuse d'Italie qu'à Olmutz ; et les réserves de cette dernière étant restées dans les dépôts, on pouvait en disposer pour renforcer l'armée battue. Enfin, en repliant l'armée tout entière sur la capitale, on avait la certitude de la refaire et d'élever en peu de jours son effectif au delà de celui de l'armée d'invasion. L'empereur ayant fait le sacrifice de la Vénétie, on eût pu aussi ramener par la voie ferrée

une grande partie de l'infanterie de cette armée à Vienne, même avant l'arrivée des Prussiens devant le camp de Florisdorff; et, à l'aide de ce renfort et des bataillons des dépôts, on eût pu entreprendre une nouvelle campagne avec un nouveau général et une nouvelle armée.

Nous verrons plus loin que la question de savoir sur quel point l'armée du Nord, en cas d'échec, se retirerait, a été posée et résolue avant l'ouverture de la campagne. La fausse direction donnée à la retraite ne tombe donc pas exclusivement à charge du général en chef; les hommes d'État y ont contribué pour la plus grande part. — Les questions de cette nature sont du domaine de celui qui gouverne les États comme de celui qui commande les armées.

Quoi qu'il en soit, bien que les nécessités militaires et politiques militassent grandement en faveur d'une retraite concentrique sur la capitale, Benedek opta pour une retraite divergente; il dirigea son 10e corps et quatre de ses cinq divisions de cavalerie sur Vienne et se replia avec le gros de son infanterie et de son artillerie sur Olmutz : il commit ainsi, au point de vue de la stratégie, une faute analogue, mais en sens contraire, à celle qu'avaient commise ses adversaires dans leur marche concentrique sur la Bohême.

« Dans l'état où se trouvait l'armée autrichienne, dit Moltke, elle ne pouvait pas prendre la direction de Vienne ; il lui fallait, de ce côté, faire une route de 30 milles. Il fallait absolument se rassembler n'importe où ; on avait pris de l'avance sur l'armée prussienne, mais on était certain que, quand on aurait achevé de se rallier, on l'aurait sur les talons... Le camp retranché d'Olmutz était moitié moins éloigné (pas tout à fait 17 milles) et offrait un refuge assuré que l'on pouvait gagner sans s'exposer à une destruction complète et où l'armée pouvait se rassembler et se refaire... » Un peu plus loin, il ajoute : « Autant qu'on a pu le savoir, la place (Olmutz) était extrêmement dépourvue; à peine avait-elle ce qu'il lui fallait pour sa propre défense ; à plus

forte raison était-elle loin de posséder les ressources nécessaires pour refaire une armée battue. »

Ainsi, d'après le généralissime prussien, d'un côté Benedek, en ramenant son armée sur Olmutz, aurait bien fait, parce que c'était le seul moyen de la reconstituer ; et, d'un autre côté, il reconnaît que cette place, loin de renfermer les ressources nécessaires pour refaire une armée battue, avait à peine ce qu'il lui fallait pour sa propre défense !!! Cette demi-justification de la retraite sur Olmutz tend à prouver que, si son auteur s'était trouvé dans la situation où s'est trouvé le feldzeugmeister, il eût commis la même faute.

Dans tous les cas, en admettant la place bien approvisionnée, une retraite divergeant en partie sur Olmutz, en partie sur Vienne, était une faute grossière ; les suites l'ont, du reste, prouvé.

Si toute l'armée autrichienne s'était retirée sur Vienne, elle n'eût pas été si exposée à être talonnée par l'armée prussienne que le prétend M. Moltke. Cette dernière « ayant dû sacrifier la journée du 4 pour se débrouiller, » pour se refaire elle-même, la première pouvait avoir sur l'autre une avance de deux journées de marche, ce qui permettait de la ramener, plus ou moins en ordre, sur le Danube, où elle aurait trouvé de quoi se refaire. Et, en tous cas, la retraite sur Vienne eût occasionné moins de pertes que n'en a occasionné la double retraite sur Vienne et sur Olmutz, suivie d'une seconde retraite de ce dernier point, par les Karpathes, sur Presbourg et sur Vienne.

Dans l'après-dînée du 4, le feldzeugmeister commit une nouvelle faute. Il envoya le baron de Gablenz à Horitz, demander au Roi une cessation d'armes ! Si Benedek avait pu appuyer cette demande d'un plein pouvoir qui lui permettait de soumettre au Roi des préliminaires de paix, ses propositions eussent pu aboutir ; mais, du moment que sa demande n'avait pour but que des causes militaires, à moins de faire de grands sacrifices, il devait avoir la

certitude que le vainqueur ne les accepterait pas. Et quand d'avance on est certain que de semblables propositions ne seront pas acceptées, on doit bien se garder de les faire, parce que, en dévoilant sa faiblesse, on décide le vainqueur, parfois très-circonspect dans ses mouvements, à une poursuite à outrance.

On répondit, en effet, au baron de Gablenz, « qu'on était tout prêt à négocier une paix définitive, sur des bases politiques, mais qu'il n'était pas admissible que l'on voulût obliger les armées prussiennes à cesser leurs opérations. »

Cependant, pour pénétrer vers le cœur de l'Empire, la question de ravitailler l'armée méritant une sérieuse attention, on offrit donc à Gablenz un armistice de trois jours, à condition que l'Autriche livrerait les places de Theresienstadt, Josephstadt et Kœniggratz, forteresses qui barraient le chemin de fer de l'Elbe. Le baron de Gablenz, ne pouvant produire de pleins pouvoirs comme négociateur militaire ni comme négociateur politique, dut s'en retourner sans avoir rien conclu.

Le 5, les Autrichiens continuèrent leur retraite sur trois colonnes dans la direction de Zwittau, où Benedek les avait devancés.

Les avant-gardes prussiennes, dans leur poursuite, trouvant partout les ponts brûlés, passèrent l'Elbe à gué dans les environs de Pardubitz. Le Prince royal laissa le 6e corps pour observer les forteresses de Josephstadt et de Kœniggratz. La 11e division ayant reçu l'ordre de mettre à l'épreuve la fermeté du commandant de cette dernière place, quatre batteries de campagne ouvrirent le feu à 3,000 mètres ; la forteresse répondit au feu des Prussiens. Des deux côtés on se fit peu de mal. Le prince Frédéric avait aussi beaucoup de détachements en arrière pour assurer ses communications et escorter les prisonniers, ce qui affaiblissait considérablement l'armée d'invasion.

Le 6, le quartier général autrichien et le gros de l'armée atteignirent Zwittau. De leur côté, les armées prussiennes passèrent l'Elbe. Le quartier général du roi s'établit à Pardubitz, où on apprend que le gros de l'armée ennemie se retire sur Olmutz. On se décide alors à diriger la 2ᵉ armée sur Olmutz, et, afin de précipiter la guerre, on dirige les deux autres armées directement sur Vienne.

Le 7, les Autrichiens traversèrent les montagnes qui séparent la Bohême de la Moravie : Benedek, avec le gros de l'infanterie et de l'artillerie, se dirige, par Zwittau, Bohm-Trubau et Maurich-Trubau, sur Olmutz ; le 10ᵉ corps atteignit Lettowitz, où on l'embarque en chemin de fer pour Vienne. Les quatre divisions de cavalerie du prince de Holstein couvrirent l'embarquement du 10ᵉ corps et prirent ensuite la même direction.

Du côté des Prussiens, la 2ᵉ armée suivait Benedek par la route d'Hohenmouth dans la direction d'Olmutz ; les deux autres armées suivirent sur plusieurs colonnes le prince de Holstein sur Vienne.

Il fallait prévoir le cas où, pendant la marche rapide qu'on se proposait de faire sur Vienne, les convois ne suivraient pas les mouvements et que l'on serait obligé de vivre sur des réquisitions.

Les autorités administratives impériales ayant partout reçu l'ordre de s'éloigner de leurs postes, les Prussiens ne trouvant nulle part des autorités dans les communes, il devenait fort difficile de frapper des contributions et surtout de les faire rentrer. Une telle mesure augmente, il est vrai, les difficultés pour l'armée envahissante, mais aussi elle expose le pays aux plus durs sacrifices. Les charges de la guerre ne pouvant pas se répartir, en tombant exclusivement sur les localités où passent les troupes, elles épuisent et ruinent complétement ces localités, qui sont d'autant plus maltraitées que l'envahisseur en souffre davantage.

Éloigner les autorités civiles de leurs postes pour augmenter les difficultés de l'invasion a une grande analogie avec les mesures de destruction, brûler des localités, inonder des contrées, détruire des ponts, qu'emploient souvent sans calcul, sans but utile, les militaires, pour entraver les mouvements d'un ennemi. Si l'on consulte l'histoire, on trouve que ces mesures de destruction n'ont jamais arrêté une invasion, ont rarement été utiles à ceux qui les ont employées, mais, par contre, qu'elles ont toujours été désastreuses pour le pays et souvent même pour ceux-là qui en ont fait usage. Par exemple, le 15 juin 1866, dans quel but les Saxons ont-ils pu faire démolir le magnifique pont de Riesa, sur l'Elbe, alors qu'ils étaient décidés à se replier sans combattre sur la Bohême? Quel raisonnement a pu présider à cet acte de dévastation? Se seraient-ils imaginés que les Prussiens s'arrêteraient devant l'obstacle que leur opposerait le cours du fleuve? Évidemment non. L'avant-garde prussienne, trouvant le pont en partie rompu, l'a fait réparer aux frais de la Saxe, et cet acte de dévastation, opéré dans la journée du 15, n'a pas empêché les Prussiens d'entrer le 16 à Dresde.

Sans doute, les écrivains militaires recommandent de n'employer ces mesures de dévastation qu'avec une très-grande circonspection; mais, dans les écoles, on donne sur la destruction des ponts, le percement des digues, la manière de tendre des inondations, etc., etc., des théories si étendues, on y attache une si grande importance, que l'élève devenu officier, en cas de retraite, croit sûrement sauver l'armée en dévastant et en incendiant tout ce qu'il rencontre sur son passage. — On pourrait se dispenser de développer la bosse de la destruction chez l'élève; ce sentiment n'est généralement que trop développé chez l'homme.

Reprenons le récit de la retraite : le 8, dans l'armée

autrichienne, les diverses colonnes, en partant de Mœrisch-Trubau, appuyèrent vers le sud, tandis que, du côté des Prussiens, leur 2e armée, qui poursuivait ces colonnes, se rabattit vers le nord. Leur 1re armée continua sa poursuite dans la direction de Reichenberg, et l'armée de l'Elbe se porta en avant sur la route de Deutsch-Brod.

Pendant cette journée, le baron de Gablenz se rendit de nouveau au quartier général du Roi, qui se trouvait encore à Pardubitz. Au lieu d'être porteur de pleins pouvoirs pour traiter, il n'avait qu'une « instruction » adressée à lui personnellement par le ministre des affaires étangères, le comte Mensdorff. Cette instruction l'autorisait à conclure immédiatement un armistice, qui devait s'étendre non pas seulement aux armées prussiennes et austro-saxonnes opérant en Bohême, mais à tous les alliés de l'Autriche.

L'armistice devait être dénoncé quatorze jours à l'avance; sa durée devait être de huit semaines au moins et de trois mois au plus.

Pendant sa durée, l'Autriche devait remettre en gage les places fortes de Josephstadt et de Kœniggratz, dont les garnisons sortiraient avec les honneurs de la guerre : elle posait comme condition que, dans le cas où la paix viendrait à se conclure, on lui rendrait intacts tout le matériel de guerre et d'habillement contenu dans ces places, ainsi que toutes les fortifications.

Les autres points concernaient les lignes de démarcation et des sujets d'administration.

On ne comprend pas comment le cabinet de Vienne a pu se faire illusion au point de croire que la Prusse accepterait un armistice dans de semblables conditions. La Vénétie étant cédée, on pouvait retirer du sud des renforts considérables pour renforcer l'armée du nord, refaire celle-ci, lui donner un nouveau général et tenter une nouvelle campagne avec une nouvelle armée. Et puis, les hommes d'État de la

Prusse savaient très-bien qu'ils n'avaient pas de temps à perdre; que leur système de recrutement ne permettait pas de traîner la guerre en longueur; que la situation intérieure de la Prusse, le commerce et l'industrie surtout, dont on avait enlevé tous les bras, exigeaient une prompte solution ; qu'il fallait précipiter la guerre au lieu de la prolonger.

Aussi, le baron de Gablenz ne put obtenir d'audience du Roi; mais, sur son désir d'avoir une réponse par écrit, on lui remit la note suivante :

« **Pardubitz, le 8 juillet 1866.**

» *A M. le feld-maréchal-lieutenant baron de Gablenz.*

» Votre Excellence m'a permis de prendre lecture de l'instruction qu'elle a reçue pour la conclusion d'un armistice, et je n'ai pas manqué de soumettre au Roi les propositions qu'elle contient.

» Sa Majesté a déclaré qu'elle consentirait volontiers à conclure un armistice pour entamer des négociations, d'où pût sortir une paix durable entre la Prusse et l'Autriche.

» Mais votre instruction ne contient pas d'ouvertures qui puissent servir de base politique à ces négociations, et d'ailleurs nos relations politiques avec l'Italie exigent que nous nous entendions avec cette puissance avant de prendre des résolutions définitives. En tout cas, Sa Majesté n'est pas actuellement en position d'accepter les conditions de l'armistice telles qu'elles sont posées dans les instructions de Votre Excellence.

» Veuillez agréer l'expression de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

» de Votre Excellence,

» le tout dévoué

» Signé : DE MOLTKE,

» général d'infanterie. »

De la part des Autrichiens, cette nouvelle démarche, faite sans espoir de succès, était une nouvelle faute : le baron de Gablenz n'avait pas quitté Pardubitz, qu'on donna des instructions pour précipiter l'invasion.

La 1re armée reçut ordre de marcher sur Brünn.

L'armée de l'Elbe devait se diriger sur Iglau, et, de là, suivant les circonstances, marcher sur Brünn, ou prendre la route directe de Znaïm.

La 2e armée reçut ordre de faire son possible pour empêcher l'armée ennemie de se refaire à Olmutz et de prendre pour bases d'opérations le comté de Glatz.

Le 9, l'armée autrichienne continua sa retraite par Littau et Konitz sur Olmutz. La 2e armée prussienne arriva dans les environs de Zwittau et poussa des reconnaissances sur la route de Brünn. Les deux autres armées prussiennes continuèrent leurs mouvements en avant, dans la direction de Vienne.

Le 10, l'armée de Benedek arriva à deux lieues d'Olmutz. Dans la 2e armée prussienne, le quartier général s'établit à Trubau, encore à 50 kilomètres d'Olmutz, et la division de cavalerie Hartmann, l'avant-garde de cette armée, ne bougea pas ce jour-là ni le lendemain. Les autres corps du Prince royal restèrent en partie en avant de Zwittau pour couvrir le quartier général du roi, établi dans cette ville. La première armée continua sa marche sur Vienne par Neustadt, où s'établit le quartier général du prince Frédéric-Charles, et par Soor, où la cavalerie du général Hanne eut une rencontre avec celle des Autrichiens. L'armée de l'Elbe poussa son avant-garde jusqu'à Iglau.

Cette répartition des forces prussiennes n'offrait aucun danger pour eux : dans les papiers saisis à la poste de Trubau, ils avaient trouvé une situation adressée par Benedek à l'intendance de l'armée, contenant les situations des

différents corps, avec indication des routes qu'ils avaient à suivre. Moltke savait donc, à un homme près, le nombre des Autrichiens qui devaient se réunir à Olmutz et ceux qui avaient pris la direction de Vienne. Il savait donc aussi que la 1re armée et celle de l'Elbe ne pouvant avoir affaire qu'à de la cavalerie, il pouvait impunément diviser ses deux armées en autant de colonnes qu'il le jugeait convenable, pour arriver le plus promptement possible devant le camp retranché de Florisdorff.

On est vraiment tenté de croire que l'état major autrichien était composé d'hommes qui n'avaient jamais entendu parler des choses de la guerre. Comprend-on qu'un état-major confie à la poste la situation de l'armée et l'itinéraire des opérations si délicates d'une retraite ! Ceux qui commettent de pareilles bévues n'ont certes pas lu les conseils que Frédéric a donnés à ses généraux : « Si je » pouvais croire, disait le roi, que mon bonnet de nuit » sait ce que je pense, je le jetterais immédiatement au » feu. » En cela les généraux autrichiens n'ont pas suivi les conseils du grand roi. Aussi, pour vaincre de tels adversaires, n'est-il pas indispensable d'avoir des fusils à aiguille et des canons rayés.

Le 11 au soir, toutes les troupes qui s'étaient repliées sur Olmutz étaient réunies dans le camp retranché de cette forteresse : Benedek avait gagné une avance de 6 milles sur le 1er corps prussien et de 11 milles sur la garde. En huit jours son armée avait parcouru 21 milles, ce qui fait 20 kilomètres par jour. « Cette précipitation, dit Moltke, lui avait permis d'éviter de livrer de nouveaux combats ; mais, pendant ce temps, la valeur matérielle et morale de ses troupes avait dû nécessairement s'affaiblir de plus en plus. » Cette critique de la part de Moltke, à l'adresse de Benedek, est faite sans doute en vue de justifier la lenteur qu'a mise l'armée victorieuse à poursuivre l'armée battue.

Cette dernière, pour faire quatre lieues par jour, n'a pas dû précipiter sa marche, et nous ne voyons pas en quoi cette marche aurait pu affaiblir la valeur matérielle et morale de l'armée autrichienne. L'armée victorieuse, en ne faisant que 10 milles dans le même laps de temps, n'a certes pas fait diligence. Après la journée de Sadowa, se serait-elle trouvée dans des conditions plus fâcheuses « pour se débrouiller et se refaire » que l'armée battue? On est presque tenté de le croire. Quoi qu'il en soit, ce qui précède prouve, comme nous l'avons déjà dit, que Benedek a eu tort de replier ses forces en partie sur Vienne, en partie sur Olmutz; qu'il eût aisément pu conduire son armée directement sur le Danube, où, en couvrant le pouvoir, elle eût acquis une importance politique qu'elle ne pouvait exercer, reléguée dans un camp retranché de la Moravie.

Benedek, avec le gros de ses forces, n'était pas encore arrivé à Olmutz, que le gouvernement autrichien s'était déjà aperçu du danger auquel cette armée, entassée dans un camp retranché, dépourvue du nécessaire pour la refaire, allait être exposée. Le jour même de son arrivée, le feldzeugmeister communiqua à tous les chefs de corps l'ordre par lequel l'Empereur lui enjoignait de ramener le plus promptement possible son armée sur Vienne, à l'exception d'un seul corps qui resterait pour garder le camp retranché d'Olmutz. Le même soir, le 3e corps partit en chemin de fer; les Saxons et les autres corps devaient suivre de près le 3e.

On était encore maître de disposer du chemin de fer partant d'Olmutz par Lundenbourg sur Vienne; mais les avant-gardes de la première armée prussienne, étant arrivées à quatre journées de marche de Lundenbourg, point de jonction des voies ferrées partant d'Olmutz et de Pardubitz pour Vienne, on ne pouvait pas espérer se servir longtemps de ce moyen de transport rapide, pour ramener l'armée sur le Danube. Même en faisant les plus grands efforts, cette

opération demandait plus de temps qu'il n'en fallait à la 1re armée prussienne pour aller occuper Lundenbourg ; aussi, d'après les ordres donnés par Benedek, une grande partie de ses troupes devaient prendre la route qui descend la vallée de la March, et se diriger par cette voie sur Presbourg. La division de cavalerie devait d'abord couvrir ce mouvement et se rabattre ensuite sur Vienne. Le 6e corps désigné pour rester à Olmutz, devait aussi couvrir la retraite, en occupant l'espace compris entre la forteresse et Prerau. Une brigade du 10e corps était restée à Lundenbourg, pour couvrir le plus longtemps possible les convois passant par ce point, d'Olmutz pour Vienne.

Dans le grand quartier général prussien, on supposait d'abord que l'armée ennemie, après avoir pris quelques jours de repos à Olmutz, serait en état de reprendre l'offensive contre leur 2e armée isolée ; mais bientôt on fut informé qu'on n'avait pas à redouter de telles entreprises de la part des Autrichiens; que Benedek avait disloqué son armée pour la ramener promptement sur Vienne et sur Presbourg. Dès lors, on enjoignit à la 2e armée de faire son possible pour couper le chemin de fer entre Olmutz et Vienne, afin d'interrompre les communications entre ces deux villes. L'armée du Prince royal, au lieu de se hâter, de précipiter son mouvement en avant, afin d'être le plus tôt possible à même de remplir cette importante mission, se reposa ce jour-là. « Le 11, elle fit séjour, dit Moltke ! » N'ayant fait que 10 milles en 8 jours, elle ne devait cependant pas être exténuée de fatigue. La 1re armée continua son mouvement en avant sur Brunn et eut un petit engagement de cavalerie à Tischnowitz, situé à une grande journée de marche de Brunn. L'armée de l'Elbe arriva ce jour-là à Iglau.

Le 12, les 1er, 2e, 4e et 8e corps autrichiens et la division de cavalerie légère, répartis en trois échelons, prirent la

direction de Presbourg; une partie des troupes saxonnes, qui n'avait pu être transportée en chemin de fer et le 6e corps, désigné d'abord pour rester à Olmutz, suivirent les trois échelons en queue.

La 2e armée prussienne gagna du terrain vers le sud; mais son quartier général restait toujours à Maurich-Trubau, encore à 50 kilomètres d'Olmutz. La 1re armée, ayant appris dès la veille que Brunn était abandonné par les Autrichiens, y fit son entrée. Le prince Frédéric-Charles y arriva à sept heures du soir, et, contrairement à ce que nous avons vu plus haut, le bourgmestre de la ville, le docteur Giskra, étant resté à son poste, sut concilier les intérêts des habitants avec les sacrifices inévitables qu'exigeait la présence d'une armée ennemie. L'armée de l'Elbe continua sa marche d'Iglau sur Znaym.

Le 13, l'armée autrichienne continua son mouvement de retraite vers le Danube. La 2e armée prussienne se porta sur Konitz; la 1re se concentra vers Brunn, où le Roi fit son entrée vers deux heures; l'armée de l'Elbe poussa ses avant-gardes jusqu'à Znaym. « Ainsi, dit Moltke, 10 jours après la bataille livrée sur la Bistritz, on avait atteint la Thaya et parcouru une distance de près de 25 milles, » c'est-à-dire à peu près 19 kilomètres par jour : petites étapes comparées aux marches que faisaient les armées du premier empire, en pareille circonstance. Il est vrai qu'alors, des deux côtés, les troupes étaient bien plus aguerries et bien plus entraînées à la marche que ne l'étaient celles qui ont fait la campagne de Bohême.

Le 14, le gouvernement autrichien, ayant décidé depuis plusieurs jours le rassemblement d'une nouvelle armée autour de Vienne, on commença à transporter les troupes de l'Italie vers la capitale de l'Empire, et l'armée du Nord continua aussi à se rabattre vers le même point.

Dans le grand quartier général des armées prussiennes, établi alors à Brunn, on comprenait qu'une attaque dirigée contre le camp retranché d'Olmutz ne pouvait pas produire des résultats en rapport avec les sacrifices qu'exigerait une telle attaque, et on ne pouvait pas attendre, devant cette position, que les Autrichiens voulussent bien en sortir, sans s'exposer à voir se former à Vienne une nouvelle armée, commandée par un nouveau général, armée qui serait d'autant plus forte qu'elle aurait eu devant elle plus de temps à se refaire. Il était donc de l'intérêt des Prussiens de hâter la guerre, de précipiter l'invasion, de prévenir la concentration de toutes les forces de l'empire sur Vienne, enfin d'attaquer cette capitale, avant que toutes les forces autrichiennes y fussent concentrées et qu'une nouvelle armée pût en sortir pour ouvrir une seconde campagne loin des ressources des armées d'invasion.

Ce fut en vue de ces prévisions que le 14, au soir, on donna à la 1re armée et à celle de l'Elbe, l'ordre de franchir la Taya le 17, la première à Muschau, celle de l'Elbe à Znaym. Les équipages de pont des trois armées prussiennes, restés jusqu'alors en Bohême, reçurent également l'ordre de rejoindre le quartier général à Brunn. La division de landwehr de la garde devait couvrir les derrières de l'armée en se rendant de Prague à Pardubitz. Le grand quartier général s'étant jusqu'à nouvel ordre établi à Brunn, les commandants des trois armées établirent des relais de poste entre leur quartier général et cette ville.

La 2e armée était encore très en arrière : à la date du 14, elle se trouvait échelonnée entre Trubau, où elle avait encore son 6e corps, et Kosteletz, où se trouvait sa division de cavalerie, sous les ordres du général Hartmann, qui poussait des reconnaissances sur Prosnitz et Kralitz, où ses hussards eurent un engagement avec la cavalerie saxonne. Le même jour, il eut encore un autre engagement à Biscupitz, près de Tobitschaw, mais cette fois avec de l'infan-

terie, qui lui causa une perte de 5 officiers et 14 hommes, tués ou blessés, tandis que les Autrichiens n'avaient que 3 hommes hors de combat.

Le 15, dans l'armée autrichienne, on continua à diriger l'armée d'Olmutz vers le Danube : les 1er et 8e corps, la division de cavalerie et le grand quartier général marchèrent en deux colonnes, par les routes passant par Prérau et Tobitschau, petites villes situées sur la rive droite de la March, à 30 kilomètres d'Olmutz. La brigade Rothkirch, du 8e corps, était chargée de flanquer et de couvrir ce mouvement sur la route de Tobitschau.

Les Prussiens ayant eu vent de la marche de ces deux colonnes, prirent des mesures pour les prévenir sur leurs lignes de retraite. Une partie de la 2e armée, les 1er et 5e corps et la division de cavalerie Hartmann, les plus rapprochés de la March, se dirigèrent en toute hâte vers cette rivière. La division de cavalerie et la brigade Maltoki, du 1er corps, prirent la direction de Tobitschau, où passe la route la plus directe d'Olmutz sur Vienne, et que suivait le 8e corps, précédé de son avant-garde, formée de la brigade Rothkirch, soutenues de trois batteries de 8 pièces chacune.

En amont de Tobitschau, la route venant d'Olmutz s'étend sur une assez grande étendue entre la March et la Blatta; de sorte que les Prussiens, pour atteindre cette route, avaient à traverser la dernière de ces rivières. Maltoki, en approchant de la Blatta, découvrant sur-la rive opposée une colonne ennemie, l'avant-garde du 8e corps autrichien, dispose immédiatement ses troupes au combat, déploie son artillerie le long de la rivière, et pendant que son infanterie enleve Tobitschau et le village de Wirowant, trois escadrons de cuirassiers passent la Blatta. Dès qu'ils eurent débouché du pont, remarquant un grand nombre de pièces en batterie le long de la route, ils se décident à les charger : l'escorte de cette artillerie, marchant en tête et en

queue de la colonne, les pièces se trouvaient isolées sur un grand plateau à l'ouest de Wirowan, où Malotki venait de battre leur avant-garde. Le plateau sur lequel se trouvaient les batteries était légèrement ondulé; les cuirassiers, en marchant à l'ennemi, apparaissaient et disparaissaient donc alternativement à la vue des batteries; celles-ci ouvrent d'abord leur feu à une grande distance, mais sans effet utile; arrivés à bonne portée des pièces, les cuirassiers formés en échelons sur l'escadron du centre, s'élancent au galop; ils sont accueillis par une volée de mitraille; cette décharge ne leur cause que très-peu de mal, ils arrivent sur les pièces avant qu'elles n'aient pu leur lancer une seconde volée de mitraille, pénètrent dans la ligne ennemie, et pendant que sur la droite ils sabrent les canonniers sur leurs pièces, les batteries de gauche mettent sur avant-train, mais vainement elles cherchent à s'enfuir; quelques pièces seulement parviennent à se soustraire à la poursuite des cuirassiers.

Ce n'est qu'après que les batteries sont en grande partie enlevées par les cuirassiers, qu'un escadron de l'escorte de ces batteries arrive sur le lieu de l'action, mais trop tard pour les secourir. Les cuirassiers prussiens chargent cet escadron à son tour et le repoussent avec perte.

Dans cette rencontre, les cuirassiers n'ont eu que 10 hommes hors de combat, et ils ont pris 18 canons, 7 caissons, 2 officiers et 168 canonniers, c'est-à-dire qu'ils ont fait presque autant de prisonniers qu'ils étaient de cuirassiers. On le voit, dans toutes les rencontres, grandes et petites, à Sadowa comme à Nechanitz, dans la bataille comme dans les combats, la nouvelle artillerie a joué un triste rôle!

Après cet heureux coup de main, la brigade de cuirassiers se réunit tout entière sur le plateau, sous les ordres du général Borstell, pour soutenir la brigade Malotki, chargée de garder le point central de Tobitschau, pendant que le général Hartmann, avec la brigade de cavalerie légère, une batterie à cheval et une compagnie d'infanterie transportée

en voitures de réquisitions, pousse une reconnaissance vers l'est, dans la direction de Prérau.

Quant à la brigade Rothkirch, il paraît que le 8e corps autrichien qui la suivait, et dont elle formait l'avant-garde, l'ait rappelée en arrière, et que toute cette colonne s'est rabattue vers l'est pour continuer sa retraite vers le Danube, en passant sur la rive droite de la March.

La reconnaissance poussée vers l'est avait passé un cours d'eau à gué, à environ une lieue de Prérau ; les hussards qui marchaient en tête avaient aperçu sur la route d'Olmutz une grande colonne de voitures, une escorte nombreuse qu'on supposait celle de Benedek, et plusieurs autres détachements du 1er corps autrichien en marche sur Prérau. Le général de Godrincourt, qui commandait ce corps, ayant réuni autour de lui tous les généraux et officiers supérieurs, tous ces détachements étant ainsi privés de leurs chefs, à l'apparition de la cavalerie prussienne, ressentirent une profonde émotion. Hartmann s'en aperçut, dit-on, et déploya immédiatement sa brigade : la compagnie d'infanterie qui l'avait suivi en voiture, gardait les gués ; son artillerie mit en batterie à 1,200 pas de l'ennemi, qui occupait le village de Roknitz, situé à une lieue au nord de Prérau ; sa cavalerie se déploya à droite de la batterie, sur deux lignes ; les hussards en première ligne, les uhlans en seconde ligne, un escadron de hussards devait servir d'escorte à la batterie.

La batterie ouvre immédiatement son feu, et la cavalerie se porte en avant : un escadron de uhlans tombe sur une masse de fantassins, les chargent à fond, les culbutent, et tous ceux qui ne sont pas sabrés ou renversés sous les pieds des chevaux s'enfuient dans un village qui se trouvait à leur portée. Après ce hardi et brillant coup de main, les uhlans se retirent, pour éviter la fusillade qui sortait du village, et ramènent un grand nombre de prisonniers.

Les hussards font aussi des prodiges : Un grand carré qui s'est formé en avant de Roketenitz, ébranlé par le feu de la

batterie à cheval, devant se retirer, est poursuivi par les hussards : les fantassins essayent de se former en groupes, les hussards les chargent et leur enlèvent 300 prisonniers. Après avoir défait ce carré, les hussards rencontrent une autre troupe d'infanterie, qu'ils chargent et culbutent sur la grande colonne de voitures, où le désordre est à son comble.

Les succès de la première ligne décident la seconde à s'engager aussi ; celle-ci, soutenue par la batterie, se porte en avant vers Roketenitz ; une vive fusillade sortant du village la repousse ; elle renouvelle la charge, mais sans succès. L'escadron d'escorte de la batterie étant le seul dont les rangs n'étaient pas rompus, et le général Hartmann voyant des masses ennemies de toutes armes avancer sur lui, fit sonner la retraite et se retira sur Tobitschau, emmenant 250 prisonniers.

L'apparition inattendue de la cavalerie prussienne devant les colonnes du 1er corps autrichien, alors que toutes les fractions de troupes étaient privées de leurs commandants, appelés auprès du chef de corps, amena la confusion la plus complète dans les rangs de ces troupes. Bien que leur général disposât d'une supériorité numérique écrasante, elles subirent de sanglants échecs, avant qu'il pût parvenir à mettre ses masses en action.

Les rencontres autour de Tobitschau et l'occupation de cette petite ville, espèce de défilé, située au point où plusieurs cours d'eau viennent se jeter dans la March, ont exercé une certaine influence sur le résultat final de cette campagne.

Les rencontres autour de cette ville ont grandement contribué à empêcher Benedek de ramener les 100 mille hommes de l'armée d'Olmutz sur Vienne, où l'archiduc Albert était en train de former une nouvelle armée avec les réserves de l'armée d'Italie restées dans les dépôts, avec une partie de cette armée, les troupes revenues de Bohême et celles tirées de toutes les contrées de l'empire.

Les rencontres de Tobitschau et de Prérau, où Benedek en personne, avec son 1er et son 8e corps et sa division de cavalerie, *se laissa barrer le passage* par la division Artmann et la brigade Molotki, le forcèrent à se rabattre vers l'est, à perdre du temps, à faire un immense détour, à traverser, par d'affreux chemins, un contre-fort des Karpathes, pour gagner la Waag et descendre par la vallée de cette rivière, sur Presbourg. Le fâcheux contre-temps de ne pouvoir ramener l'armée directement sur Vienne, et le désastreux effet moral que produisirent ces différentes rencontres sur la troupe de Benedek, furent les conséquences naturelles, inévitables de la retraite divergente, dirigée après la journée de Sadowa, en partie sur Olmutz, en partie sur Vienne.

Le 16, après une longue marche de plus de dix milles, les colonnes autrichiennes avaient atteint la route conduisant d'Olmutz par les Karpathes et la Waag sur Presbourg; le 17, elles atteignirent le pied des Karpathes; le 18, elles traversèrent le contre-fort de Jabulka et gagnèrent la vallée de la Waag, à Trentschin, d'où elles purent descendre par Léopoldstadt et Tyrnau sur Presbourg.

Pendant que le gros de l'armée, sorti d'Olmutz, s'était dirigé vers la Waag, la 2e armée prussienne s'était en partie rabattue vers Brünn, où se trouvait le grand quartier général : son 6e corps et la garde devaient arriver le 17 dans les environs de Brünn; son 1er corps resta pour observer la garnison d'Olmutz, son 5e corps et sa division de cavalerie durent suivre les Autrichiens en retraite vers la March, et, suivant les circonstances, passer en partie ou en totalité cette rivière, pour entraver leur retraite vers le Danube. La 1re armée avait continué son mouvement sur Vienne : Son avant-garde s'était emparée de Muschau sur la Taya et avait même poussé des patrouilles au delà jusque près de Nikolsbourg. Sa 8e division avait été

envoyée sur Lundenbourg; son avant-garde, arrivée à hauteur de Goding, vit passer deux trains se dirigeant sur Lundenbourg. Dès qu'elle put atteindre le chemin de fer, elle enleva quelques rails et coupa le télégraphe. Pendant qu'elle interrompait ainsi les communications entre Olmutz et Vienne, un troisième train, portant des troupes saxonnes, arriva presque sur elle. Averti à temps de la présence des Prussiens, le train s'arrêta et retourna bien vite en arrière. Bientôt après, des troupes autrichiennes, arrivant de toute part, l'avant-garde prussienne dut se replier sur le gros de la division.

L'apparition de cette avant-garde sur le chemin de fer, à Goding, décida les Autrichiens à ordonner à la brigade du 10ᵉ corps chargée de couvrir Lundenbourg, de brûler le pont de la Taya et de se replier sur Vienne.

L'armée de l'Elbe s'était également portée en avant : Sa 14ᵉ division étant arrivée à Znaym, poussa des avant-gardes de l'autre côté de la Taya, dans la direction de Vienne.

Le 16, dans la 2ᵉ armée prussienne, le 1ᵉʳ corps se porta sur Prérau, où il coupa, contrairement à ses intérêts, le chemin de fer, en faisant sauter un pont qui interrompit ses communications avec la Haute-Silésie, communications qui, par la suite, pouvaient devenir très-utiles, indispensables mêmes à l'armée prussienne. Les autres corps de cette armée continuèrent à se prolonger dans la direction qu'ils avaient suivie la veille. La 1ʳᵉ armée continua sa marche vers le sud-est : Sa 8ᵉ division enleva Goding; sa 7ᵉ atteignit Lundenbourg, sa 6ᵉ gagna Nikolsbourg. L'armée de l'Elbe se rabattit à gauche de Znaym vers Laa, pour appuyer le mouvement de la 1ʳᵉ armée, échelonnée entre Lundenbourg et Nikolsbourg.

Le 17, le 1ᵉʳ corps de la 2ᵉ armée continua à observer la rive gauche de la marche, entre Tobitschau et Prérau; son

5e corps descendit la rive gauche de cette rivière ; la garde et le 6e corps continuèrent à suivre la 1re armée dans la direction de Vienne. Cette dernière et l'armée de l'Elbe gardèrent, à peu de chose près, les emplacements de la veille.

Le 18, dans le grand quartier général prussien, « on avait résolu (dit une instruction datée du 17) de marcher vers le Danube, mais il n'était pas encore décidé si l'on prendrait la direction de Vienne ou celle de Presbourg. »

L'armée de l'Elbe devait suivre la grande route de Brünn à Vienne et observer celle qui vient y aboutir. La 1re armée devait s'avancer sur les deux rives de la March : chemin faisant, elle devait s'assurer des ponts et les réparer au besoin. Elle était aussi chargée d'empêcher les corps sortis d'Olmutz, de gagner Vienne ou Presbourg. La 2e armée, encore très en arrière, devait suivre les mouvements de la 1re armée et de celle de l'Elbe. Ces deux dernières devaient marcher à la même hauteur, pour arriver avec ensemble sur le Danube, et faire de courtes étapes, afin de donner à la 2e armée le temps d'arriver en ligne. Comme il n'était pas impossible que les Autrichiens pussent prendre l'offensive, soit de Vienne, soit de Presbourg, la situation exigeait toujours, d'après l'instruction, qu'on évitât *de se resserrer davantage,* et qu'on renforçât les avant-gardes, surtout à l'armée de l'Elbe. Le même jour, cette dernière devait se concentrer à Wilversdorf (sur la route de Znaym à Vienne) et attendre là de nouveaux ordres. Dans la 1re armée, on ordonna à une division de se porter en marche forcée sur Presbourg, de s'emparer de la ville et du pont du Danube, et, si c'était possible, de quelques points sur la rive droite du fleuve. »

Ce jour-là, le 18, les armées prussiennes étaient donc disloquées sur une surface de plus de 20 lieues de front et de plus de 20 lieues de profondeur ! et notons qu'on admet-

tait la possibilité d'une action offensive de la part des Autrichiens ! Si, à cette date, ces derniers avaient mis un général audacieux à la tête de l'armée qui se trouvait alors, à Vienne, forte de 50 à 60 mille hommes environ, cette armée aurait eu toutes les chances possibles pour combattre, avec cette masse réunie, isolément chacune des brigades et des divisions prussiennes, dispersées dans cet immense carré de plus de 20 lieues de côté.

Moltke, reconnaissant la possibilité d'une action offensive de la part de ses adversaires, comment a-t-il pu prescrire dans son ordre du 17 : « La situation exige qu'on évite de se resserrer davantage? » Parce que sans doute l'offensive pouvait partir de l'un des deux points, de Vienne ou de Presbourg, et qu'en étendant ses troupes sur un arc de cercle enveloppant à la fois les deux points, cette disposition lui permettait de prévenir l'attaque, dans l'une comme dans l'autre des deux éventualités.

Il est possible, probable même, si l'armistice n'avait pas mis un terme au succès des Prussiens, que leur marche vers le Danube, sur un front de 25 lieues de largeur, avec la moitié de leurs forces en ligne, en présence des forces autrichiennes concentrées à Vienne ou à Presbourg, eût encore une fois parfaitement réussi!

Dans toutes les guerres, nous avons remarqué qu'après une victoire, quand le vainqueur a affaire à un adversaire de taille ordinaire, il peut généralement commettre les fautes les plus grosses sans s'exposer à en être puni : le vaincu est ordinairement si préoccupé de ce qu'il conviendrait de faire pour prévenir les coups que le vainqueur pourrait encore lui porter, que l'idée de profiter des fautes que commet son adversaire, ne se présente jamais à son esprit. Le grand capitaine, au contraire, après un échec, cherche toujours à pénétrer les intentions de son adversaire, non pas seulement pour prévenir les coups que celui-ci pourrait encore lui porter, mais surtout pour pren-

dre une éclatante revanche, en profitant des fautes que pourrait commettre son adversaire. C'est en quoi le véritable homme de guerre diffère essentiellement du général ordinaire.

Si donc, à Vienne comme à Sadowa, les Prussiens avaient rencontré, non pas un grand capitaine, mais seulement un général habile, entreprenant, Moltke, avec sa bonne armée, *bien préparée pour faire la guerre*, au lieu d'obtenir de brillantes victoires, se serait fait battre.

Le 19, « la tête de colonne de l'armée prussienne était arrivée à deux marches de Vienne; mais une partie considérable de l'armée était encore en arrière et s'étendait jusque vers Brunn et Kojeten. » Appréciant sans doute le danger que pouvaient courir les armées ainsi disséminées, la 1re et celle de l'Elbe durent s'arrêter, pour donner à la 2e le temps d'arriver à la portée des deux autres. Dans la première armée, on fit cependant un mouvement en avant : sur la rive droite de la March, Frédéric-Charles échelonna son avant-garde et son corps de cavalerie vers Vienne; sur la rive gauche, il poussa une de ses divisions jusque sur la route qui mène d'Olmutz à Presbourg.

Dans l'armée autrichienne, cinq corps, les 2e, 4e, 1er, 8e et 6e se trouvaient encore échelonnés dans la vallée de la Waag, au-dessus de Tyrnau, c'est-à-dire que le 2e corps, la tête de colonne, était encore à deux marches de Presbourg.

Jusqu'alors les Prussiens ne connaissaient pas d'une manière certaine la partie de l'armée du Nord qu'on était parvenu à ramener sur Vienne, ni les secours qu'on avait reçus de l'armée d'Italie, ni le résultat qu'avait produit le décret impérial de former des 4es et 5es bataillons dans tous les dépôts de l'Empire.

Cette situation exigeait donc que les Prussiens restassent sur leurs gardes : un ordre émanant du grand quartier

général, daté du 19, prescrivait « de concentrer leurs forces en arrière de la Reuss (rivière qui coule à deux petites journées de marche au nord de Vienne, et va se jeter dans la March, près de Presbourg) : l'armée de l'Elbe à Waltersdorf, la 1re armée à Deutsch-Wagram et la 2e armée en réserve, en arrière des deux premières.

» Une fois dans cette position, l'armée doit d'abord être en état de résister à une attaque si, comme cela peut arriver, l'ennemi venait à sortir de Florisdorf avec des forces s'élevant à 150,000 hommes environ ; en second lieu, elle doit, ou pousser des reconnaissances vers les retranchements de Florisdorf et les attaquer, ou marcher avec toute la promptitude possible par le flanc sur Presbourg, en laissant un corps d'observation sur Vienne.

» A cet effet, les troupes disponibles dès à présent, c'est-à-dire l'armée de l'Elbe, puis le 2e corps, la 6e division, le corps de cavalerie et l'avant-garde de la 1re armée, se mettront en mouvement demain matin, 20 du courant, mais elles n'iront pour commencer que jusqu'à la Weiden, pour donner aux autres parties de l'armée le temps d'arriver. Les deux armées enverront leurs troupes avancées et des reconnaissances sur le Reuss, du côté de Wilfersdorf et de Deutsch-Wagram.

» En même temps qu'on avancera de ce côté, on essayera de s'emparer de Presbourg par surprise, et, dans le cas où l'on réussirait, de s'assurer du pont du Danube. Le commandant en chef de la 1re armée donnera des ordres de détail à celle de ses troupes dont il peut disposer à Malaczak : on s'en remet à son initiative. Il devra également songer, dès que les circonstances le permettront, à rappeler à lui la 5e division, qui se trouve encore à Holitsch.

» Le commandant en chef de la 2e armée prendra ses dispositions pour la continuation du mouvement de la garde et du 6e corps, de manière à faire passer l'une par Lundenbourg et l'autre par Nikolsbourg, et il se règlera sur cette

donnée, que ces corps doivent arriver le 21 du courant sur la ligne Drœsing-Wilfersdorf, de manière à pouvoir soutenir au besoin la 1re armée et l'armée de l'Elbe. Il saura s'il ne pourrait pas bientôt rappeler à lui le 5e corps, et il lui est ordonné d'amener sur le Danube tout ce qu'il pourra, car il est à désirer, en tout cas, que l'on puisse y réunir le plus de forces possible. Les mesures sont prises pour faire venir, en cas de besoin, le corps de réserve de Prague et de Pardubitz par le chemin de fer... etc.

» Signé : DE MOLTKE. »

D'après ce qui précède, une fois l'armée derrière le Reuss, étendue depuis Wilfersdorf jusqu'à Presbourg, c'est-à-dire sur un front de plus de quatre journées de marche, on la trouvait « concentrée » et on la croyait à même de tenir tête à une armée ennemie de 150,000 hommes, pouvant sortir d'un camp retranché, dans les conditions les plus favorables pour agir offensivement avec une grande rapidité, contre le large front de l'armée prussienne. Pour avoir une telle confiance en soi, il faut avoir une triste opinion de son adversaire. « En second lieu, dit l'ordre, elle (l'armée prussienne) doit, ou pousser des reconnaissances vers les retranchements de Florisdorf (supposé occupé par une forte armée) et les attaquer, ou marcher avec toute la promptitude possible par le flanc sur Presbourg, en laissant un corps d'observation sur Vienne. Cette instruction, on doit le reconnaître, ne brille ni par la clarté, ni par la précision, ni par les combinaisons qu'elle prescrit : Envoyer des avant-gardes vers Florisdorf, et attaquer ce camp retranché, supposé occupé par une formidable armée, c'était à la lettre répéter la manœuvre exécutée par les Italiens devant Vérone, pendant la mémorable journée de Custozza ! Exécuter une marche de flanc, pour se porter à la hâte sur Presbourg, en laissant un corps devant Florisdorf, était aussi une manœuvre très-hasardée qui, devant

un adversaire un peu habile, n'aurait pas manqué d'aboutir à un désastre. Heureusement pour ceux qui avaient conçu ce fallacieux projet, après Sadowa la retraite divergente avait si complétement disloqué l'armée autrichienne, que jusqu'alors il n'y avait pas eu possibilité de la concentrer sur Vienne.

Le 20, les cinq corps de l'armée autrichienne qu'on avait refoulés à l'est des petits Karpathes, continuèrent à descendre ces montagnes vers Presbourg. Ce jour-là, le 2e corps, la tête de colonne, étant arrivée à Tyrnau, y trouva mille voitures du pays, et fut en partie transportée en poste sur Presbourg, où il arriva dans la nuit.

Les autres corps étaient encore très en arrière et n'auraient pu prendre aucune part à des retours offensifs partant de Vienne ou de Presbourg. A cette date, de la formidable armée du Nord, il n'y avait de disponible sur le Danube que le 3e et le 10e corps, huit bataillons et vingt-huit pièces du corps saxon et les quatre divisions de cavalerie du prince de Holstein, en tout une soixantaine de mille hommes, des 200 mille qui restaient après la bataille, et qu'on aurait pu aisément ramener directement sur Vienne, si la malencontreuse forteresse d'Olmutz n'avait été là pour faire commettre à l'armée autrichienne la plus énorme faute qu'il fût possible de commettre à la guerre.

A la date du 20, il était arrivé, de l'armée d'Italie sur le Danube, environ 50,000 hommes. Si donc toute l'armée du Nord avait été ramenée directement sur Vienne, sans tenir compte des 4e et 5e bataillons, les armées autrichiennes eussent eu sur les armées prussiennes une supériorité numérique écrasante, surtout, si l'on tient compte des nombreux détachements que cette dernière avait été obligée de faire pour garder ses lignes de communications.

Du côté des Prussiens, l'armée de l'Elbe et la 1re armée continuèrent à s'étendre, à élargir leur front. Celle de l'Elbe

poussa des détachements sur Stokerau, à une journée de marche à l'ouest de Vienne ; la 1re armée envoya une division sur Stampfen ; à hauteur de Presbourg, la 2e armée avança vers les deux autres jusqu'à la hauteur de Lundenbourg, sauf son 1er corps resté devant Olmutz.

Ainsi donc, la veille de l'armistice, deux des trois armées prussiennes, déployées sur un front de plus de cinq journées de marche, enveloppèrent à la fois Vienne et Presbourg, tandis que leur 3e armée, celle du Prince royal, se trouvait encore à plus de 40 kilomètres en arrière des deux premières. Si alors on avait permis à l'archiduc Albert de sortir de Florisdorf avec les 100,000 hommes qu'il pouvait avoir sous la main, il eût pu combattre les fractions isolées de l'ennemi, avec une telle supériorité numérique, que la victoire n'eût pu être un instant douteuse. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, après un désastre, les hommes ordinaires, ministres et généraux, ont l'esprit paralysé par la crainte qu'inspirent les nouveaux dangers dont ils se croient toujours menacés ; ils ne songent guère à la possibilité de prendre une éclatante revanche et de profiter des fautes que commettent généralement les vainqueurs, après avoir obtenu un grand succès. — Après la journée de Caldiero, le général Bonaparte, au lieu de ne penser qu'au moyen de se soustraire à la poursuite du vainqueur, cherche, au contraire, une occasion favorable pour battre son adversaire, et après trois jours de combats successifs, il trouve le moyen de prendre à Arcole une éclatante revanche de sa défaite à Caldiero.

Après avoir subi un grand désastre, ressaisir la victoire, c'est le propre du grand capitaine.

Le 22, les hostilités devaient être suspendues à midi, pour les reprendre le 27 du même mois. A 9 heures du matin, des courriers furent envoyés dans toutes les directions, pour prévenir les corps, qu'à partir de midi on ne pouvait plus

faire aucun mouvement qui pût amener une rencontre entre les deux armées. On détermina une ligne de démarcation partant de Krems, située à douze lieues en amont de Vienne, longeant d'abord le Danube jusqu'à Stokerau, remontant ensuite sur Guntersdorf, à 8 lieues au nord de Vienne, et se rabattant de là, le long de la Reuss, jusqu'à trois lieues à l'est de Presbourg. Cette ligne de démarcation imposait donc aux deux armées des fronts d'opération de plus de 30 lieues, extension qui pouvait tourner tout à l'avantage des Autrichiens, si les hostilités devaient reprendre le 27.

Dans la matinée du 22, le général Fransecky, avec les 7e et 8e divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une quarantaine de canons, attaqua le 2e corps autrichien, en position à Blumenau, situé à deux lieues au nord de Presbourg, sur la route conduisant de cette dernière ville à Olmutz. Ce combat, engagé de grand matin, était à son maximum d'intensité, quand les généraux Fransecky et comte Thun furent informés qu'un armistice était conclu ; qu'à midi sonnant les hostilités devaient cesser, et qu'on devait arrêter tout mouvement de troupes.

Au moment de la réception de cet avis, Fransecky était trop sérieusement engagé, dit-il, pour cesser immédiatement le combat. Pendant que lui-même dirigeait une attaque de front sur Blumenau, la brigade Bosc avait mission de tourner la position, et le mouvement tournant presque toujours couronné de succès contre des troupes autrichiennes, pouvait, dans cette circonstance, amener les plus grands résultats. Le général prussien espérait que dès que les Autrichiens verraient leur ligne de communications compromise avec Presbourg, ils se hâteraient d'abandonner leur position pour prévenir l'ennemi dans cette ville. Le retard apporté au départ de la brigade chargée du mouvement tournant, et l'enlèvement des postes de communication établis par cette brigade pour renseigner Fransecky sur ses mouvements,

firent évanouir les espérances que le général avait eues un instant, d'arriver à Presbourg avant midi.

A midi moins un quart, des deux côtés on fit cesser le feu, et pendant qu'au milieu des tirailleurs des deux partis Fransecky arrêtait, avec le chef d'état-major du 2e corps autrichien, les tracés de la zone qui séparerait les deux armées, il reçut un avis du général de Bosc, que sa brigade était arrivée sur les derrières de l'ennemi, dans la vallée des Moulins, mouvement qui eût pu avoir les conséquences les plus fâcheuses pour les Autrichiens, probablement l'occupation de Presbourg, ce qui eût obligé les quatre corps autrichiens encore échelonnés sur la route de Tyrnau, de se rabattre une seconde fois vers l'est, pour gagner le Danube à Komorn.

L'affaire de Blumenau, l'attaque de front, est un combat d'artillerie dans lequel, des deux côtés, une cinquantaine de canons ont vidé leurs caissons, sans autre résultat que de tuer de part et d'autre quelques hommes, pendant que Bosc, avec sa brigade, sans tirer un coup de fusil, était parvenu à décider du sort de la journée, si les hostilités avaient pu continuer.

Du 23 au 27, les 1er, 4e, 6e et 8e corps autrichiens, la division de cavalerie légère et la partie du corps saxon, en tout, environ 100 mille hommes, qui s'étaient retirés d'Olmutz par les petits Karpathes sur Tyrnau, passèrent à Presbourg sur la rive droite du Danube et, dans la journée du 27, ils furent suivis par le 2e corps, qui détruisit derrière lui le pont de bateaux.

Les Autrichiens avaient alors plus de 200 mille hommes sur la rive droite du fleuve ; les Prussiens, il est vrai, en avaient à peu près autant, mais leurs forces étaient très-divisées : Leur front s'étendait de Krems à Presbourg, en passant par Wilfersdorf ; il avait donc une étendue de cinq journées de marche ; l'archiduc Albert, en faisant faire de

grandes démonstrations sur les deux extrémités de ce front et en débouchant lui-même avec le gros de l'armée du camp de Florisdorf, eût pu facilement percer cette longue ligne par son centre.

Cette idée, nous n'en doutons pas, s'est bien certainement présentée à l'esprit du vainqueur de Custozza; mais, comme toujours, cette fois encore, une maladresse des hommes d'État de l'Autriche aura fait avorter cette conception, dont on était en droit d'attendre les plus grands résultats, sans s'exposer à des humiliations aussi offensantes que celles stipulées dans les préliminaires de paix de Nikolsbourg.

Dans cette guerre, au point de vue militaire, les généraux autrichiens ont certes commis de très-grandes fautes; mais au point de vue politique, les hommes d'État de l'empire en ont commis de bien plus grandes encore. « Éviter d'entreprendre une double guerre, » est une maxime si connue et si vraie, qu'on ne conçoit pas comment on a pu commettre une telle faute, alors surtout qu'en cédant, *à temps,* une province qui n'était qu'un fardeau et une cause de faiblesse pour l'Empire, on pouvait éviter à coup sûr l'une de ces guerres, sinon toutes les deux, car il est peu probable que la Prusse eût engagé la lutte sans l'alliance de l'Italie.

La Vénétie est incontestablement la cause politique qui a fait naître la double guerre, et c'est aussi sa cession trop tardive qui a amené les désastres militaires.

A toutes les époques, la politique autrichienne a toujours imprimé une fausse direction à la guerre : elle ne sut jamais prendre à propos une résolution.

A la fin du dernier siècle, alors que l'Autriche avait les meilleures troupes, les plus fortes armées de l'Europe et un bon général, elle se faisait battre dans toutes les rencontres, parce que, disait le général Bonaparte, « elle est toujours d'une idée et d'une année en retard. Aujourd'hui, elle vous

oppose une formidable armée sans général, puis elle vous opposera un général sans armée. »

En 1859, l'Autriche était prête la première ; avant l'arrivée des Français, elle avait en Italie des forces considérables. En prenant à propos l'initiative de l'attaque, elle pouvait écraser, *isolément*, la petite armée piémontaise et arriver à temps aux débouchés des Alpes pour recueillir, *sans combattre*, les détachements français à mesure qu'ils débouchaient des gorges des montagnes dans la plaine. Une maladresse politique, un retard apporté mal à propos à l'ouverture des hostilités, fit évanouir ces belles espérances, et la guerre, au lieu d'aboutir à une victoire décisive, amena un désastre.

En 1866, la politique autrichienne fit le contraire de ce qu'elle avait fait en 1859 : au lieu de retarder la guerre, elle précipita mal à propos l'ouverture des hostilités, alors qu'elle avait tout intérêt de la retarder et que le projet d'ouvrir un congrès à Paris lui en donnait une si belle occasion. Elle devait savoir que les armées prussiennes étaient formidables et prêtes à entrer en campagne immédiatement ; elle ne pouvait pas ignorer que ses alliés étaient loin d'être prêts et que les généraux autrichiens eux-mêmes désiraient voir porter un retard à l'ouverture des hostilités. En retardant de quelques semaines l'ouverture de la campagne, on eût eu le temps de concerter un plan d'ensemble, de réunir 150 mille Hanovriens, Hessois, Wurtembergeois, Bavarois, etc., en avant de Bamberg; de porter l'armée de Benedek tout entière en Bohême, à trois marches de Dresde; d'élever un camp retranché autour de cette capitale et d'opposer, dans les meilleures conditions possibles, 360 mille alliés aux 180 mille Prussiens, de Vogel, de Herwarth et du prince Frédéric-Charles. Quant à l'armée de Silésie, le Prince royal se serait bien gardé de marcher sur Vienne, alors que les trois généraux que nous venons de citer eussent subi de grands échecs sur le Mein, en Saxe et en Lusace.

Au point de vue militaire, c'est Olmutz qui a amené les

plus grands désastres : si ce camp retranché n'avait pas existé, il est très-probable que Benedek, au lieu de réunir d'abord son armée en Moravie, autour d'Olmutz, pour la porter ensuite en toute hâte en Bohême, n'eût pas commis cette faute, qu'il eût concentré directement son armée dans cette dernière contrée, et il est évident que si, après la bataille perdue, ce camp n'eût pas existé, il n'aurait pas pu y retourner, s'y fourvoyer, comme il l'a fait; il eût, au contraire, été *forcé* de bien faire, de ramener toute son armée sur Vienne.

Si un camp retranché, stratégiquement bien situé, procure une grande garantie de sécurité, par contre, une forteresse de cette nature, stratégiquement mal placée, offre les plus grands dangers : non-seulement elle absorbe, sans but utile possible, une partie des ressources de l'État et des forces de l'armée, mais en outre elle fait commettre, aux généraux de l'État qui la possède, des fautes qui amènent de grands désastres.

En 1848 et en 1859, comme en 1866, Vérone, stratégiquement bien placée, a rendu d'immenses services aux armées autrichiennes ; Olmutz, situé en dehors de la bonne direction stratégique, a, au contraire, grandement contribué à amener la grande défaite de 1866.

L'histoire de la campagne de 1866, rédigée par la section historique du corps royal d'état-major, sous la direction de S. E. le général de Moltke, jette en terminant, en guise de considérations générales, « un coup d'œil sur les principales phases de cette campagne, » que nous rapportons sous son propre titre :

« L'ARMISTICE DU 22 AU 27 JUILLET.

» Les corps de troupes de la 1re armée et de l'armée de l'Elbe prirent, le 23, des cantonnements dans les rayons qui leur étaient affectés ; mais, pour assurer la nourriture

des troupes, il fallut étendre les réquisitions au delà des limites fixées à chacune d'elles.

» On continuait sans interruption les préparatifs nécessaires pour attaquer Florisdorf et pour passer le Danube; mais dès ce moment, les négociations prirent une tournure telle, qu'au lieu de faire venir à l'armée la division Rosenberg, qui arrivait par échelons à Brunn, on la fit provisoirement cantonner autour de cette ville, et qu'on laissa la division Bentheim en arrière, une brigade à Pardubitz, l'autre à Prague.

» Dans la 2e armée, on expédia, le 23, au 1er corps, par le télégraphe, l'ordre de ne laisser devant Olmutz qu'une division et deux régiments de cavalerie; de mettre le reste en route pour rejoindre l'armée, et de s'arranger de manière à arriver à Holitsch le 27 : il devait également y rallier le détachement du général de Clausewitz, qui s'était déjà mis en marche le 22, par Austerlitz.

» Une reconnaissance dirigée ce jour-là du côté de Littau rencontra, le soir, à Schmirzitz, une portion du détachement Knobelsdorff.

» Ce général avait occupé la Silésie autrichienne, depuis le 5 juillet : parti de Troppau le 15, il s'était dirigé sur Schœnberg et Müglitz, par Rœmerstadt et Hohenstadt, et de là il avait détaché le colonel Malachowski à Schmirzitz.

» De Schœnberg, il était également entré en communication, dès le 17, avec le 63e, qui était allé occuper Wildenschwerd, Hohenstadt et Zwittau. Il se remit quelques jours après en marche, par Gewitsch, et gagna, le 30, les environs de Brunn.

» Le 5e corps était, le 25, dans les cantonnements qui lui avaient été assignés, au sud de Feldsberg : la division de cavalerie Hartmann s'était arrêtée aux environs de Holitsch.

» La situation politique ne tarda pas à faire voir qu'il serait désormais inutile de concentrer l'armée; en conséquence,

on arrêta en route la 2e division d'infanterie, et elle resta aux environs de Strassnitz et de Theresiensdorf.

» Depuis le commencement du mois de juillet, le détachement du général comte Stolberg n'avait plus rien fait : on avait rappelé l'infanterie de son détachement, pour former les quatrièmes bataillons des régiments de Silésie, et il avait fallu les envoyer aux lieux de formation. Réduit par cette mesure à ses deux régiments de cavalerie et à ses deux compagnies de chasseurs, le général comte Stolberg se vit obligé de renoncer à toute entreprise un peu importante, et notamment à marcher sur Myslowitz, où il savait que se trouvait la masse principale des troupes ennemies qui lui étaient opposées : mais sa mission était de défendre le territoire, et il pensa qu'il l'aurait remplie s'il pouvait, en menaçant les riches cantons manufacturiers de Bielitz et de Biala, amener l'ennemi à le transporter de ce côté, et par conséquent à s'éloigner de Myslowitz. Il y arriva en effet, en faisant passer son détachement de Nicolaï à Pless : de là, il envoyait journellement de fortes patrouilles vers Kenty et autres localités ; il entreprit même une expédition sur Bielitz, et elle amena une petite escarmouche près de Kenty.

» Attiré de ce côté par toutes ces manœuvres, le détachement autrichien tenta, le 16, une attaque sur le pont de la Vistule qui se trouve entre Dzieditz et Goczalkowitz : l'affaire fut un peu plus importante que les précédentes ; le pont était gardé par la compagnie de chasseurs du capitaine de Kusserow ; elle en resta maîtresse. Le 17, les 4es bataillons étaient formés et arrivés, mais le comte Stolberg reçut, du commandant en chef de la IIe armée, l'ordre de se diriger sur Teschen.

» Dans l'armée autrichienne du Nord, entre le 23 et le 27 juillet, les Ier, IVe, VIe et VIIIe corps, la portion du corps saxon qui se trouvait avec les troupes autrichiennes et la 2e division de cavalerie légère, traversèrent Presbourg et

passèrent sur la rive droite du Danube : ils y furent suivis dans la matinée du 27 par le IIe corps, et il détruisit derrière lui le pont de bateaux.

» Presbourg n'a été occupé que plus tard.

» Dans certains endroits, les armées n'étaient séparées que par la largeur d'un ruisseau ou d'un chemin vicinal : il est vrai qu'il leur était défendu, pour le moment, de faire usage de leurs armes ; mais elles pouvaient, à quelques heures de distance, se retrouver l'une en face de l'autre. Aussi comprend-on que, sur quelques points, il ait été commis des infractions aux conditions de la convention?

» Des deux parts, les autorités supérieures s'étaient efforcées de réprimer les infractions commises par leurs subordonnés.

» Pour suivre exactement la ligne de démarcation, les Prussiens évacuèrent Leopoldsdorf, situé au sud du Russ et du chemin vicinal de Lassee, mais ils occupèrent cette dernière localité, qui se trouve au nord du ruisseau.

» Les commandants des places d'Olmutz, de Josephstadt et de Kœniggratz, se refusèrent à reconnaître l'armistice, parce qu'ils n'avaient pas reçu d'avis officiel à cet égard.

» Comme il fallait que la ligne que, de chaque côté, on ne devait pas dépasser, finît quelque part, il était dit dans la convention qu'elle partirait « de Krems » et suivrait le cours du Danube. De part et d'autre, on avait toute liberté de mouvements en arrière de cette ligne. Mais on n'avait pas prévu le cas où des troupes passeraient le fleuve au-dessus de Krems, et on n'avait pas fixé de limites pour ce cas. Un jour, un corps autrichien de toutes armes se montra à Pulkau et à Schrattenthal, à l'ouest de la route de Znaym à Stockerau ; cela donna lieu à quelques escarmouches et à quelques arrestations, et on fut obligé d'envoyer une brigade à Znaym, pour sauvegarder cette ville en cas de rupture de l'armistice, car c'était là que se trouvait le dépôt de convalescents de l'armée prussienne.

» Au quartier général de Nikolsburg, on avait expédié, le 26, les ordres nécessaires pour que le 27, à midi, l'armée de l'Elbe et la 1re armée fussent réunies sur la ligne Wilfersdorf-Stampfen, et la 2e armée, à Gaunersdorf. »

Le tableau suivant donne un aperçu des forces dont on pouvait disposer à la reprise des opérations :

A. 1re *Armée.*

Les 5e, 6e, 7e et 8e corps d'armée, le corps de cavalerie, la réserve d'artillerie de l'armée, donnaient d'après les dernières situations. . . .	76,000	combattants.

B. 2e *Armée.*

Le corps de la garde, le 5e corps; du 6e corps, la 11e division et la réserve d'artillerie; du 1er corps, la 2e division et la division de cavalerie	72,000	—
(Il n'y avait pas à compter sur la 12e division; le corps d'observation du général de Lehwaldt, en cours de formation à Kœniginhof, et destiné à la relever, n'était pas encore au complet.)		

C. *Armée de l'Elbe.*

Les 14e, 15e et 16e divisions et la réserve d'artillerie des 7e et 8e corps.	36,000	—
La 1re division de la landwehr (de la garde.).	10,000	—
Ainsi, total des troupes disponibles en première ligne. . . .	195,000	combattants.

En arrière des trois armées, on avait encore :

1° La 2e division de la landwehr (Bentheim), à Prague	10,500	combattants.
2° La 12e division et le détachement Knobelsdorf, à Brunn	10,500	—
3° La 1re division devant Olmutz. .	10,000	—
4° 15 quatrièmes bataillons, en route pour rejoindre la 2e armée. . .	12,000	—
5° 2 quatrièmes bataillons, en route pour rejoindre l'armée de l'Elbe. .	1,600	—
6° Le détachement du comte Stolberg.	5,000	—
	49,600	combattants.

« En dehors des forces que nous venons d'énumérer, le Roi avait créé, par décret du 14 juillet, un corps de partisans, dans lequel on se proposait de faire entrer ceux des nombreux prisonniers que l'on avait faits qui y consentiraient volontairement, et qu'on destinait à envahir la Hongrie. La formation de ce corps de partisans ne fut achevée qu'à la fin de juillet : il présentait un effectif de 2,000 hommes; une partie était à Neisse, l'autre occupait des bivacs sur la frontière. Soit dit entre parenthèse, contrairement aux ordres positifs du gouvernement prussien, il partit de ses bivacs le 1er août, sous prétexte de promenade militaire, passa la frontière et prit la direction des monts Jablunka. Mais on expédia à son chef une sommation d'avoir à revenir sur ses pas, et, le 6, le détachement retourna en arrière de la ligne de démarcation.

» Les ministres plénipotentiaires avaient signé, le 26, à Nikolsburg, les préliminaires de paix; les opérations étaient terminées sur le théâtre d'opérations de l'est.

» Si nous jetons un coup d'œil sur les principales phases de cette campagne, nous voyons qu'au moment où la guerre éclate, les forces prussiennes composent trois armées *sépa-*

rées, destinées à se tenir sur la défensive, pour couvrir les Marches et la Silésie, tandis que le gros de l'armée autrichienne est concentré en Moravie. Les forces sont égales des deux côtés.

» En se décidant à faire la guerre, le gouvernement prussien donne à ses armées l'ordre d'opérer leur jonction ; elle doit avoir lieu par le chemin le plus court, en avant, par conséquent en pays ennemi.

» Le point de réunion que l'on choisit est à égale distance de Gœrlitz, de Glatz et de la frontière de la Bohême et de la Moravie, d'une part ; de Torgau, de Brunn et d'Olmutz, de l'autre. En conséquence, l'armée de l'Elbe se met en mouvement la première, et entre en Saxe (16 juin) ; mais, en même temps (17 juin), le feldzeugmeister Benedek quitte la Moravie pour entrer en Bohême, car c'est là seulement qu'il peut se procurer l'avantage d'agir sur la ligne centrale d'opérations.

» Des masses aussi considérables ne pouvaient se mouvoir que par colonnes profondes. Par conséquent, les armées prussiennes pouvaient rencontrer sur leur chemin, sinon toutes les forces autrichiennes réunies, du moins, en dehors du corps saxon et du 1er corps, les têtes de colonne de l'armée ennemie. C'était uniquement sur l'initiative des chefs et sur la rapidité de l'exécution qu'il fallait compter pour écarter ce danger.

» Le prince Frédéric-Charles était obligé d'attendre que l'armée de l'Elbe vînt de Dresde le rejoindre. Le 26, ses troupes d'avant-garde occupèrent les défilés de l'Iser, à Turnau et à Podol. Arrivé là, il se trouvait moitié moins éloigné de Gitschin que la 2e armée, qui s'étendait encore sur la ligne Libau-Reinerz, et il écartait de sa route bien des difficultés. Mais la partie la plus difficile de la tâche confiée au Prince royal, c'était de réunir la 2e armée ellemême au delà de la frontière, en lui faisant traverser les montagnes par des routes qui la divisaient nécessairement,

et cela au moment où déjà les avant-gardes de l'ennemi se montraient au débouché de ces routes.

» Le 26, le centre de la 2e armée avait passé la frontière ; les deux ailes en faisaient autant le 27.

» Placé en face de l'aile droite, le feld-maréchal-lieutenant de Gablenz réussit à empêcher le 1er corps de déboucher à Trautenau ; mais, en s'avançant, il présente le flanc au corps de la garde, et le lendemain il est défait à Soor.

» Le feld-maréchal-lieutenant de Ramming marche à la rencontre de l'aile gauche, il est battu. Le 5e corps ne devait aller ce jour-là que jusqu'à l'entrée du défilé : il se déploie tout entier en avant. Le VIIIe corps autrichien arrive à Dolan trop tard pour secourir le VIe à Nachod ; mais il le dégage le lendemain à Skalitz, et on dirige le IVe corps sur Dolan. Ainsi, dans la journée du 28, le 5e corps prussien pouvait avoir devant lui trois corps autrichiens (moins deux brigades détachées) ; mais l'un d'eux était profondément ébranlé par le combat de la veille, et le deuxième n'avait pu arriver que vers midi, quand déjà le troisième abandonnait sa position. De plus, le général de Steinmetz avait pris ses dispositions de telle sorte qu'il ne pouvait plus être rejeté dans le défilé de Nachod, tout au plus pouvait-il être repoussé vers le gros de la 2e armée. Le 29, il culbute encore le IVe corps autrichien et s'ouvre ainsi, par une succession de trois sanglantes journées, avec 22 bataillons contre 72, qui sont venus successivement le combattre, la route qui doit le mener au point de jonction de l'armée. A la deuxième de ces journées seulement, il avait eu un secours, celui de la 22e brigade, appartenant au 6e corps.

» Le gros de la 1re armée s'était écarté de la direction de Gitschin pour combattre l'ennemi à Münchengrætz et le chasser de la ligne de l'Iser ; mais, dès le 29, les divisions Tümpling et Werder, réunissant 25 bataillons à elles deux,

enlevaient ce point à l'ennemi, qui, de son côté, y avait rassemblé 45 bataillons.

» Le feldzeugmeister Benedek venait seulement de comprendre que le mouvement de la 2e armée le mettait dans l'impossibilité de prendre l'offensive contre la 1re. Le 30, il avait concentré sur le plateau de Dubenetz, en face de cette dernière, cinq de ses corps d'armée. Les trois autres avaient reçu l'ordre de l'y rejoindre : mais ceux-là, la 1re armée prussienne tout entière les poursuivait, et les obligea de diriger leur retraite vers le sud. Pendant les trois journées précédentes, l'armée autrichienne avait perdu, dans huit combats différents, beaucoup plus de 30,000 hommes et près de 1,000 officiers. Déjà les deux armées ennemies communiquaient directement entre elles : elle ne pouvait plus attaquer l'une d'elles sans avoir à se défendre des coups de l'autre sur son flanc. Il était impossible de rallier le 1er corps et le corps saxon autrement qu'en se reportant en arrière, du côté de Kœniggratz, et le commandant en chef de l'armée autrichienne avait trop de bon sens pour ne pas se plier à cette nécessité.

» L'armée du Nord se concentra le 1er et le 2 juillet sur la Bistritz, et la résolution instantanée de la combattre, prise par Sa Majesté le roi, amena, le 3, une bataille décisive, pour laquelle on avait pu, des deux parts, réunir sur les lieux toutes les forces disponibles.

» Cette journée coûta encore 40,000 hommes à l'armée autrichienne, mais il lui en restait plus de 180,000, et, pour opposer une nouvelle résistance, il ne lui fallait que le temps de les réunir. Elle avait le camp retranché d'Olmutz, où elle pouvait trouver sûreté et repos, et, en dirigeant sa retraite sur ce point, le général autrichien pouvait espérer attirer son adversaire derrière lui et le détourner du chemin de la capitale.

» Mais une seule des armées prussiennes le suit dans cette direction; comme nombre, elle est beaucoup plus faible que

lui, mais la victoire lui donne des forces. D'un autre côté, plus de 100,000 soldats prussiens marchent directement sur Vienne.

» A Vienne, malgré la cession de la Vénétie, il n'était pas possible de rassembler sur-le-champ des forces équivalentes. Pour si peu qu'il fallût tenir compte des entreprises possibles de l'armée italienne depuis Custozza, on ne pouvait pas rappeler d'Italie plus de deux corps d'armée sur les trois qui s'y trouvaient, et encore était-il impossible de les faire arriver sur le Danube avant le 20 juillet. Avec le Xe corps et la cavalerie, qui étaient déjà en route de Bohême sur Vienne, cela faisait à peine plus de 60 à 70,000 combattants disponibles.

» Par suite, on se trouvait dans l'impossibilité de laisser à l'armée du Nord le temps de se refaire; le jour même où elle atteignit Olmutz, commença l'évacuation du IIIe corps.

» Pour des transports aussi considérables, le chemin de fer n'était qu'une ressource accessoire; les grandes masses de troupes furent obligées de se mettre en route à pied pour Vienne.

» L'armée prussienne n'a qu'un petit nombre de routes à sa disposition ; le terrain à parcourir est encombré de difficultés : elle ne peut pas prendre les devants pour barrer la route à l'armée autrichienne. Le premier échelon effectue sa retraite, le 14 juillet, sur les deux rives de la March. Le 15, le deuxième échelon, battu sur la rive droite de la Merch, à Tobitschau, est rejeté sur la rive gauche : atteint encore sur cette rive, il y est arrêté.

» Cependant la cavalerie prussienne ne peut pas à elle seule barrer la route, et le feldzeugmeister se fait jour dans la vallée de la March jusqu'à Kremsier et Kradisch.

» Mais déjà, à dix milles au-dessous d'Olmutz, les Prussiens occupent Gœding.

» Étendant son front, accélérant sa marche, le prince

Frédéric-Charles est arrivé le 12 à Brunn, et, le 16, il chasse la brigade Mondl de Lundenbourg.

» Dès lors le chemin de fer et les routes de la vallée de la March étaient barrés et cinq corps de l'armée autrichienne étaient réduits à faire un détour et à traverser les montagnes pour revenir en longeant la Waag. Si, maintenant, ils trouvaient sur leur route Presbourg au pouvoir de leurs adversaires, le point le plus rapproché sur lequel ils pussent traverser le Danube était Comorn.

» Les colonnes autrichiennes hâtent leur marche de tout leur pouvoir et descendent le 18 dans la vallée de la Waag. La colonne la plus rapprochée de Presbourg, le IIe corps, est encore à Neustadt, à 12 milles de cette ville, que déjà la 8e division prussienne arrive à Saint-Johann, à 6 milles seulement du but si important à atteindre.

» Le 21, il n'y a encore à Presbourg que deux brigades autrichiennes. Pendant la nuit et la journée du lendemain, le feldmaréchal-lieutenant comte Thunn déploie toute son activité, emploie toutes les ressources, les voitures du pays et le chemin de fer à chevaux, et réussit à y amener son corps d'armée en entier; mais d'après la tournure que prenait le combat de Blumenau, on ne peut pas mettre en doute que les Prussiens ne fussent arrivés à se rendre maîtres de Presbourg, si le commencement de l'armistice n'était pas venu interrompre la lutte.

» Parties le 22 de Dresde, de Gœrlitz et de Frankenstein, les troupes prussiennes étaient, le 22 juillet, devant Vienne et devant Presbourg. En trente jours, elles avaient parcouru, sur la ligne principale des opérations, une distance de 50 milles (400 kilomètres).

» Dans les huit jours où se sont livrés les principaux combats de la campagne, on avait pris 200 canons, 11 drapeaux ou étendards, et fait 39,800 prisonniers. Malgré toutes les pertes résultant de ces combats, malgré les détachements

qu'il avait fallu laisser soit devant les places fortes ennemies, soit pour assurer les communications sur les derrières de l'armée, des 254,000 hommes qu'elle comptait au départ, il en arrivait encore 184,000 sur le Danube, c'est-à-dire les trois quarts de la force primitive.

» L'arrivée des troupes qui étaient encore en marche, échelonnées sur la route de l'armée, pouvait en quelques jours reporter son effectif à plus de 200,000 hommes. On avait de l'artillerie de siége et un matériel de ponts en quantité suffisante, et on allait mettre à profit l'esprit dont une suite ininterrompue de succès animait les troupes, pour étendre les opérations au delà du Danube, quand la France vint interposer sa médiation et trouva une base sur laquelle on pût asseoir un traité de paix.

» Les ordres de mouvement étaient préparés et on allait les envoyer aux commandants des armées pour les concentrer de nouveau ; ils ne partirent pas : le 26 juillet, on signa à la fois les préliminaires de paix et la convention militaire ci-après :

« Les soussignés, baron de Moltke, général d'infanterie de l'armée prussienne, et comte Degenfeld, feldzeugmeister de l'armée autrichienne, ayant reçu les pleins pouvoirs de S. M. le roi de Prusse et de S. M. l'empereur d'Autriche, et ayant trouvé mutuellement leurs pleins pouvoirs en règle, concluent une suspension d'armes, aux conditions suivantes :

« Les préliminaires de paix ayant été signés aujourd'hui, les hostilités cessent dès à présent entre les troupes prussiennes, d'une part, et les troupes autrichiennes et saxonnes, d'autre part, et une suspension d'armes, dont la durée sera de quatre semaines, commencera à partir du 2 août. Pendant la durée de cette suspension d'armes, les stipulations suivantes seront en vigueur.

» Dans les 9 articles qui règlent la suspension d'armes, on prescrit les questions de détail relativement à la subsistance des troupes ; à la zone de séparation des deux armées en présence ; à l'emploi des chemins de fer, etc., etc. »

Dans ses considérations, Moltke dit que : le 30 juin, le mouvement de la 2e armée prussienne mettait Benedek dans l'impossibilité de prendre l'offensive contre la première. Dans cette journée, les armées prussiennes étaient encore assez éloignées l'une de l'autre, et le feldzeugmeister avait la sienne assez sous la main, et occupait une position assez centrale, pour combattre avec la masse de ses forces la 1re armée, sans que la 2e eût pu la secourir.

Non-seulement le 30 juin, mais le 3 juillet, le jour de la bataille, à 6 heures du matin, les armées prussiennes se trouvaient encore en état de crise ; si à cette heure, Benedek, qui devait connaître alors l'emplacement des armées comme nous le connaissons aujourd'hui, avait pris l'initiative de l'attaque, s'était jeté tête baissée avec six de ses sept corps d'armée sur les divisions disloquées du prince Frédéric-Charles (voir sur la carte l'emplacement de son armée à 6 heures du matin), il est plus que probable que cette manœuvre eût abouti à un résultat heureux, et, dans ce cas, la 1re armée eût été défaite avant que la 2e ne fût arrivée sur le terrain du combat.

Quand M. de Moltke a fait écrire ce qu'il appelle « l'*Histoire de la campagne de* 1866, » on est tenté de croire qu'il a cherché à prévenir les critiques de sa grande conversion, faite avec trois armées, partant de points très-éloignés l'un de l'autre, pour se réunir par des rayons convergeant vers Gitschin, précisément là où il devait supposer l'ennemi concentré.

Cette imprudente manœuvre a réussi, et réussira encore. Devant un adversaire timide, elle réussira même toujours. Donc, le seul argument propre à pallier la grande défectuosité du plan de campagne de M. de Moltke, c'était de dire : que l'état-major prussien connaissait parfaitement le caractère du général autrichien ; qu'on avait la certitude qu'il ne prendrait jamais l'initiative de l'attaque ; qu'il accepterait la bataille, mais qu'il ne chercherait jamais à la livrer ; que

c'était un de ces généraux devant lequel on peut impunément commettre toutes les fautes possibles, sans que jamais il chercherait à en profiter ; et, enfin que, pour le vaincre, il suffirait de parvenir à le battre sur place.

Ces arguments eussent d'autant mieux justifié le côté défectueux du plan de campagne de M. de Moltke, que, parmi le monde militaire de l'Europe, il est admis que l'esprit d'initiative fait généralement défaut chez les généraux autrichiens.

CONCLUSION.

Maintenant que nous avons examiné et analysé les diverses campagnes de 1866, pouvons-nous raisonnablement admettre, comme on ne cesse de le répéter : « que cette » guerre a bouleversé de fond en comble le régime des » armées, la tactique, la stratégie, etc., etc. ?

Les campagnes de 1866, comme toutes celles qui se sont succédé depuis des siècles sans rien bouleverser, quant aux grands principes de tactique et de stratégie, ont sans doute apporté quelques modifications dans la manière de conduire la guerre : sous Louis XIV, les grandes voies de communication étaient encore si rares, que Vauban en France, Koehorn dans les Pays-Bas, étaient parvenus à barrer toutes les grandes voies par des forteresses. A cette époque, il était donc difficile d'envahir une contrée sans prendre successivement les forteresses que l'armée envahissante rencontrait sur son passage, non pas précisément parce que ces forteresses rendaient les contrées complétement inaccessibles à l'envahisseur, mais essentiellement parce que la rareté des grandes voies de communication rendait le ravitaillement des armées en pays ennemis très-difficile, impossible même, si l'on ne parvenait pas à se rendre maître de quelques-unes de ces voies. Pour envahir une contrée, on était donc obligé de prendre des places, de faire

des siéges, de subordonner la guerre aux intempéries des saisons, de n'ouvrir les campagnes qu'au printemps et de les interrompre à l'approche de l'hiver : méthode qui fit traîner les guerres en longueur.

Avant cette époque, les guerres durèrent parfois des siècles ; pendant cette époque, il se fit encore des guerres de trente ans ; mais à mesure que les grandes voies de communication se multiplièrent, les forteresses perdirent de leur importance et la durée des guerres se réduisit. Vers le milieu du XVIIIe siècle, leur durée n'est plus que de 6 à 7 ans ; enfin, au commencement du XIXe siècle, alors que les grandes voies de communication s'étaient considérablement multipliées, les guerres prirent un caractère différent de toutes celles qui avaient précédé cette époque. Napoléon n'était pas plus embarrassé pour porter la guerre sur l'Oder ou sur la Vistule, que Louis XIV ne l'avait été pour faire une campagne sur le Rhin.

Les guerres de la première république et du premier empire durèrent encore des années. Depuis, nous avons vu la guerre d'Orient, la campagne de Crimée, espèce de siége de Troie, la plus grande expédition maritime dont nous ayons souvenir, l'attaque de la Russie par un bout de cet immense empire, entreprise qui, avant l'emploi de la vapeur à la guerre, eût été irréalisable, et qui, à l'aide de cette force motrice, malgré toutes les difficultés qu'elle offrait, n'a duré qu'un an et s'est terminée à l'avantage de ceux qui disposaient des voies ferrées et des bateaux à vapeur. La guerre de 1859, en Italie, s'est terminée en 63 jours ; celle de 1866, en Bohême, a duré du 16 juin au 22 juillet, c'est-à-dire 37 jours.

Depuis trois siècles, la progression décroissante de la durée des guerres qui se sont succédé est donc constante : cette durée s'est réduite à mesure que les communications sont devenues plus faciles et plus rapides. En Prusse, l'ordre de mobiliser l'armée fut donné vers le milieu de mai ; un mois

après, le 15 juin, un quart de million de Prussiens enveloppèrent la Bohême et la Saxe; et le 16, leurs armées entrèrent en pays ennemi. Sous Louis XIV et même encore sous Frédéric II, pour transporter de bien moindres masses que celles que nous venons d'énumérer, à des distances comme celles indiquées ci-dessus, il aurait fallu 6 mois et plus même, c'est-à-dire qu'alors on perdait toute une année à rassembler une grande armée.

Au commencement de notre siècle, même sous le premier empire, les rassemblements de troupes se faisaient encore, relativement, très lentement. La promptitude que la vapeur est venue imprimer aux rassemblements des armées, *sans avoir rien changé aux grands principes de la stratégie et de la tactique des batailles*, exige cependant qu'on apporte de grandes modifications dans l'ensemble des éléments qui constituent la force militaire des États. D'abord, le rassemblement des masses et le ravitaillement des armées s'opérant avec beaucoup plus de célérité et de facilité, à l'avenir les invasions se feront plus promptement que par le passé, et, par conséquent, l'organisation des armées pour le temps de paix devra être combiné de manière à pouvoir passer, sans la moindre entrave, immédiatement sur le pied de guerre. Les voies ferrées sont venues imprimer une telle mobilité aux armées, que les forteresses-frontières, et même les grandes positions fortifiées, situées dans l'intérieur du pays, en dehors des grandes directions stratégiques, n'ont plus aucune valeur quant à la défense générale d'un pays.

Dans la guerre de 1866, excepté Vérone, stratégiquement bien placée, non-seulement les autres forteresses de l'empire n'ont rendu aucun service à l'armée, mais celles de la Bohême, Olmutz surtout, ont été funestes aux Autrichiens. Olmutz a fait commettre à ceux-ci une double faute : leur armée, en s'y concentrant d'abord pour se porter ensuite en toute hâte en Bohême, est arrivée trop tard dans cette contrée pour profiter de tous les avantages stratégiques

qu'une concentration en Bohême leur offrait au début de la campagne. Et, après la bataille, en repliant l'armée sur Olmutz, pour la diriger ensuite par de longs détours vers Presbourg, on a découvert la capitale, le centre de puissance de l'empire, le siége du pouvoir, et obligé son gouvernement de passer immédiatement sous les fourches de Nicolsbourg. Quant aux forteresses de Josephstadt et de Kœniggratz, elles ont été, au point de vue de la tactique, aussi nuisibles aux Autrichiens qu'Olmutz le leur a été au point de vue de la stratégie. Benedek, confiant dans l'appui efficace qu'il comptait trouver dans ses deux forteresses, a attendu l'ennemi sur place, s'est laissé envelopper d'un cercle de feu, alors qu'il aurait pu, en se portant en avant à propos, percer le centre de son adversaire et le combattre avec une supériorité numérique écrasante.

Vérone, au contraire, également défendue par des troupes autrichiennes, a successivement arrêté les armées victorieuses de Charles-Albert, en 1848, de Napoléon III, en 1859, et, bien qu'en 1866 Victor-Emmanuel disposât d'une supériorité numérique écrasante, l'archiduc Albert est parvenu à battre son adversaire, à repousser l'invasion, grâce au bon dispositif de défense de cette contrée.

Sans doute, le talent de l'archiduc a grandement contribué au succès de la journée de Custozza; mais si, au lieu d'avoir pour base de ses opérations une position comme Vérone, stratégiquement bien placée et tactiquement bien combinée, il eût dû, comme autrefois, se baser sur Mantoue, que l'on considérait alors comme « la clef de cette contrée, » il est plus que probable que, placé dans cette condition, le talent de l'archiduc n'eût pas suffi pour battre un adversaire numériquement deux fois plus fort que lui.

Tant que Mantoue a conservé la fallacieuse réputation « *d'être la clef de la Vénétie,* » et que les armées autrichiennes se sont basées sur cette détestable position, elles se sont fait battre; depuis qu'elles ont abandonné cette place comme

pivot de leurs opérations pour donner la préférence au camp retranché de Vérone, elles ont toujours été victorieuses dans cette contrée. Même en 1859, après la désastreuse campagne en Lombardie pour les Autrichiens, les armées franco-piémontaises ont dû s'arrêter devant cette formidable position.

Quant à la rapidité avec laquelle les Prussiens sont arrivés sous les murs de Vienne, d'une part, elle est due à la bonne organisation des corps prussiens, constitués en permanence, organisation qui permet de faire passer leur armée promptement du pied de paix au pied de guerre ; à l'emploi de la vapeur, très-favorable à l'offensive ; à la multiplicité des grandes voies de communication comparées à celles qui existaient il y a un demi-siècle ; et, d'autre part : au vicieux dispositif de défense de l'Empire, laissant la capitale complétement à découvert ; à l'imprévoyance des hommes d'État de l'Autriche et surtout aux atermoiements de sa politique, atermoiements qui ont enfanté un plan de campagne notoirement mauvais, condamné d'avance par les sommités militaires de l'Empire.

Rien ne saurait mieux confirmer ce que nous venons de dire quant à l'imprévoyance des hommes d'État de l'Empire, que les deux documents, les considérations politiques et militaires, les mesures qui ont préludé à la conception du plan de campagne et le plan de campagne lui-même, que vient de publier l'état-major autrichien (1).

Voici le premier de ces documents ; il a pour titre :

LES ARMEMENTS DE L'AUTRICHE.

« Ce fut au commencement du mois de mars, alors que la nature des rapports existant entre le gouvernement im-

---

(1) Ces documents sont extraits de l'ouvrage qui a pour titre : *les Luttes de l'Autriche en* 1866, rédigés d'après des documents officiels, par l'état-majar autrichien, traduit de l'allemand, par F. Crousse, capitaine au corps d'état-major belge.

périal et le gouvernement prussien ne permettaient plus d'espérer une solution pacifique du différend engagé, qu'eurent lieu les conseils de guerre dans lesquels on s'occupa des préparatifs à faire en vue de la double campagne qui s'annonçait. Le premier conseil eut lieu le 7 mars, sous la présidence de S. M. l'Empereur. Les autres furent tenus les 14 mars, 8 avril, 13, 17 mai, etc.

» Les mesures arrêtées pour la mise sur pied de guerre de l'armée furent basées sur quelques principes qui peuvent se résumer comme suit : 1° *Comment doit être partagée l'armée en vue de la double campagne au nord et au sud?* 2° *Quand doit-elle être mobilisée ?* 3° *Où l'armée, destinée à agir contre les Prussiens, doit-elle être réunie ?*

» En réponse à la première question, on résolut de diviser les troupes impériales en deux armées :

» 1° L'armée d'Italie (appelée plus tard *armée du Sud*) devait se composer des 5e, 7e et 9e corps d'armée, d'une brigade de cavalerie de réserve et d'une réserve de munitions. Les services nécessaires pour l'entrée en campagne devaient être organisés immédiatement.

» 2° *L'armée du Nord*, destinée à être opposée aux Prussiens, devait se composer des 1er, 2e, 3e, 4e, 6e, 8e et 10e corps d'armée, de deux divisions de cavalerie légère, de trois divisions de grosse cavalerie, d'une réserve d'artillerie et de munitions, et des autres services nécessaires pour l'entrée en campagne.

» On proposa la formation d'un 5e bataillon par régiment, ainsi que la création de nouveaux corps de volontaires, destinés à remplacer dans les forteresses les 4es bataillons devenus ainsi disponibles pour l'armée en campagne. Cette proposition fut adoptée le 8 avril.

» La seconde question : *Quand l'armée doit-elle être mobilisée?* ne pouvait être résolue à un point de vue purement militaire, car il fallait tenir compte de considérations diplomatiques et financières de la plus haute importance.

» L'Autriche avait des motifs sérieux pour tâcher d'éviter la guerre : d'abord sa situation intérieure, assez difficile ; ensuite la déclaration faite par la plupart des États confédérés allemands, qu'ils se prononceraient probablement contre celui des deux adversaires qui serait l'agresseur. En conséquence, le conseil décida : que les armements n'auraient lieu que dans la mesure de ceux effectués par les deux puissances hostiles.

» Les membres du conseil ne se dissimulaient pas la gravité de cette résolution. Déjà cette manière de procéder avait été la cause principale des revers subis par les armées impériales dans plusieurs campagnes antérieures, et le feld-marschal-lieutenant baron Henikstein fit ressortir le danger de ces atermoiements, en présence de la rapidité avec laquelle l'armée prussienne pouvait entrer en campagne, grâce à son organisation spéciale. Malgré ces justes observations, les considérations financières et diplomatiques l'emportèrent, et, tout en prescrivant de faire tous les préparatifs nécessaires pour mettre l'armée sur pied de guerre, on en retarda la mobilisation et on se contenta de quelques mouvements de troupes sans importance. Au ministère de la guerre, on prit les dispositions nécessaires pour que l'armée pût être concentrée sur les points indiqués par le plan de campagne, sept semaines après que l'ordre de mobilisation aurait été donné.

» Un mémoire, dans lequel la nécessité d'une prompte mobilisation était vigoureusement défendue, ayant été communiqué au feld-marschal-lieutenant comte Mensdorff, celui-ci répondit, le 20 avril, à l'Empereur, « qu'il avait trop le sentiment militaire pour ne pas apprécier le bien fondé des considérations émises ; que la position prise par le cabinet impérial avait, il est vrai, quelque chose de hasardé, mais que la situation qui serait faite par une mobilisation immédiate de l'armée serait loin d'être sans danger ; que tous les efforts diplomatiques, tentés jusqu'à présent, avaient eu pour but d'enlever au gouvernement prussien tout prétexte

d'agression, et que, si l'on parvenait à atteindre ce but, la situation politique et financière de l'Empire s'en ressentirait favorablement » . En conséquence, le Ministre concluait à la nécessité d'attendre le résultat des dernières dépêches adressées aux cabinets de Paris et de Berlin.

« Sur ces entrefaites, les armements de l'Italie étaient devenus si menaçants, que l'on dut se hâter de mobiliser l'armée du Sud ; l'ordre fut donné le 21 avril. La nécessité de mobiliser l'armée du Nord ne devait pas tarder à se faire sentir.

» Restait à résoudre la troisième question : *Où l'armée destinée à agir contre les Prussiens, doit-elle être réunie?* Le chef d'état-major se déclara pour la concentration à Olmutz, contrairement à l'opinion des nombreux partisans d'une concentration immédiate en Bohême.

» Cette question, dit l'auteur autrichien, sera discutée plus loin, quand nous traiterons plus en détail du plan de campagne. Nous dirons cependant, qu'en proposant de concentrer l'armée en Moravie, et non en Bohême, le feld-marschal-lieutenant Henikstein s'était placé à ce point de vue : que la Prusse aurait terminé sa mobilisation bien plus tôt que l'Autriche, *retardée par des considérations diplomatiques*, et que si, comme c'était probable, la Prusse profitait de cet avantage pour entrer, soit en Bohême, soit en Moravie, la concentration de l'armée impériale en Bohême deviendrait impossible. Le premier rassemblement des différents corps devait donc s'effectuer autour d'Olmutz, à l'exception toutefois du 1er corps, déjà stationné en Bohême, et d'une division de cavalerie légère destinée à le renforcer. Si l'ennemi passait la frontière, ces troupes devaient recueillir l'armée saxonne et se retirer en bon ordre sur l'armée principale.

» En ce qui concerne les troupes des États de l'Allemagne du sud, il fut décidé, dans la séance du Conseil de guerre du 13 mai, que l'armée bavaroise s'avancerait vers Hof et Erfurt, afin de pouvoir se réunir, pendant le cours

des opérations, à l'armée autrichienne placée sur l'Elbe. Le VIIIe corps d'armée fédéral devait se concentrer à Mayence et, prenant ce point pour base d'opérations, défendre la ligne Francfort-Mayence.

» Bien que les dispositions eussent été prises au ministère de la guerre pour effectuer en une fois la mobilisation de l'armée tout entière, elle n'eut lieu cependant, grâce aux nécessités politiques, que par périodes successives.

» Il restait à désigner les commandants en chef des deux armées : S. A. I. l'archiduc Albert, feld-marschal, reçut le commandement de l'armée du Sud, et le feldzeugmeister chevalier von Benedek, qui commandait l'armée d'Italie, celui de l'armée du Nord.

» *Le 22 avril*, l'archiduc Albert reçut l'ordre de se rendre à Vérone, afin de permettre au feldzeugmeister von Benedek de revenir immédiatement à Vienne.

» Ainsi que nous l'avons dit précédemment, les dispositions avaient été prises, au ministère de la guerre, de façon à permettre la mobilisation simultanée des deux armées ; mais, par suite de considérations politiques, l'armée du Sud ayant dû être mobilisée en premier lieu, il fallut introduire des modifications dans le plan d'opérations arrêté le 15 avril ; ces modifications furent décrétées le 25 avril, et les grands transports de troupes commencèrent le 1er mai.

» Une direction centrale des transports par chemin de fer et bateaux à vapeur, fut organisée au ministère de la guerre ; M. le major Panz, du corps d'état-major, fut nommé Directeur.

» Au fur et à mesure que les troupes désignées pour l'armée du Sud arrivaient à destination, on renvoyait celles qui devaient faire partie de l'armée du Nord. Les quatrièmes bataillons des régiments italiens furent envoyés dans les forteresses du Nord. Ces mouvements eurent lieu du 2 au

24 mai, et il n'y eut, pendant le mois de juin, que quelques transports peu importants.

» *Le* 12 *juin, l'armée du Sud était complétement sur pied de guerre.*

» Elle comptait trois corps d'armée et une brigade de cavalerie de réserve, soit :

» 83,738 hommes, 14,998 chevaux et 176 pièces attelées;

et en ajoutant les garnisons des forteresses, et les troupes du Tyrol, de l'Istrie et de la Dalmatie, l'effectif total était de :

» 194,135 hommes, 23,103 chevaux et 248 pièces attelées. »

Les considérations qui précèdent, peuvent se résumer en ces trois points :

1° Comment doit être partagée l'armée, en vue de la double guerre au nord et au sud ?

2° Quand l'armée doit-elle être mobilisée ?

3° Où l'armée destinée à agir contre la Prusse doit-elle être réunie ?

Nous venons de voir que, dans un conseil de guerre tenu à Vienne, composé d'hommes d'État et de militaires, présidé par l'Empereur, le premier point fut catégoriquement résolu : 3/10 des forces de l'empire devaient former l'armée du Sud; 7/10 celle du Nord.

Le second point : *Quand l'armée doit-elle être mobilisée ?* ne fut pas résolu. On objecta que pour la solution de cette question il fallait tenir compte des considérations politiques

et financières de la plus haute importance ; que l'Autriche avait des motifs sérieux pour *tâcher d'éviter la guerre;* que les États qui lui étaient favorables se prononceraient probablement contre celui des deux adversaires qui serait l'agresseur ; qu'en conséquence *les armements n'auraient lieu que dans les mesures de ceux effectués par les deux puissances hostiles!!!*

Ainsi, alors que les armées de l'Italie et de la Prusse se rassemblaient déjà vers les frontières de l'empire, ses hommes politiques se berçaient encore de l'espoir de conserver la paix et, au lieu de pousser leurs préparatifs de guerre à outrance, ils prirent la résolution de se laisser devancer par leurs adversaires, tout en reconnaissant cependant, « que cette manière de procéder avait déjà été la *cause prin-* » *cipale des revers subis* par les armées impériales dans plu- » sieurs campagnes antérieures ! » Est-il croyable que des hommes qui gouvernaient un empire de 40 millions d'habitants aient pu tenir un pareil langage ? Et que le feld-marschal-lieutenant comte Mensdorff, ministre des affaires étrangères, ait pu répondre, comme nous venons de le voir, à un mémoire dans lequel la nécessité d'une prompte mobilisation était vigoureusement défendue : « qu'il avait trop » le sentiment militaire (*militaire !*) pour ne pas apprécier le » bien fondé des considérations émises ; que la position » prise par le cabinet impérial avait, il est vrai, quelque » chose de hasardé ; etc... qu'en conséquence le ministre » concluait à la nécessité d'attendre le résultat des der- » nières dépêches adressées aux cabinets de Paris et de » Berlin. »

Qu'un empire gouverné par de tels hommes ait de formidables armées, nous le comprenons ; mais qu'il trouve des généraux qui veulent accepter la responsabilité du commandement en chef de ces armées, voilà ce que nous ne comprenons pas.

Quant au troisième point : *Où l'armée destinée à agir contre la Prusse doit-elle être réunie ?* nous avons vu que le chef d'état-major général se déclara pour la concentration à Olmutz, contrairement à l'opinion des nombreux partisans d'une concentration immédiate en Bohême, C'est encore la politique pusillanime et cauteleuse de l'empire qui a amené ces militaires à commettre la faute grossière de concentrer l'armée en Moravie, au lieu de la réunir directement en Bohême. Le chef d'état-major, sachant que la Prusse devait avoir sa mobilisation terminée bien avant celle de l'Autriche, retardée par des considérations politiques, objectait que si leur adversaire profitait de cette avance pour entrer en Bohême, la concentration de l'armée impériale dans cette contrée deviendrait dangereuse, impossible même, et c'est cette objection, fondée jusqu'à un certain point, qui a fait pencher la balance en faveur d'une concentration en Moravie.

Il est vrai qu'il est très-dangereux, parfois impossible même, de concentrer une armée dans une contrée où l'on est exposé à être devancé par son adversaire ; mais dans le cas dont il s'agit, les faits sont venus démontrer que si l'armée impériale avait été directement dirigée sur la Bohême, elle eût pu se trouver tout entière concentrée à Gitschin, avant l'arrivée des Prussiens sur ce point.

Cette fois encore, on doit le reconnaître, ce sont des considérations politiques qui ont entraîné les militaires à commettre la faute stratégique de concentrer d'abord l'armée sur Olmutz pour la transporter ensuite en toute hâte en Bohême.

« Dans le courant du mois de mars, le général-major von Krismanic, chef de la chancellerie des opérations, qui avait été appelé à Vienne pour collaborer au plan d'opérations, avait présenté un mémoire indiquant la marche à suivre dans la campagne qui se préparait. Ce document que nous

rapportons ci-dessous fut en réalité le guide que l'on suivit pour la concentration de l'armée du Nord.

Il avait pour titre :

PLAN D'OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DU NORD.

« L'auteur établit d'abord quelles seront les forces probables des armées en présence.

» L'armée impériale, forte de 28 brigades d'infanterie, 11 brigades de cavalerie et 93 batteries d'artillerie, comptait environ :

» 200,000 hommes d'infanterie et 23,000 cavaliers combattants, plus 744 pièces attelées.

» L'armée prussienne, forte de 9 corps d'armée, devait en détacher 1 ou 2 sur le Rhin et ailleurs ; si aux 7 ou 8 corps restés disponibles, on ajoute les contingents de ses alliés, on arrive à un effectif de :

» 197,691 hommes, 25,253 cavaliers et 692 pièces, pour 7 corps, ou 223,489 hommes, 28,125 cavaliers et 788 pièces pour 8 corps.

» Les contingents alliés étaient comptés pour :

» 12,766 hommes d'infanterie, 372 cavaliers et 24 pièces.

» On voit donc que les effectifs des armées en présence différaient fort peu.

» Malgré cela l'auteur ne proposa pas de prendre l'offensive, et il adopta « comme un fait regrettable, mais établi » la résolution, qui avait été prise avant qu'il ne fût appelé aux fonctions de chef du bureau d'opérations, de garder une attitude défensive.

» La résolution prise, par suite de considérations poli-

tiques, d'abandonner l'initiative, et le principe posé, de n'armer qu'au fur et à mesure que les armements de la Prusse se produiront, auront pour résultat inévitable, que l'armée prussienne, dont l'organisation permet une mobilisation très-prompte, se trouvera à nos frontières et prête au combat, tandis que l'armée impériale, à peine mobilisée, sera encore en pleine marche de concentration stratégique.

» Cette position défensive de l'armée adoptée, dès le commencement de la campagne, sera évidemment très-défavorable, mais elle doit être acceptée sans discussion, comme le résultat d'une résolution prise librement et en connaissance de cause. La situation déjà précaire de nos finances, et la crainte de la voir aggravée encore par des armements devenus inutiles, si les pourparlers actuels n'amenaient pas la guerre, ont dû influer sur la décision du conseil. Si cette hypothèse se réalise, les millions épargnés témoigneront, il est vrai, de la sagesse de la résolution prise ; mais si cette hypothèse ne se réalisait pas ?

» Le fait que nous avions devancé la Prusse dans nos armements, en 1850, a seul motivé sa condescendance envers nous, et arrêté la guerre à cette époque. Il est vrai que la situation actuelle est bien différente ; mais nous déplorons cependant que l'on se soit enlevé la possibilité de concentrer l'armée impériale, sinon avant, tout au moins en même temps que celle de notre adversaire.

» En admettant le cas d'une concentration simultanée, il nous est encore possible de prendre l'offensive avec quelques chances de succès, même dans l'hypothèse d'un ennemi supérieur en nombre, car l'armée impériale étant plus aguerrie, si elle était conduite avec énergie et résolution, si elle était bien pénétrée de l'importance de la mission qui lui est confiée, elle serait capable d'efforts héroïques et remporterait la victoire.

» Quoi qu'il en soit, la situation que nous déplorons est

un fait accompli, et nous devons la prendre pour point de départ de toutes nos propositions ultérieures.

» En conséquence des considérations émises ci-dessus, l'auteur du mémoire fit ses propositions en vue d'une attitude purement défensive et, loin de songer à porter la guerre en pays ennemi, il dut se borner à proposer les mesures nécessaires pour défendre, aussi bien que possible, le sol de la patrie.

» La première question à résoudre, était de déterminer le point de concentration de l'armée. L'auteur proposa, d'accord en cela avec l'idée émise antérieurement par le feld-marshal-lieutenant baron Henikstein, une position au nord-ouest d'Olmutz ; il proposa de concentrer le premier corps d'armée, stationné en Bohême, à Pardubitz et à Koniggratz ; d'échelonner les deux divisions de cavalerie légère aux débouchés des montagnes, entre Zittau et Jägerndorf, sur une étendue de 35 milles ; et, enfin, de placer une brigade d'infanterie entre Jägerndorf et Oswiecim, pour surveiller la frontière de Galicie.

» Si l'on envisage avec attention toutes les données de la question, continue l'auteur, on arrivera nécessairement à cette conclusion forcée, que le point de concentration de l'armée doit se trouver à Olmutz. L'attitude défensive adoptée exige que l'armée s'appuie sur une grande place forte, et la place d'Olmutz réunit les conditions voulues. Cette position a, en outre, l'avantage de couvrir Vienne, en admettant, toutefois, qu'après un échec décisif, ses défenseurs n'abandonnent pas l'espoir de reprendre l'offensive. Enfin, en occupant Olmutz, l'armée conserve sa ligne de retraite sur Vienne, pourvu que ce mouvement soit ordonné en temps opportun ; et elle conserve également ses communications avec Comorn, place de refuge forcée aussi longtemps que la capitale ne sera pas fortifiée.

» L'auteur du mémoire examine ensuite les différentes lignes d'invasion probables. Il admet que les Prussiens

peuvent entrer par trois lignes, en partant de Glatz, Neisse et Ratibor, et, dans ces trois hypothèses, il conseille d'attendre l'ennemi en avant d'Olmutz.

» Il résulte des détails qui précèdent, que l'auteur ne se préoccupait dans ces projets que des opérations ayant pour base la forteresse d'Olmutz. Ce n'est que par exception, et d'une façon secondaire, qu'il s'occupe de celles dont la Bohême pouvait être la base ou le théâtre, éventualité qu'il aurait dû cependant discuter et examiner avec beaucoup de soin et d'attention.

» Mais il admet comme possible que les Prussiens entrent d'abord en Bohême pour marcher ensuite rapidement sur Olmutz, ou pour s'étendre sur la rive droite de l'Elbe, pour rançonner Prague et faire les siéges de Josephstadt et de Koniggratz. Il admet également qu'ils pourraient bien entrer en Saxe et marcher sur Prague, en vue de couper les communications entre l'Autriche et les Etats confédérés du Sud. Il ne faut pas se le dissimuler, continue-t-il, si l'ennemi remportait de pareils avantages dès le début de la campagne, cela exercerait la plus funeste influence, aussi bien sur le moral de l'armée impériale que sur celui de nos partisans actuellement encore indécis à l'égard de la Prusse.

» Cette dernière hypothèse peut se réaliser. Celui qui prend l'initiative dicte la loi. Mais comme les dispositions défensives ne peuvent pas convenir à tous les cas, il faut adopter la combinaison se rapportant au plus grand nombre de cas possible, et, à l'occasion, marcher à l'ennemi, lui livrer bataille et le battre, afin de résoudre la question. »

« L'auteur du mémoire s'occupe ensuite des dispositions à prendre sur le théâtre probable des opérations. Il exprime l'avis de ne pas exécuter de nouveaux travaux de fortification ; de se contenter de mettre en état de défense les forteresses existantes, et de construire une tête de pont à Florisdorf. Il repousse la proposition émise d'entourer Prague

de fortifications passagères, par la raison que cette place ne pourrait pas servir de refuge à l'armée après un revers, les communications avec Vienne étant trop exposées à être coupées par l'ennemi. Le général-major Krismanic finit, en proposant d'adjoindre à l'armée du Nord un équipage de siége destiné, en cas de besoin, à réduire les forteresses prussiennes. »

« Ici se termine l'exposé du plan d'opérations de l'armée du Nord, plan qui servit de guide, comme nous l'avons dit plus haut, pour l'exécution des préparatifs militaires jusqu'à la concentration de l'armée en Bohême. Nulle part il n'y est fait mention de la coopération des États confédérés de l'Allemagne du Sud. Le caractère défensif de la campagne y est nettement indiqué, et Olmutz est désigné comme le point où l'armée impériale attendra l'ennemi et livrera la bataille décisive, s'il y a lieu. »

« En exécution des principes posés ci-dessus, le Département de la Guerre transmit, le 11 mai, aux autorités territoriales le tableau des mouvements à effectuer. »

L'auteur de ce plan n'excelle certes pas dans le diagnostic de la guerre : Les hypothèses qu'il émet sur la probabilité des lignes d'invasion que suivraient les Prussiens et sur leurs opérations ultérieures ; la crainte qu'il exprime de les voir d'abord entrer en Bohême, soit pour marcher ensuite sur Olmutz, soit pour s'étendre sur la rive droite de l'Elbe, pour rançonner Prague et faire les siéges de Josephstadt et de Koniggratz, témoignent certes peu en faveur de la justesse de ses vues politiques et stratégiques.

C'est on ne peut plus naïf de supposer que le chef d'un État de 18 millions d'habitants, qui a dû faire un suprême effort, causer des perturbations considérables dans l'industrie de son pays, pour amener un quart de million d'hommes sur un même théâtre de guerre, va s'amuser à rançonner ou à assiéger des villes, ou va dévier de sa véri-

table ligne d'invasion, pour aller lutter contre un camp retranché, situé en dehors de toute direction stratégique. De telles suppositions témoignent évidemment contre leur auteur.

Il est vrai que la résolution prise par le Cabinet autrichien d'abandonner l'initiative, de n'armer qu'à fur et à mesure que les armements de la Prusse se produiraient, a dû avoir une funeste influence sur la conception de ce plan. Comme le dit l'état-major autrichien, les considérations politiques ont grandement contribué à décider l'auteur du plan à rattacher toutes les opérations de l'armée impériale à la défectueuse position stratégique d'Olmutz.

Jusqu'ici nous avons été peu renseigné sur la nature des relations politiques et militaires qui existaient au début de la guerre entre le Cabinet de Vienne et les États confédérés de l'Allemagne centrale. Deux documents, extraits de la relation de l'état-major autrichien, que nous rapportons ci-dessous : *la situation militaire des alliés de l'Autriche, et les stipulations militaires arrêtées entre l'Autriche et ses alliés,* ne manqueront pas de jeter un peu de jour sur ces questions encore bien obscures.

Voici le premier de ces documents :

Situation militaire des alliés de l'Autriche.

« De l'exposé des différentes phases du conflit existant entre l'Autriche et la Prusse, et qui fut porté finalement devant la Diète de Francfort, il est aisé de déduire la nature des relations du Cabinet de Vienne avec les autres États confédérés de l'Allemagne centrale. — La Bavière, la Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg, les deux Hesse, les duchés de Bade et de Nassau, ayant voté dans le sens des propositions de l'Autriche, celle-ci était naturellement en droit d'espérer que leur coopération active ne lui ferait pas défaut au moment du danger.

» Dans presque toutes les guerres qui ont eu lieu entre la Prusse et l'Autriche, la brave et énergique armée saxonne a formé l'avant-garde de l'armée impériale; et, dans le conflit actuel, fidèle à son rôle historique, son concours généreux ne devait pas faire défaut à la défense d'une juste cause. Afin d'écarter les dernières difficultés qui empêchaient le gouvernement saxon de s'engager définitivement, le lieutenant-colonel von Beck, de l'*Adjudantur* de l'Empereur, fut chargé, le 8 juin, de porter à Dresde les explications du Cabinet de Vienne. A la suite de cette mission, le gouvernement saxon déclara » qu'il était prêt à » faire la guerre à la Prusse, dès qu'une attaque directe » ou une violation de la frontière saxonne par les troupes » prussiennes aurait eu lieu, ou dès qu'une décision dans » ce sens aurait été votée par la Diète de Francfort. »

» Si la Saxe, par son attitude énergique, se conformait loyalement à ses devoirs fédéraux, il n'en était malheureusement pas de même des autres gouvernements confédérés. Chaque jour on voyait se produire de nouvelles objections, surgir des obstacles imprévus, destinés à entraver les négociations, afin de les empêcher d'aboutir. Il en résulta que ces gouvernements, au lieu d'exercer une influence légitime et efficace sur le cours des événements, furent annihilés et que leur alliance fut plutôt nuisible qu'utile.

» Le gouvernement bavarois était en proie à une irrésolution fatale. Dans les cercles officiels à Munich, on croyait encore à la possibilité d'un arrangement, et on protestait de ses bonnes intentions, en disant : que si, pour le moment, la Bavière n'était pas décidée encore à entrer en campagne avec l'Autriche, elle ne marcherait certainement pas contre elle.

» Le 10 mai, la mise sur pied de guerre de l'armée bavaroise fut cependant ordonnée ; mais cette mesure ne modifia guère l'attitude du cabinet de Munich, car, le 8 juin, M. von der Pfordten, ministre des affaires étran-

gères de Bavière, déclarait à la Chambre : que la Bavière combattrait celle des deux puissances qui, la première, aurait recours aux armes. Un corps d'armée, fort de 4 divisions, devait être formé et placé sous les ordres du prince Charles, feld-marshal de Bavière. Des camps devaient être établis à Schweinfurt, Bamberg et Augsbourg; les deux premiers étaient destinés à couvrir le réseau des chemins de fer aboutissant : à l'est sur le Haut-Elbe, à l'ouest en Westphalie et sur le Rhin, afin d'être à même de transporter l'armée, soit d'un côté, soit de l'autre.

» Le Wurtemberg et les duchés de Hesse-Darmstadt et de Bade ne tardèrent pas à suivre l'exemple donné par la Bavière.

» Dans le but de hâter la réunion des contingents destinés à former le VIIIe corps fédéral, S. M. l'Empereur désigna, pour en prendre le commandement, le prince Alexandre de Hesse, feld-marshal-lieutenant dans l'armée impériale ; mais le gouvernement badois, désirant au contraire retarder cette réunion, éleva des objections, et le Prince ne put entrer en fonctions que le 18 juin, après avoir été relevé de son serment de fidélité au drapeau autrichien. Les princes Guillaume de Bade et Frédéric de Wurtemberg abandonnèrent à regret leurs prétentions à ce commandement.

» Dans les premiers jours de juin, le gouvernement badois prit cependant une attitude plus résolue. La visite du Grand-Duc à Pilnitz ne fut pas étrangère à ce revirement, car les premiers ordres concernant la mobilisation du contingent badois furent datés de cette résidence. Il y avait donc lieu d'espérer qu'aucune considération de parenté ou autre n'arrêterait dorénavant le Cabinet de Carlsruhe, et qu'il marcherait résolûment contre la Prusse.

» Le 1er juin, eut lieu à Munich la réunion des délégués militaires de la Bavière, de la Saxe, du Wurtemberg, des grands-duchés de Bade, de Hesse et de Nassau. Cette réu-

nion, présidée par le général-lieutenant von der Tann, de l'armée bavaroise, décida : que le 15 juin, les armées des différents États précités devraient être mobilisées et concentrées (1).

« Les forces mobilisables (non compris les garnisons des villes et des forteresses) furent évaluées comme suit ;

» *Bavière*. — 40 bataillons, 60 escadrons, 200 pièces. — Total, 46,000 hommes environ. Plus 16 bataillons, soit 14,000 hommes, que l'on pouvait rappeler et organiser en quelques semaines.

» *Wurtemberg*. —15 bataillons, 15 escadrons, 48 pièces. — Total, 20,000 hommes environ, que l'on pouvait renforcer de 5 bataillons, 4 escadrons et 8 pièces, en six semaines.

» *Bade*. — 13 bataillons, 12 escadrons, 24 pièces. — Total, 12,000 hommes environ.

» *Grand-duché de Hesse*. — 9 bataillons, 8 escadrons, 24 pièces. — Total, 12,700 hommes.

» *Nassau*. — 5 bataillons, 16 pièces. — Total, 5,400 hommes.

Saxe. — 20 bataillons, 16 escadrons, 58 pièces. — Total, 31,600 hommes.

» Les États précités pouvaient donc fournir, au bout de 14 jours, une armée de 100,000 hommes, formant les VIIe et VIIIe corps fédéraux, et 32,000 Saxons pouvaient se joindre immédiatement à l'armée autrichienne.

» Le 28 juin, S. A. R. le prince Charles de Bavière prit le commandement des VIIe et VIIIe corps fédéraux, formant l'armée de l'Ouest.

» Vers la mi-juin, la mobilisation de l'armée bavaroise était terminée. Il n'en fut pas de même des contingents destinés à former le VIIIe corps fédéral, lesquels n'arrivèrent que lentement au point de concentration convenu.

---

(1) *Annexe* 6. Protocole de la conférence du 1er juin.

» Le *Wurtemberg* envoya à Francfort : le 17 juin, une brigade d'infanterie, un régiment de cavalerie et une batterie ; le 28 juin, la seconde brigade et, le 5 juillet, la troisième brigade. Le *gouvernement badois* rappela les permissionnaires le 17 juin seulement ; le 20 juin, la composition de la division de campagne était définitivement arrêtée ; le 25 juin, la première brigade fut dirigée sur Darmstadt, et, les 1er et 8 juillet, le restant du contingent badois alla rejoindre cette brigade. Le contingent de la *Hesse-Darmstadt* fut prêt à entrer en campagne vers le 15 juin.

» Les contingents de la *Hesse-Électorale* et de *Nassau*, qui, d'après la Constitution fédérale, devaient, avec la Saxe, former le IXe corps, se réunirent le 22 juin à Hanau et furent placés sous les ordres du prince Alexandre. Les Hessois, sauf 2 escadrons de hussards, entrèrent le 29 juin à Mayence pour y tenir garnison.

» Les troupes autrichiennes en garnison à Rastadt et à Mayence se retirèrent, en exécution de la décision diétale du 9 juin, et formèrent une brigade sous les ordres du général-major Hahn. Cette brigade fut ramenée en Autriche, pour être mise sur pied de guerre, et, le 23 juin, elle rentra à Darmstadt complétement mobilisée et forte de 8 bataillons et de 2 batteries ; elle fut réunie à la brigade nassovienne, pour constituer la division du feld-marshal-lieutenant autrichien, comte Neipperg, laquelle combattit avec l'armée fédérale.

» Le 9 juin, le général-lieutenant von der Tann, chef d'état-major de l'armée bavaroise, arriva à Vienne afin de s'entendre avec le chef d'état-major de l'armée impériale, sur le plan d'opérations que l'armée du Nord et l'armée fédérale allaient devoir exécuter en commun et simultanément. Une convention militaire fut signée à Olmutz, le 14 juin. Elle contenait les stipulations arrêtées entre les deux gouvernements, pour le cas où une action commune des forces militaires de l'Autriche et de la Bavière réunies deviendrait

nécessaire contre la Prusse. La convention ci-dessous fut conclue, pour l'Autriche, par le feld-marshal-lieutenant baron Henikstein, agissant conformément aux instructions du feld-marshal-lieutenant comte Crenneville, premier adjudant général de S. M. l'Empereur. »

Voici le second de ces documents : *les stipulations militaires :*

Pour le cas où les événements politiques actuels amèneraient une action commune des forces militaires de l'Autriche et de la Bavière, réunies contre la Prusse.

« Après que S. M. l'Empereur d'Autriche a eu déclaré à » plusieurs reprises, que rien n'était plus éloigné de sa » pensée que l'idée d'attaquer la Prusse; après que le Gou- » vernement impérial s'est déclaré prêt à observer stricte- » ment les prescriptions de l'art. XI de l'Acte fédéral, il est » clair que l'emploi simultané de moyens de coercition mi- » litaires contre la Prusse ne pourra avoir lieu qu'en vertu » d'une décision émanant de la Diète, ou en cas d'une » attaque de la Prusse contre un État confédéré allemand. » Dans cette prévision, et en vertu des instructions de » leurs hauts Gouvernements, les soussignés sont convenus » de ce qui suit :

» ART. 1er. L'armée bavaroise, forte de 40,000 à » 50,000 hommes, restera réunie sous les ordres de son » commandant, S. A. R. le prince Charles de Bavière, » feld-marshal.

» ART. 2. Les contingents du royaume de Wurtemberg, » des duchés de Bade, de Hesse et de Nassau, seront égale- » ment placés sous les ordres du Commandant en chef » bavarois, dans la limite, toutefois, des arrangements » convenus entre ces divers États et le gouvernement » bavarois.

» ART. 3. Le Commandant en chef bavarois coordonnera

» et dirigera les opérations de l'armée sous ses ordres, » d'après le plan d'opérations commun et unique sur lequel » les soussignés se sont mis d'accord, et conformément aux » instructions qui lui seront transmises par le Commandant » en chef autrichien.

» Il est expressément entendu cependant que ces opéra- » tions devront être d'accord avec les intérêts territoriaux » des États auxquels appartiennent les armées alliées, et, » qu'en cas de besoin, les chefs de ces armées prendront, » pour couvrir les territoires de leurs États respectifs, les » dispositions qu'ils jugeront nécessaires, pourvu qu'elles » ne soient pas contraires au but de la guerre, dans le cas » où ce but ne pourrait être atteint que par la réunion des » forces alliées (1).

» Art. 4. Afin de faciliter les rapports entre les deux » armées alliées et la conduite des opérations convenues, » un général ou un colonel, appartenant à l'une des armées, » sera attaché au quartier général de l'autre, et récipro- » quement.

» Art. 5. Avant le 15 juin, l'armée bavaroise aura pris » position en Franconie, dans le voisinage des chemins de » fer, et de façon à pouvoir se mettre en mouvement au » moment opportun et en se conformant au plan de cam- » pagne arrêté en commun.

» Art. 6. Les opérations militaires ayant lieu en vertu » du droit fédéral, les négociations pour la paix seront » basées sur le même droit, et le Gouvernement autrichien » s'engage à ne pas entamer, pour son compte personnel, » des négociations isolées ayant pour but de conclure la » paix avec la Prusse ; il s'engage, en outre, à ne les » entamer qu'avec le concours d'un Envoyé bavarois, et à

---

(1) La rédaction primitive portait : « et que leur mission principale doit être » de couvrir, en cas de besoin, les possessions de leur souverain. »

» ne rien conclure que d'accord avec le Gouvernement » bavarois.

» Art. 7. Dans le cas où les événements imprévus de » la guerre nécessiteraient, pour la conclusion de la paix, » des modifications territoriales, le Gouvernement impérial » s'engage à faire en sorte que la Bavière ne subisse aucune » perte, ou n'en subisse que dans la proportion de tous les » États confédérés, et qu'elle soit indemnisée des cessions » territoriales qui pourraient survenir à ses dépens.

» Art. 8. La ratification des stipulations énoncées ci- » dessus est réservée aux Souverains respectifs des soussi- » gnés. Elle devra avoir lieu dans les huit jours, et, par ce » fait, cette convention acquerra force de traité.

» Olmutz, le 14 juin 1866.

» Baron von der Tann, m. p. — Henikstein, m. p.

» Général-lieutenant et chef d'état-major. — Feld-marshal-lieutenant et chef d'état-major. »

« Cette convention fut ratifiée le 24 juin à Munich, et le 25 à Vienne, après, toutefois, que l'art. 3 eut été modifié de la manière suivante :

» Art. 3. Le Commandant en chef bavarois coordonnera » et dirigera les opérations de l'armée sous ses ordres, » d'après les instructions, basées sur ce plan, qui lui » seront transmises par le Commandant en chef autri- » chien.

» On aura soin, dans les combinaisons ultérieures qui » seront la conséquence du plan de campagne adopté, de » faire en sorte : d'une part, que les opérations restent » conformes aux intérêts territoriaux des États dont font » partie les armées alliées ; et, d'autre part, on aura égard » tout autant à la nécessité de couvrir les possessions des » Souverains alliés, qu'à celle de réunir leurs forces mili- » taires pour atteindre le but de la guerre. »

» Le comte Mensdorff, ministre des Affaires Étrangères à Vienne, en faisant parvenir, avant le 14 juin, au feld-

marschal-lieutenant baron Henikstein le projet de convention primitif, y avait joint les observations suivantes : « Il » est fort important d'obtenir, pour ce qui a rapport aux » grandes opérations, que les troupes bavaroises soient » placées plus complétement sous les ordres du Comman- » dant en chef autrichien, tout en ayant bien soin de faire » la part des formes à employer dans la correspondance » avec le prince Charles. Il faut écarter l'idée de chercher » à couvrir le territoire de l'un ou de l'autre pays. Disposer » d'une force imposante, afin de battre l'ennemi le plus tôt » possible, tel est le meilleur moyen à employer pour cou- » vrir efficacement ces territoires. Lors de la conclusion » de la paix, la Bavière ne pourra, dans aucun cas, être » laissée en dehors des négociations; seulement, sa voix » sera d'autant plus prépondérante que son action anté- » rieure aura été plus énergique. »

« En rendant compte à M. de Mensdorff, après la signature de la convention, de l'insuccès de ses efforts, le feld-marshal-lieutenant baron Henikstein fit observer que si le § 2 de l'art. 3 était maintenu, on ne pourrait plus compter sur une coopération militaire efficace de la part des alliés ; car, bien que cela fût contraire à leur intérêt bien entendu, ils seraient portés, tout naturellement, à considérer la préservation de leurs propres territoires comme le but essentiel à atteindre. « Quoi qu'il en soit, dit en terminant le » chef d'état-major, un article de plus ou de moins dans un » traité, ou une rédaction plus ou moins claire d'un para- » graphe, ne nous seront pas d'une grande utilité, si les gou- » vernements en question n'ont pas la volonté sérieuse » d'agir avec toutes leurs forces disponibles pour atteindre » le but proposé. »

Une convention supplémentaire, devant servir de complément aux *Stipulations militaires*, fut signée également, le 14 juin, par les chefs d'état-major barons Henikstein et von der Tann. Elle portait :

« Comme suite aux *Stipulations militaires* conclues
» aujourd'hui, sauf ratification, les soussignés sont convenus de ce qui suit, pour le cas où les forces militaires, sous le commandement du prince Charles de Bavière, seraient appelées à coopérer avec l'armée autrichienne :

» ART. 1er. A moins d'événements imprévus, l'armée du Nord sera concentrée, *à la fin de juin ou au commencement de juillet, dans la partie nord-est de la Bohême,* entre le Haut-Elbe et l'Iser, faisant face au Riesengebirge.

» Considérant que deux corps qui opèrent isolément s'exposent au danger d'être battus l'un après l'autre ; que l'ennemi, concentré sur l'Elbe, pourrait profiter de sa position centrale pour exécuter cette manœuvre contre les deux armées opérant séparément ; que la concentration des forces austro-bavaroises entre l'Elbe et l'Iser permet, soit de rester sur la défensive, soit de prendre l'offensive au moment opportun : en conséquence, les soussignés estiment qu'il est de la plus haute importance que l'armée sous les ordres du prince Charles soit réunie le plus tôt possible à l'armée du Nord, dans la position précitée.

» ART. 2. Dans ce but, l'armée bavaroise se concentrera le plus tôt possible sur la ligne Bayreuth-Schwandorf, le long du chemin de fer, afin de pouvoir se joindre à l'armée du Nord, au moment propice, de même que les troupes du VIIIe corps et des autres contingents fédéraux.

» ART. 3. Afin de faciliter et d'accélérer ce mouvement, l'administration du chemin de fer de l'Ouest, en Bohême, réunira tous les moyens de transport dont elle pourra disposer, et les mettra à la disposition de la *Commission centrale des transports* siégeant à Prague.

» ART. 4. Pour ce qui concerne l'entretien et la nourriture des troupes alliées, ainsi que l'établissement des magasins, dépôts et hôpitaux qui leur seront nécessaires,

» l'Administration autrichienne s'empressera de donner » toutes les facilités désirables, et elle suivra les pres- » criptions du règlement fédéral relatif aux approvisionne- » ments.

» Des dispositions préparatoires, concernant ces divers » services, pourront même être prises, si l'on en fait la » demande, avant que la réunion projetée ne soit effectuée, » et elles seront basées également sur les prescriptions du » règlement précité.

» ART. 5. Si, par suite d'événements politiques ou mili- » taires imprévus, la réunion des deux armées ne pouvait » être effectuée en temps opportun, les nouvelles disposi- » tions destinées à remplacer celles qui font l'objet de l'art. 3, » devront être le résultat d'une nouvelle convention.

» L'état-major impérial aura soin de faire parvenir au » quartier général bavarois un certain nombre d'exemplaires » de cartes de la Bohême, à différentes échelles ; ce nombre » sera réglé d'après les prescriptions en usage à ce sujet » dans l'armée impériale.

» Olmutz, le 14 juin 1866.

» Baron VON DER TANN, m. p. Baron HENIKSTEIN, m. p.
» Général-lieutenant et chef d'état-major. Feld-marshal-lieutenant et chef d'état-major. »

La relation de l'état-major autrichien ajoute : « Cette convention, *qui montrait clairement la pensée dominante du plan de campagne adopté par l'Autriche*, devait être exécutée avec la plus parfaite loyauté par tous les signataires. Malheureusement on vit bientôt qu'il n'en serait pas ainsi, car déjà le 18 juin, on savait à Vienne que le gouvernement bavarois n'était pas disposé du tout à envoyer ses troupes en Bohême.

» Le feld-marshal-lieutenant comte Huyn fut envoyé à Munich, comme délégué militaire autrichien au quartier général bavarois. Il y arriva le 19 juin, et chercha à convaincre le gouvernement bavarois de la nécessité de rappro-

cher son armée de la frontière septentrionale de la Bohême, afin de prêter au moins un concours indirect aux opérations de l'armée du Nord ; mais de hautes influences politiques neutralisèrent l'effet de ses paroles, et, malgré la déclaration de guerre simultanée, adressée par la Prusse au roi de Hanovre, à l'Électeur de Hesse et au roi de Saxe, le cabinet de Munich *persévéra dans son irrésolution.* »

De ces deux documents, il ressort clairement que c'est la maladresse des hommes politiques des États confédérés, et leurs atermoiements surtout, qui ont permis au général Vogel de Falkenstein de battre, avec une armée de 50 mille hommes, leurs armées fortes de 130 mille hommes (en y comprenant les Hanovriens), armées qu'on aurait pu, en déployant un peu d'activité et de prévoyance, porter aisément à 180 mille hommes et au delà.

Si les États secondaires, la Saxe et la Bavière surtout, avaient eu des hommes d'État à la hauteur de la situation, à l'ouverture des hostilités, la Saxe eût eu sa capitale enveloppée d'un camp retranché, et les armées des États du centre et celle du Hanovre se fussent trouvées réunies à l'Est de Bayreuth avant qu'on eût tiré un coup de canon; alors les armées du prince Frédéric-Charles et celle de Vogel (180 mille hommes environ) se fussent trouvées en présence de deux armées de 200 mille hommes chacune, parfaitement basées sur le camp retranché de Dresde, pour prendre l'offensive contre la Prusse. De telles mesures, on doit le reconnaître, eussent singulièrement changé la face des événements. Dans tous les cas, Dresde n'eût pas été enlevé d'emblée, et cette position entre les mains de l'Autriche eût été très-menaçante pour la Prusse.

Ces documents font également ressortir, comme nous l'avons déjà dit, qu'il n'y a jamais eu, entre l'Autriche et ses alliés, un plan d'ensemble bien arrêté. La convention ratifiée, le 24 juin, à Munich et, le 25, à Vienne, et son sup-

plément ratifié plus tard, ne constituent certes pas un plan de campagne bien arrêté, puisque le baron de Henikstein a déclaré lui-même au comte de Mensdorff, ministre des affaires étrangères, « que si le § 2 de l'article 3, modifié et ratifié, était maintenu, on ne pourrait plus compter sur une coopération militaire efficace de la part des alliés de l'Autriche... » Dans ce paragraphe, il était dit : « On aura soin, » dans les combinaisons ultérieures qui seront la consé- » quence du plan de campagne adopté, de faire en sorte : » d'une part, que les opérations restent conformes aux » intérêts territoriaux des États dont font partie les armées » alliées, et, d'autre part, on aura égard tout autant à la » nécessité de couvrir les possessions des souverains alliés » qu'à celle de réunir leurs forces militaires *pour atteindre* » *le but de la guerre.* » Considérations dont on ne pouvait tenir compte — et on en a grandement tenu compte — sans réduire à rien toute idée de plan d'ensemble. En effet, il en est résulté, dit la relation de l'état-major autrichien, que les efforts de ces gouvernements, manquant d'ensemble, ont été facilement annihilés, et que leur alliance, au lieu de produire une influence légitime et efficace, a été plus nuisible qu'utile à l'Autriche. Mais en admettant même que la convention, ratifiée, le 25 juin, à Vienne, eût été réellement un plan d'ensemble bien conçu et bien arrêté, à quoi eût pu servir ce plan? il était trop tard pour en faire l'application; une partie de leurs alliés avaient déjà été obligés de mettre bas les armes, et avant que les différents corps eussent pu en être informés et exécuter les marches nécessaires pour le réaliser, la campagne eût été aux trois quarts terminée.

De ce qui précède, on peut donc déduire sans crainte de se tromper : Que l'Autriche et ses alliés sont entrés en campagne sans avoir, au préalable, arrêté un plan d'ensemble; que ce sont les atermoiements et l'imprévoyance

de leurs hommes d'État, bien plus encore que l'hésitation et le manque d'initiative de leurs généraux, qui ont fait aboutir cette guerre aux humiliants préliminaires de paix de Nicolsbourg.

Voilà les grandes causes, les causes politiques et stratégiques qui ont le plus notoirement contribué au désastre de l'Empire et de ses alliés, dans la guerre de 1866.

Quant aux causes de succès d'un ordre d'idées moins élevé, mais non moins important ; quant au résultat final d'un combat ou d'une bataille, l'esprit de corps, le moral de la troupe, son savoir dans les petites opérations de la guerre, toutes ces qualités intellectuelles et morales qui font la principale force des armées, depuis nombre d'années, avaient été grandement développées en Prusse ; aussi, dans toutes les rencontres, les troupes prussiennes ont donné des preuves de vigueur et d'habileté : l'ardeur avec laquelle elles ont enlevé les gorges et les défilés des montagnes en général, comme la défense du bois de Benatek par la division Fransecky, et la prise du village de Chlum par la 1re division de la garde, témoignent autant en faveur de l'énergie de la troupe que de l'habileté des commandants en sous-ordre.

Jamais on n'a vu les officiers des grades inférieurs jouer un rôle aussi important que celui qu'ils ont rempli dans l'armée prussienne pendant la guerre de 1866. Les colonels, les chefs de bataillon et les commandants de compagnie surtout, ont déployé une grande activité et un esprit d'initiative que l'on rencontre rarement dans les grades inférieurs de nos armées modernes.

Généralement, dans toutes les armées, la centralisation du commandement et le « *caporalisme* » ont étouffé l'esprit d'initiative dans les grades inférieurs et, il faut bien le reconnaître, altéré aussi l'ardeur guerrière. Et, chose bizarre, bien qu'en Prusse on s'occupât constamment du

développement moral et intellectuel de la troupe et des officiers, et qu'on accordât la plus grande autorité possible au commandement de la compagnie, dans toute l'Europe, et en Allemagne particulièrement, on croyait l'armée prussienne absorbée par des détails oiseux et, au point de vue de la guerre, de beaucoup inférieure à celle de l'Autriche, habituée à faire campagne et, par conséquent, plus aguerrie que celle de la Prusse.

L'Europe et l'Allemagne se sont trompées : ce n'était pas à des détails oiseux qu'on occupait l'armée prussienne, mais bien aux choses les plus utiles qu'on pût enseigner à une armée pendant la paix pour la bien préparer à la guerre. Sur ce point l'opuscule publié après la guerre de 1859, par le prince Frédéric-Charles de Prusse, aurait dû dessiller les yeux à l'Europe. Dans cet écrit, le Prince recommandait à l'armée prussienne « de se souvenir de ses temps de guerre » où de tous les leviers aucun n'agissait plus puissamment » que ses leviers moraux. Quand le Roi, par un ordre du » jour, parle à son armée, quand chaque officier anime ses » soldats, sur quel élément prétendent-ils agir, si ce n'est » sur la faculté de l'âme? Les forces de ce genre n'ont pas » manqué aux Autrichiens en 1859, pas plus qu'à toute » autre guerre; mais, prononcée au dernier moment, il » aurait fallu que la parole souveraine possédât naturelle» ment la vertu magique de faire éclater l'étincelle là où » la matière inflammable n'était pas suffisamment prépa» rée. Notre temps et ses enfants sont sans doute maté» riels; mais notre état demande de l'ardeur, des senti» ments élevés et la passion de faire de grandes choses. » Les grandes tâches supposent des efforts et des prépara» tifs extraordinaires. N'attendons pas, comme les Autri» chiens, au dernier moment, et ne comptons pas, comme » eux, sur une sorte de baguette magique qui fera des pro» diges au moment critique. Trempons, aciérons d'avance » les puissances de nos âmes. L'intelligence, l'âme et le

» corps sont les parties constitutives qui font le soldat.
» Si nous nous bornons à cultiver, à perfectionner une
» seule de ces facultés, soit le corps seul, les résultats
» que nous obtiendrons, quelque brillants qu'ils puissent
» être, seraient bons pour la paix, mais ils ne sauraient
» suffire pour la guerre, parce qu'ils sont partiels et exclu-
» sifs, et parce que le combat exige la *valeur complète de*
» *l'homme*, du moins vis-à-vis des Français d'aujourd'hui. »

C'est l'ensemble des facultés signalées par le Prince, développé au suprême degré dans la troupe, bien plus que le fusil à aiguille, qui a donné à l'armée prussienne cette suprématie sur le terrain du combat.

Les atermoiements des adversaires de la Prusse, la vapeur et les causes intellectuelles et morales que nous venons de signaler, voilà l'ÉNIGME des succès obtenus par l'armée prussienne, en 1866, dans ses rapides et décisives campagnes en Bohême et sur le Mein.

Croquis N°2.

TORGAU
Riesen
SAXE
DRESDE
Elbe
SILÉSIE
BOHÊM
Leit
PRAGUE
KOSEL
Leobschütz
Ratibor
Oderberg

BATAILLE
KONIGGRATZ
Aler
Zwinard



